

Québec arabe

Québec arabe

Tome 1

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

QUÉBEC

ÉDITIONS SCIENCE ET BIEN COMMUN



Québec arabe de Florence Piron est sous une licence License Creative Commons Attribution - Partage dans les mêmes conditions 4.0 International, sauf indication contraire.

Titre : Québec arabe Tome 1

Série : Québec ville ouverte

Auteurs : Collectif d'écriture sous la direction de Florence Piron

Design de la couverture : Kate McDonnell

Direction de l'édition : Florence Piron

Révision linguistique et mise en page : Caroline Dufresne, Ibrahim Gbetnkom, Sarah-Anne Arsenaault, Dillon Hatcher et Florence Piron

ISBN ePub : 978-2-924661-24-6

ISBN pour l'impression : 978-2-924661-22-2

ISBN pour le PDF : 978-2-924661-23-9

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archive nationale Canada

Dépôt légal et première impression : 1^{er} trimestre 2018

Ce livre est sous licence Creative Commons CC-BY 4.0

Éditions science et bien commun

<http://editionscienceetbiencommun.org>

1085 avenue de Bourlamaque

Québec (Québec) G1R 2P4

Diffusion: info@editionscienceetbiencommun.org

Paroles d'étudiantes-auteures et d'étudiants-auteurs

Nous sommes tous l'étranger de quelqu'un. Le racisme est nourri par la peur de l'inconnu. Dans ce cas, aller à la rencontre d'autrui ne peut que nous amener à construire une société plus tolérante.

Ces rencontres nous ont permis de comprendre que nous pouvons multiplier les différentes cultures afin d'en créer une seule. Les différences ne nous éloignent pas, mais elles nous rassemblent.

Écouter le récit d'une histoire qui n'est pas la nôtre nous a fait ressentir une certaine empathie envers ces personnes que nous ne connaissons pas.

L'initiative de partager un moment aussi fort avec un inconnu devrait être répété plus souvent : les histoires des gens qui nous entourent sont si différentes et si riches.

Ces rencontres nous ont permis d'évoluer en tant que communicateurs publics et de prendre conscience du rôle que nous avons à jouer dans la création du vivre ensemble.

Apprenons à vivre ensemble et à accueillir ces personnes qui, tout comme nous, ont de l'amour à donner et à recevoir.

En les accueillant chaleureusement, avec compassion, ouverture d'esprit et respect, nous facilitons grandement leur intégration.

Finale­ment, l'échange entre les deux cultures est la clé d'une bonne intégration. Il faut connaître leur histoire et eux aussi doivent connaître la nôtre. C'est ainsi qu'on peut se comprendre et grandir ensemble.

Ce que je retiens, c'est leur message d'espoir quant à grandir dans la diversité dans la Ville de Québec et que malgré l'attentat à la Mosquée de Québec, le lien de confiance est toujours bien présent entre les Québécois et les autres cultures.

J'ai compris que l'individualité doit impérativement être conjuguée avec la communauté, sans quoi notre développement est impossible.

Je reste fidèle à ma vision de la famille, mais j'ai choisi d'incorporer quelques éléments de la vision tunisienne de la famille.

En effet, je ne connais pas de personnes arabes dans mon entourage et c'était donc la première fois que je pouvais réellement entendre parler des Arabes sur leurs origines. Ce projet m'a donc tout simplement éduquée par rapport à la culture arabe.

La chance de rencontrer de nouvelles personnes et de partager est, en soi, un cadeau.

Et je crois que c'est ça qui est beau dans le vivre-ensemble : bâtir ensemble une société qui reflète nos valeurs, peu importe les origines de chacun.

Ce projet m'a appris à reconnaître mes privilèges.

Je me suis rendu compte que je ne m'intéressais pas assez au monde, que je devrais m'ouvrir plus à celui-ci pour ne pas passer à côté de grandes et de belles choses

Pour moi, la citoyenneté, c'est faire partie d'une grande famille, de quelque chose qui nous dépasse.

Table des matières

Introduction	1
Florence Piron	
Carte des pays d'origine	7
Partie I. Algérie	
1. Dounia X.	11
Raphael Rochette	
2. Mohammed. X.	15
Geneviève Déry	
3. Sara Mostefa Kara	19
Elisabeth Boulay	
4. Yacine X.	25
Philippe Paquet	
5. Farid X.	31
Amélie Gauthier-Duarte	
6. Driss A.	35
Laurence Croteau	
7. Mez X.	41
Catherine Paquin	
8. Amira Boulmerka	47
Noémie Tremblay	
9. Nawel Benterki	53
Charles-Antoine Gagnon	
10. Abdallah Bouharras	57
Nicky Lamontagne	

11. Hassiba X. Thomas Mailloux	63
12. Mehdi Laribi Charlène Brochu	69
13. Yasmina X. Dorothe Baron	73
14. Karim Khelifi Joannie Verret	79
15. Younes X. Marie-Ève Dutrisac	83
Partie II. Mauritanie	
16. Abou Sow Isabelle Boucher	89
Partie III. Syrie	
17. Myriam Maher Jean Carrier	95
18. Jad Moussalli Lauriane Liardet	99
19. Nour Sayem Émilie Néron	105
20. Ferass Rezek Camille Bédard	111
Partie IV. Tunisie	
21. C.T. X. Justine Gravel	119
22. Salima Kamoun Audrey Sanikopoulos	123

23.	Nidhal Mekki Juliane Nicola	127
24.	Taïeb Moalla Thibaud Petit	133
25.	Seima Souissi Margot Nonque	137
26.	Aïcha X. Anne-Marie Simard	143
27.	Yasmine X. Gabrielle Ferland	149
28.	Fatma X. Audrey Beaumont	155
29.	Zied X. Elizabeth Brassard	161
30.	Imed Jarras Anne-Sophie St-Gelais	165
31.	Khalil X. Stéphanie Fournier	171
32.	Yassine X. Catherine Boucher	175
33.	Mohamed X. Camille Steben-Roy	181
34.	Adam X. Rosalie Guay	185
35.	Habib Saidi Jean-David Rhéaume	191
36.	Housseem Ben Messaoud Frederic Caron	195
37.	Nawel Hanchi Charline Hivernat-Morissette	199
38.	Jane X. Alexandra Dupéré-Migneault	203

39.	Marwen X. Catherine Lacerte	207
40.	Bassem Oueslati Anne-Marie Plante-Bellemare	213
41.	Hakim Merdassi Joey Richard	219
42.	Félix X. Vanessa Loignon	225
43.	Faten Mbarek Sarah Lagrandeur	231
44.	Nesrine X. Marie-Claude Rhéaume	235
45.	Marouene Fazzi Mariane Chabot	239
46.	Samir Ghrib Charles Lalande	243
47.	Salim X. Mani Phaysavanh	249
48.	Bassem X. Pier-Alexandre Lévesque	255
49.	Chiheb X. Henri Ouellette-Vézina	261
	Partie V. Conclusion	
50.	À la découverte de l'autre : réflexions et apprentissages	269
	Les autrices et les auteurs	291
	La série Québec, ville ouverte	303
	À propos de la maison d'édition	305

Introduction

FLORENCE PIRON

En ce début du 21^e siècle, les débats autour de l'immigration sont intenses, passionnants et déchirants. Les populations sont divisées. D'un côté, de nombreux citoyens et citoyennes d'Amérique du Nord se souviennent que leur pays actuel a été fondé par des immigrants et des immigrantes, célèbres ou inconnus. Ils veulent perpétuer la tradition d'ouverture et d'hospitalité qui a permis à leurs ancêtres, génération après génération, de construire leur pays. Ils se réjouissent de la diversité culturelle croissante de leur ville ou de leur pays et voient en chaque personne qui vient s'y installer ce qu'elle apporte avec elle comme nouvelles idées, compétences et potentialités. Ils se souviennent aussi, parfois, que l'installation de leurs ancêtres s'est faite aux dépens des Premières Nations qui vivaient sur ces territoires.

De l'autre côté, des citoyens et citoyennes estiment que les siècles passés leur ont donné un statut d'« autochtone » ou de « propriétaire » de leur pays et de ses institutions. Cette ancienneté leur donnerait le droit légitime de se méfier des « nouveaux » qui, fuyant la guerre ou la misère ou affamés d'aventures et de nouvelles idées, continuent d'arriver du monde entier. Ces nouveaux arrivants ne pourraient-ils pas vouloir transformer le pays où ils s'installent? En fait, ils le transforment par leur simple présence. Pour ceux et celles qui craignent le changement, cette présence devient inquiétante, menaçante. Des idées qu'on croyait révolues, qui parlent à mots couverts de « pureté » d'un peuple menacé par des étrangers, refont surface dans l'espace public, dans les discours des élus, dans les politiques publiques. Ces idées nourrissent un désir de fermeture des frontières et de rejet des personnes immigrantes ou réfugiées. Le terrible attentat du 29 janvier 2017, survenu alors que le présent livre était en cours de fabrication, est-il un exemple de ce que peut générer une telle attitude?

Les guerres du 20^e siècle et du début du 21^e siècle nous ont fait connaître la triste et profonde dangerosité de ces idées. Comment leur répondre? Avec quelles armes? Le Québec et la ville de Québec, bâtis par de nombreuses générations d'immigrants et d'immigrantes, sont-ils vulnérables à ces idées qui incitent à la méfiance et au rejet de ceux et celles qui viennent

d'ailleurs? De nombreuses analyses et reportages montrent l'importance des préjugés, des idées reçues et des fantasmes dans la représentation mentale que se font certains Québécois et Québécoises, notamment franco-descendants, des « étrangers », ces nouveaux arrivants qu'ils ne connaissent pas et ne rencontrent pas. La méfiance envers l'autre qui est différent de soi se nourrit de l'ignorance. Les stéréotypes remplissent le vide créé par le manque de contacts et de rencontres ou les échanges superficiels. « Qui sont ces étrangers qui viennent s'installer dans ma ville? », se demandent les habitants qui y sont nés ou qui y ont grandi. « Comment vont m'accueillir ces personnes qui habitent la ville où je souhaite m'établir? », se demandent les immigrantes et immigrants. L'absence de réponse à ces questions peut engendrer la méfiance et le repli sur soi et nuire à la construction collective du vivre-ensemble harmonieux auquel nous aspirons tous et toutes.

Ce livre, comme l'ensemble de la série *Québec, ville ouverte* à laquelle il appartient, répond de manière concrète et simple au besoin de mieux se connaître et se comprendre. Il propose des portraits d'hommes et de femmes de trois pays arabes qui, pour une raison ou pour une autre, vivent actuellement à Québec, que ce soit depuis 50 ans ou depuis quelques mois, avec le statut d'immigrant, de réfugié ou d'étudiant. Ces courts portraits ont été réalisés par des étudiantes et étudiants en communication publique de l'Université Laval qui, dans la dernière partie du livre, expriment ce qu'ils et elles ont appris de ces rencontres. Les portraits nous montrent à la fois les différences, mais aussi les ressemblances entre les aspirations, les rêves, les manières de vivre et les valeurs de tous les citoyens et citoyennes de Québec, nés ici ou ailleurs. Ils nous renseignent autant sur la culture des arrivants que sur celle du Québec telle qu'observée et analysée par ces personnes : une formidable capacité d'accueil, mais des difficultés à laisser entrer les nouveaux arrivants dans l'intimité des maisons, une crainte des débats trop vifs qui peut passer pour de l'hypocrisie, une foi en l'égalité entre tous qui permet l'épanouissement, etc.

Ces portraits ont été réalisés entre février et avril 2017 dans le cadre du cours de premier cycle intitulé « Éthique de la communication publique » que je donne chaque année au Département d'information et de communication de l'Université Laval. Il s'agissait d'un travail d'équipe noté, représentant 25 % de la note finale. Il consiste à réaliser par équipe autant de portraits que de membres de l'équipe (quatre ou cinq) et à y ajouter une réflexion collective dont les meilleurs extraits figurent dans la conclusion du

livre. Les 49 étudiants et étudiantes dont les textes figurent dans ce livre ont d'abord bénéficié d'une séance d'information sur l'immigration arabe à Québec. Puis, s'appuyant sur un guide d'entrevue et des conseils d'ordre éthique, chacun a pris rendez-vous avec une personne figurant dans une liste ou par différents contacts personnels. Les rencontres d'une ou deux heures ont eu lieu au domicile des personnes choisies, dans un café, à l'Université Laval et même dans une salle de billard! Les étudiants et étudiantes étaient en solo ou en duo, tout comme les personnes interviewées qui pouvaient être en solo, en couple ou en famille. En général, chaque rencontre était enregistrée pour faciliter la rédaction du portrait. La personne rencontrée pouvait choisir l'anonymat – ce fut le cas des personnes qui portent un pseudonyme dans ce livre, reconnaissables par la lettre X. Les attentats du 29 janvier ont plané sur ce livre, conduisant certaines personnes à se restreindre, mais d'autres à vouloir encore plus y participer.

Le travail d'écriture a lui aussi été balisé par quelques consignes. Par exemple, je proposais d'utiliser le passé simple de la narration (pas facile!), une trame chronologique et d'inclure quelques mots ou phrases dans la langue d'origine de la personne, une photo de la rencontre ou des photos souvenirs et de nombreux extraits *verbatim* de la discussion. Chaque portrait a ensuite été lu, évalué, corrigé et parfois complètement récrit, avec l'aide des réviseuses, avant d'être validé par la personne décrite qui en a souvent profité pour ajouter des détails ou des précisions; les portraits non validés ont été anonymisés. Nous avons aussi décidé d'inclure dans le livre une carte des pays d'origine des personnes présentées. Chaque étudiant ou étudiante avait la possibilité d'approfondir sa réflexion sur ces rencontres dans son journal de bord, une autre activité obligatoire du cours d'éthique. Des extraits anonymes de ces réflexions figurent dans l'épigraphe du livre et dans la conclusion du livre.

Chaque trimestre depuis l'hiver 2016, le projet Québec, ville ouverte explore ainsi, avec les personnes inscrites au cours d'éthique de la communication, une région du monde d'où sont issus des immigrants ou immigrantes ou un groupe minoritaire vivant à Québec. Cette activité pédagogique originale, désormais partie intégrante de mon cours, vise à sensibiliser les étudiants et les étudiantes aux enjeux éthiques de l'exclusion et du racisme, à l'expérience de l'immigration et au pouvoir de la rencontre et du dialogue pour chasser les préjugés; à la force de l'écriture pour construire des outils de lutte contre le racisme; à la difficulté et au bonheur de l'écoute

authentique d'autrui. Cette activité s'inscrit dans ma pratique délibérée d'une pédagogie active, tournée vers l'extérieur des murs de la classe, qui vise à former des citoyens et citoyennes vigilantes, sensibles à autrui et intéressées par les enjeux collectifs. Comme le montrent les témoignages des étudiants-auteurs et des étudiantes-autrices rassemblés dans la merveilleuse conclusion de ce livre, cette expérience leur a effectivement permis de découvrir la richesse du vivre-ensemble et les empêchera de devenir indifférents à ce qui la menace. Ces futurs communicateurs et communicatrices, qu'ils ou elles deviennent journalistes, publicitaires ou relationnistes, seront vigilants face aux dérives racistes et à l'exclusion ou à l'injustice qui pourraient hélas croiser leur chemin. Nous espérons que la lecture de ces portraits aura le même effet sur leurs lecteurs et lectrices!

Les 49 personnes présentées dans le livre offrent un festival de culture, d'intelligence, de bonté et de générosité. Ces 31 hommes et 18 femmes, issus de quatre pays de culture arabe, sont très instruits puisque sept d'entre eux détiennent un doctorat et une personne est en train d'en faire un. Parmi les autres personnes, 11 détiennent une maîtrise ou sont en train d'en faire une, certaines détenant deux maîtrises, et la plupart ont un baccalauréat. Nous avons compté que 12 d'entre elles sont venues initialement pour étudier, parmi celles pour lesquelles l'information était disponible! Ces portraits sont donc conformes au *Portrait de la population immigrante de la Ville de Québec* publié en 2009¹ qui établissait qu'en 2006, 65,3 % des 22 160 immigrants et immigrantes établis à Québec avaient un diplôme postsecondaire et que, globalement, ils présentaient une scolarité supérieure à celle de la population d'accueil (p. 26). Ce *Portrait* rapporte aussi que ces personnes ont un revenu médian moindre que les autres citoyens et citoyennes de Québec et que leur taux de chômage est presque le double (9,7 % au lieu de 5 %). Les récits présentés dans ce livre mettent de la chair autour de ces chiffres, montrant les difficultés à acquérir la fameuse première expérience de travail québécoise indispensable pour obtenir un emploi, l'impossibilité de faire reconnaître ses diplômes ou son expérience antérieure, l'importance d'acquérir un diplôme local et autres expériences typiques de l'immigration à Québec.

1. Service des communications de la Ville de Québec (2009) *Portrait de la population immigrante de la Ville de Québec*. En ligne à http://blog.akova.ca/wp-content/uploads/2009/10/portrait_population_immigrante.pdf

De manière délicate, la plupart de ces récits rapportent des expériences de racisme ou de rejet vécues à Québec ou dans un autre pays occidental. Les narrateurs et narratrices attribuent poliment ces gestes ou phrases racistes à l'ignorance d'individus qui ont peu voyagé ou peu rencontré la différence. Toutefois, la fréquence de ces épisodes d'un récit à l'autre fait réfléchir, interpelle, interroge. Leur violence, bien que masquée dans les récits par la résilience des narrateurs et des narratrices prompts à « passer à autre chose », en ressort clairement. Heureusement, ces comportements racistes, quand ils sont publics, ne sont pas tolérés par d'autres concitoyens ou concitoyennes. Ces récits montrent ainsi, à l'inverse, de nombreux gestes d'accueil généreux et réconfortants, qu'il s'agisse de voisins, de collègues ou des organismes officiels d'accueil des immigrants et des personnes réfugiées. L'attentat du 29 janvier en particulier a fait surgir des gestes de réconfort inoubliables.

Ce projet pédagogique original a bénéficié de l'appui d'Accès savoirs, la boutique des sciences de l'Université Laval qui aide les enseignants et enseignantes à développer des projets pédagogiques tournés vers la communauté en les associant à des organismes à but non lucratif de la région de Québec.

Ce livre existe en format imprimé, mais aussi en libre accès, comme tous les livres des Éditions science et bien commun. Le format numérique libre lui permettra de circuler allègrement sur tous les continents et d'être lu en particulier par tous ceux et celles qui rêvent de partir au Canada, au Québec. Ils y découvriront des récits qui montrent clairement ce qui se perd et ce qui se gagne dans l'expérience de l'immigration et qui pourraient les aider à faire un choix éclairé en fonction de leurs priorités. Le fait que ces portraits soient publiés sous licence Creative Commons permet aussi de les réutiliser librement afin d'en faire des objets culturels variés (pièce de théâtre, livre pour enfants, audiolivre, poèmes, etc.) qui pourront « infuser » la culture québécoise!

En terminant, je tiens à remercier les personnes qui ont participé avec enthousiasme à la préparation de ce livre : Caroline Dufresne, Ibrahim Gbetnkom, Sarah-Anne Arsenault, ainsi que la graphiste Kate McDonnell.

Et bien sûr, mille mercis aux hommes et femmes qui ont partagé avec sincérité une expérience humaine complexe, parfois douloureuse, parfois heureuse, mais toujours bouleversante, et aux étudiants et étudiantes qui ont

Québec arabe

si bien relevé le défi de ces rencontres et de l'écriture de ces portraits. Une expérience inoubliable pour tous et toutes!

Carte des pays d'origine

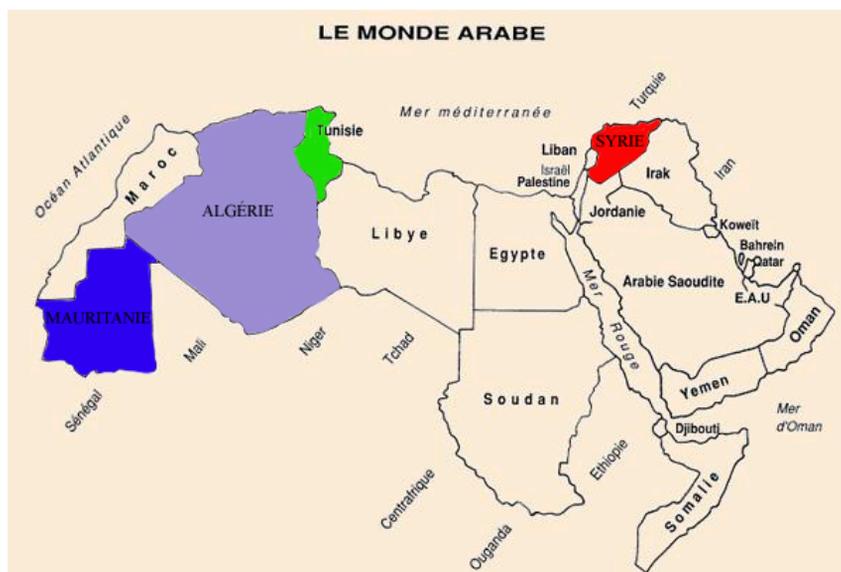


Image libre de droits et autorisée pour réutilisation et modifications. Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/7/7b/Carte_monde_arabe.jpg

PARTIE I
ALGÉRIE

I. Dounia X.

RAPHAEL ROCHETTE

L'Algérie natale

Dounia est née dans la ville d'Alger, capitale de l'Algérie, dans les années 1960. Elle est du peuple berbère. Sa naissance survint dans un contexte d'instabilité politique, son pays étant traversé par la Guerre d'Algérie puis par un coup d'état militaire. Ce climat politique délétère a profondément marqué son enfance, d'autant plus que sa famille en a payé le prix lourd : son père fut torturé par l'armée française et son grand-père fut tué par un obus lors d'un bombardement.

Dounia a grandi dans un immeuble qu'elle appelle les « Nations Unies » parce que des personnes de diverses nationalités y résidaient. Son premier ami de jeu était un jeune Français noir. Ainsi, dans son pays, elle fut très tôt confrontée au multiculturalisme.

Elle fit des études de médecine et se spécialisa en gynécologie. Son mari, quant à lui, a une formation de dentiste. Ils eurent trois garçons dans leur pays d'origine. Dans les années 1990, l'Algérie connut à nouveau une période politique très difficile appelée « décennie noire ». Malgré le retour à la stabilité, la famille de Dounia prit la décision de venir s'établir au Canada. Sa motivation principale était d'offrir une meilleure vie à ses enfants dans un environnement favorable à leur développement et qui offrait de nombreuses possibilités.

Direction Canada

Le choix du Canada fut facile pour sa famille. En effet, le pays permettait à des individus aptes au travail d'immigrer de manière légale. De plus, le frère de Dounia était établi au Canada depuis 1998. Il résidait dans la ville de Québec, ce qui permit une prise de décision plus aisée. Le processus d'immigration fut simple, mais très long, car la procédure comportait de nombreuses étapes à franchir avant l'obtention des autorisations nécessaires pour venir s'installer au Canada.

Dounia et sa famille arrivèrent durant l'été 2009 à l'aéroport de Montréal. À leur arrivée, son frère les attendait. Selon elle, c'était le meilleur

moment de l'année pour immigrer au Canada puisque la température estivale facilitait une acclimatation en douceur.

Le voyage vers la Capitale-Nationale se passa dans de bonnes conditions. Cependant, dès leur arrivée, Dounia se rendit compte rapidement de la complexité de la bureaucratie québécoise. La nombreuse documentation qu'elle dut remplir (par exemple pour l'assurance maladie du Québec) atténua momentanément son enthousiasme. Heureusement, des séances d'informations organisées à l'intention des nouveaux arrivants leur firent connaître la province de Québec, mais aussi le Canada de façon générale. Grâce à ces séances, Dounia et sa famille ont appris à comprendre le fonctionnement de la société québécoise, même si le volume d'information leur donna des maux de tête.

La vie à Québec : des hauts et des bas

Au cours des premières semaines à Québec, son frère leur fit visiter la région. Lorsqu'il n'était pas disponible pour les guider, la famille se débrouillait avec différents moyens pour s'orienter et continuer de découvrir la ville. *Google Map* était l'un des moyens les plus utilisés. La population québécoise fut très accueillante envers Dounia qui se faisait régulièrement proposer de l'aide en cas de problème d'orientation dans les rues. Les personnes qu'elle rencontrait étaient curieuses. Elles cherchaient à en savoir davantage sur l'Algérie. Certaines personnes ont même pensé qu'ils étaient français à cause de leur accent.

Les semaines suivant l'arrivée furent un peu difficiles pour les membres de la famille. En effet, ils étaient habitués à un mode de vie complètement différent. Dans leur pays d'origine, Dounia et son époux étaient occupés par leurs activités professionnelles. Par conséquent, ils avaient moins de temps libre et les enfants étaient habitués à passer plus de temps seuls. Par contre, lorsque les enfants commencèrent l'école, tout changea. En effet, la vie reprit son cours normal pour les trois garçons, maintenant âgés dans la vingtaine.

Une autre chose qui la marqua fut l'arrivée de l'hiver, à cause non pas de son froid impitoyable, mais de la glace sur les trottoirs. En effet, elle glissa sur une plaque de glace et se fractura le poignet. Ce malheureux incident lui fit perdre son premier emploi, car elle était incapable de travailler avec le poignet cassé.

Dounia X.

L'insertion professionnelle

Dounia et son mari avaient des emplois en Algérie dans le secteur de la santé. Toutefois, les études effectuées dans leur pays d'origine ne furent pas reconnues par le gouvernement du Québec et ils durent se réorienter. Dounia débuta sa carrière comme fonctionnaire pour la fonction publique québécoise, mais comme elle ne s'y sentait pas à l'aise, elle entreprit une formation d'infirmière au cégep. Malgré sa grande expérience dans le milieu de la médecine, elle dut faire trois ans d'études. Aujourd'hui, elle est infirmière. Ses collègues de travail lui apportent une grande gratification.

La vie d'aujourd'hui

Maintenant dans la cinquantaine, Dounia est très heureuse d'avoir pris la décision de venir s'installer dans la ville de Québec. Elle conseille cette région à tous ceux et celles qui désirent immigrer au Canada. De plus, elle mentionne que la manière la plus efficace pour venir s'installer est de suivre les procédures normales, et ce, malgré la complexité. Le temps d'attente en vaut la peine.

Dounia ne se souvient pas avoir vécu de discrimination sous quelque forme que ce soit de la part des habitants de Québec. Néanmoins, elle note que certaines personnes ne connaissaient pas vraiment les pays du Maghreb ni ceux du continent africain. Elle garde des attaches avec l'Algérie, puisque des membres de sa famille s'y trouvent toujours. Elle communique de manière régulière avec eux. Avec la technologie d'aujourd'hui, les moyens de communication sont beaucoup plus efficaces et faciles à utiliser. D'ailleurs, Skype est l'un de ses moyens préférés pour garder contact avec ses proches restés au pays.

La religion musulmane fait partie intégrante de la vie de Dounia. Elle se considère comme pratiquante, tout comme son mari, mais ne demande aucun accommodement dans son travail afin de la pratiquer. « Je déteste le terme accommodement raisonnable, je le trouve dénigrant », affirme-t-elle. Elle essaie le plus souvent possible d'aller à la mosquée lorsque son horaire le lui permet. Elle remarque néanmoins que la population québécoise n'accorde pas autant d'importance à la religion qu'en Algérie ou en Europe.

Québec arabe

Comme dans son pays d'origine, Dounia s'intéresse à la politique. Elle fut surprise de constater que le système politique du Québec était si différent de celui de l'Algérie ou de la France. Elle prit alors la décision de bien s'informer, surtout par l'entremise des réseaux d'information. Tout en maîtrisant le fonctionnement du système politique canadien, tant au niveau fédéral que provincial, Dounia continue à s'intéresser à ce qui se passe en Algérie et en Europe. L'éducation reçue par sa famille lui a permis de comprendre les rouages, ainsi que le fonctionnement de la politique dans différents pays.

Selon elle, l'arrivée de nouveaux immigrants dans la région ne peut qu'avoir des retombées positives. En effet, elle croit que la population peut tirer profit des expériences et du bagage de vie que ces individus apportent avec eux. Elle mentionne également que les nouveaux arrivants ne demandent qu'à être acceptés par les Québécois. Pour elle, le peuple du Québec est un peuple très accueillant.



Alger. Source : <https://pixabay.com/fr/jardin-alger-algerie-2075069>. Crédit : Three-shots

2. Mohammed. X.

GENEVIÈVE DÉRY

Mohammed est, comme sa femme, originaire d'Alger. Leur langue maternelle est le kabyle. La langue arabe est la langue officielle du pays pour tous les enfants dès la scolarisation.

D'Alger à Québec

En 2006, Mohammed entama des démarches d'immigration vers Québec, classée Ville du patrimoine mondial de l'Unesco pour l'humanité. Mohammed et sa femme voyaient alors le Québec comme un vivier d'opportunités d'emploi et une destination pour quiconque aspirait à une meilleure qualité de vie : « C'est beau, Québec! Quand je pense à Montréal où c'est beaucoup plus cosmopolite, Québec est vraiment une ville très jolie ». Les démarches d'intégration se sont étalées sur une période de six ans. En 2014, ils s'installèrent officiellement au Québec comme résidents permanents.

À leur arrivée au Québec, Mohammed et sa femme eurent recours à un chauffeur de taxi qui leur servit à la fois de chauffeur et de guide touristique : « Il a été très gentil et sympathique ».

Concernant le climat au Québec, Mohammed avoue que le choc n'est pas seulement culturel, mais aussi thermique. Sa fille aînée a été malade en permanence en raison du climat : « Ce n'est pas toujours évident de s'acclimater dans des conditions aussi extrêmes. Il fait très très froid ici ».

L'insertion professionnelle

Dès leur arrivée, la femme de Mohammed entama des études de 3^e cycle en génie des procédés industriels à l'Université Laval. À Alger, elle étudiait et travaillait en même temps dans un centre de recherche. Mohammed, pour sa part, exerçait la fonction de directeur commercial dans une compagnie. Auparavant, il avait étudié dans une école de commerce où il a obtenu un

MBA. À son arrivée à Québec, Mohammed travailla trois semaines au magasin *Canadian Tire* au service à la clientèle. Ce travail l'a aidé considérablement à socialiser et à se familiariser avec la culture et les citoyens québécois. En mai 2015, il travailla pour le SOIT (organisme d'aide à l'intégration professionnelle des immigrants) à titre de conseiller au service aux entreprises, un emploi qu'il occupe encore aujourd'hui. Il affirme qu'au Québec, la phase pré-emploi est très différente de celle son pays d'origine. La façon québécoise de faire le *curriculum vitae* et de passer l'entrevue est exigeante et nécessite une certaine adaptation.

Rapports avec les valeurs québécoises

Mohammed s'est familiarisé avec la gastronomie québécoise, mais cuisine encore des mets traditionnels de son pays. Pendant le mois du Ramadan, il ne peut pas manger pendant plus de 17 heures par jour. Sa femme et lui invitent souvent des amis québécois pour leur faire goûter des plats typiquement algériens, question de leur faire découvrir les merveilles de l'art culinaire de leur pays.

Mohammed apprécie principalement le sens de la compassion, de l'entraide et du bénévolat qu'il trouve très développé chez les Québécois. Il jouit d'excellentes relations humaines dans sa vie quotidienne, dans toutes les sphères de la vie. L'un de ses amis est décédé dans la fusillade du 29 janvier 2017, ce qu'il évoque avec beaucoup d'émotion. Il souligne que son ami était pourtant bien intégré et entretenait d'excellents liens avec les Québécois.

À propos de l'immigration

Mohammed trouve que les médias québécois ont tendance à semer la confusion et à plonger les citoyens dans le doute, au point où les gens confondent tout. Il regrette que beaucoup de personnes ici ne connaissent pas son pays. L'ignorance conduit malheureusement à l'amalgame, et les médias continuent d'entretenir cette ignorance.

Mohammed. X.

Les lien filiaux

Mohammed a deux filles, la plus jeune née au Québec. Il considère que les conditions de vie à Québec sont favorables pour permettre aux enfants de grandir dans un milieu sain.

C'est un endroit où nous savions que nous pourrions donner à nos enfants la chance d'une vie meilleure, propice à un développement sain.

Il continue de garder contact avec sa famille d'origine en Algérie à l'aide des prouesses de la technologie. En effet, il échange régulièrement avec sa famille sur Skype : « C'est un bon moyen de pouvoir communiquer et conserver les contacts », a-t-il renchéri.

Conseils aux futurs nouveaux arrivants

Le message que veut véhiculer Mohammed aux nouveaux arrivants est de prendre le temps de connaître les lieux, parce qu'il y a un déracinement. Par ailleurs, il révèle que lorsqu'il a pris la décision de quitter son pays, il voulait s'intégrer à une autre culture et il assumait le fait de devoir vivre avec d'autres valeurs culturelles. Cela devrait selon lui aussi être le cas des toutes les personnes qui veulent s'établir au Québec, quelle que soit leur origine.



Alger. Source :
<https://pixabay.com/fr/alger-algrie-ciel-t-bleu-2471634>. Crédit : SofiLayla

3. Sara Mostefa Kara

ELISABETH BOULAY

Sara Mostefa Kara est une femme de 36 ans originaire d'Aïn El Turk, un village au bord de la mer dans la région d'Oran en Algérie. Oran est la deuxième plus grande ville d'Algérie, après Alger qui en est la capitale. Sara a quitté son pays le 23 septembre 2003 à l'âge de 23 ans pour aller étudier à Paris, après avoir complété un diplôme d'ingénieure en informatique à l'Université d'Oran (IGMO). Cela fait aujourd'hui près de 15 ans qu'elle a quitté son pays d'origine.

La France avant le Québec

Sara a résidé un peu plus d'un an à Paris. Comme elle était proche de sa famille, partir loin de celle-ci ne fut pas facile. De plus, elle a vécu un choc culturel important dès son arrivée dans ce nouveau pays. En effet, les Français ne sont pas très chaleureux, ce que, à ce moment, Sara ne le savait pas. Dans la Ville Lumière, elle était inscrite à l'Université Pierre-et-Marie-Curie. Au cours de ses études dans cette ville, elle a fait du tutorat en français et en mathématiques, ce qui a marqué le début de sa carrière d'enseignement. Après son passage à Paris, Sara est allée rejoindre ses deux sœurs à Nancy, une commune française. Sara s'est ensuite inscrite à l'Université de Nancy II où elle a obtenu un diplôme en langue anglaise en situation professionnelle. Elle est restée à Nancy environ deux ans pour ensuite se rendre à Marseille. Les études n'étaient toujours pas terminées pour Sara. Elle a complété une maîtrise en mathématiques et en informatique des nouvelles technologies.

La décision de partir pour le Québec

Pendant ses études, elle rencontra une délégation québécoise qui lui donna l'idée de partir pour le Canada. Un autre facteur facilita cette décision : Sara avait de la difficulté à trouver un emploi, en partie à cause du racisme présent en France. Elle avait en outre le désir d'accomplir quelque

chose, de développer des compétences ailleurs et avait l'impression qu'elle ne pourrait pas évoluer en France en raison de ses origines. Sara connaissait la bonne réputation du Canada au plan international, ce qui ne fit que l'encourager dans ce choix. Elle fit alors un premier pas vers le Québec en remplissant le dossier d'immigration. Le 11 septembre 2008, elle reçut son visa. Deux jours plus tard, elle quittait la France. Après cinq années passées dans ce pays, elle s'envolait vers une autre aventure, au Québec.

L'arrivée à Montréal

En 2008, à l'aube de ses 28 ans, Sara atterrit à l'aéroport de Montréal. Sur place, elle fut très bien accueillie par le personnel et le tout se déroula sans anicroche.

Sara passa les six premiers mois à Saint-Bruno chez sa tante qui lui fit visiter Montréal et qui l'aida à trouver un premier emploi dans une boutique pour améliorer sa compréhension du « français québécois ». Sara travailla dans cette boutique jusqu'en mars 2009. Ensuite, elle s'installa dans un appartement à Longueuil. Peu après, en avril 2009, elle fit son premier remplacement en informatique à la Commission scolaire des Trois-Lacs dans une école secondaire francophone. L'année d'après, elle fut approchée pour un contrat avec des classes de 4^e et de 5^e secondaire pour enseigner les mathématiques. À Montréal, en février 2010, Sara rencontra son conjoint, avec qui elle déménagea dans la ville de Québec en juin de la même année, se maria et eut un fils. Cet homme, lui aussi originaire d'Algérie, était déjà établi depuis quelques années dans la ville de Québec. Titulaire d'un doctorat en médecine vétérinaire, il avait effectué un changement de carrière vers les sciences infirmières. Un choix judicieux, puisqu'il s'épanouit aujourd'hui dans le domaine de la santé. Il lui fit découvrir sa ville, dont l'architecture lui rappelait celle d'Europe. Sara eut un coup de cœur pour Québec. Ce changement de ville était aussi l'occasion de mettre à jour sa formation en enseignement. Elle s'inscrivit donc à la maîtrise en enseignement à l'Université de Sherbrooke afin d'obtenir une qualification québécoise, une étape qu'elle jugeait essentielle à son évolution professionnelle.

Après avoir quitté Montréal, Sara dut recommencer son processus de recherche d'emploi dans le domaine de l'enseignement. En avril 2012, Sara obtint un remplacement à la Commission scolaire de la Capitale pour

enseigner les mathématiques aux adultes. Aujourd'hui, elle fait partie d'une belle équipe d'enseignants aux centres Louis-Joliet et Saint-Louis.

Différences de pays en pays

Ayant côtoyé des gens de plusieurs nationalités, Sara a remarqué quelques différences entre les cultures. Elle remarque que les femmes québécoises affichent davantage leur caractère, à la différence de ce qui se passe dans d'autres pays, et ont davantage de pouvoir. Elle trouve aussi que les Québécois sont très sociables. On lui dit régulièrement bonjour et on lui demande comment elle va, ce qu'elle ne trouvait pas naturel au début. Mais elle a fini par comprendre que les Québécois sont comme cela et que dire bonjour à une personne qu'on ne connaît pas personnellement est chose courante. En France, c'était différent, le contact était plus difficile avec les gens. Sara trouve aussi que la valeur du travail est beaucoup plus ancrée au Québec. Les gens commencent à travailler à un âge beaucoup plus jeune qu'en France ou en Algérie.

Je me sens chez moi à Québec!

Sara n'a pas eu de difficulté d'adaptation dans la ville de Québec. Les Québécois l'ont bien accueillie. Ils étaient curieux, lui posaient beaucoup de questions sur ses origines et le font toujours d'ailleurs. Elle a été bien reçue et a de la facilité à discuter avec les gens. Elle ne s'est jamais sentie jugée en raison de ses origines et s'est toujours sentie à sa place. Sara le dit elle-même, elle est Algérienne d'origine, mais elle se sent chez elle à Québec.

Dominer la peur

Certaines personnes s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants à Québec, mais Sara croit que personne ne devrait avoir peur. Elle veut que les Québécois comprennent que l'immigration est bien gérée, que les immigrants sont bien pris en charge, contrairement à certains autres pays. Elle affirme que beaucoup de personnes instruites immigreront au Québec. Les immigrants et les réfugiés ont le désir de participer aux activités de la ville, de s'intégrer, d'apprendre et de réussir leur nouveau départ. Il y a une raison

derrière leur arrivée au Québec. Certains fuient la guerre pour un pays plus sécuritaire et ils méritent d'être accueillis sans crainte ni arrière-pensée : « Il ne faut pas avoir peur ».

Voulez-vous venir au Québec?

Ayant elle-même immigré au Québec, Sara a quelques conseils pour les personnes qui voudraient s'y installer. Pour que la recherche d'un emploi soit simplifiée, il est important de savoir parler français. Selon Sara, ces personnes devraient aussi savoir que tous les employeurs de Québec ne sont pas « ouverts à la diversité culturelle qui est une belle richesse », surtout quand les immigrants n'ont pas d'expérience québécoise au travail, même s'ils arrivent avec un grand bagage de compétences et de connaissances.

Le processus d'immigration peut être très long et onéreux, alors il faut prendre conscience que la réussite d'une immigration dépend du vouloir de l'immigrant et des efforts constants qu'il y met. On doit être prêt à changer de carrière et à faire des sacrifices pour réussir.

De cette façon, l'adaptation se fera plus facilement et aidera à se sentir chez soi. Pour terminer le portrait de Sara comme il se doit, voici un mot de celle-ci qui résume son aventure à Québec :

J'ai traversé deux océans pour arriver chez moi. Québec, ma belle ville, m'a offert l'opportunité de recommencer, de faire mes preuves, de rencontrer l'amour, de devenir maman et d'entretenir des amitiés précieuses.

Sara Mostefa Kara



Sara dans une de ses classes.

4. Yacine X.

PHILIPPE PAQUET

Yacine X. est né en 1973 à Béchar en Algérie. Il a immigré au Liban avec sa famille à l'âge de trois ans. Il a eu une enfance assez humble, avec des parents qui travaillaient fort, dans un pays touché par la guerre : « J'ai eu une belle enfance, mais c'était difficile parfois. Mes parents faisaient de leur mieux et je leur en suis reconnaissant ». Il n'avait pas de passion pour l'école et les études, mais adorait être avec ses amis : « Je n'étais pas le meilleur à l'école, ça c'est sûr! Mais l'école signifiait aussi être avec mes amis et j'adorais être avec eux. Nous étions jeunes, nous rêvions d'un monde meilleur et d'un bel avenir ».

Son enfance

À l'âge de 18 ans, il décida de quitter l'école et d'occuper un emploi pour aider sa famille : « Ils avaient besoin de moi et je n'étais pas nécessairement à ma place sur les bancs d'école ». Il travailla avec son père dans un commerce au détail, appréciant l'interaction avec les clients : « Malgré les temps plus difficiles, les gens étaient toujours de bonne humeur et ça gardait une énergie positive. Il le faut, durant les temps moins beaux ». Il travaillait de longues heures et devint gérant de l'entreprise en question. Ses parents étaient très fiers et appréciaient grandement l'aide apportée : « C'était une fierté, c'est sûr. Mes heures dédiées ont certainement porté fruit! ».

À 24 ans, il a rencontré l'amour de sa vie et, à deux, ils ont songé à quitter le Liban pour fuir les temps hostiles : « On voulait absolument des enfants, mais on ne voulait pas les élever dans cet environnement. On voulait quelque chose de meilleur pour eux, dans un pays beaucoup plus stable ». C'était la mèche qui a enclenché le processus d'immigration vers un autre pays.

La décision de quitter

En 1998, Yacine et sa femme regardèrent un reportage qui passait sur

une chaîne de télévision française et qui présentait le Canada. Constatant la stabilité et l'ouverture du pays, Yacine s'est informé auprès du consulat canadien sur les possibilités d'immigrer au Canada : « C'était une chance unique, car ils acceptaient plus facilement les réfugiés venant de pays en guerre ». Après la rencontre au consulat, il commença immédiatement les démarches pour l'immigration. Quelques mois plus tard, après beaucoup de paperasse, Yacine et sa conjointe, enceinte de leur premier enfant, quittèrent le Liban pour le Canada.

On savait que ça allait être difficile, s'installer comme ça dans un nouveau pays avec un premier bébé. Mais il fallait absolument quitter le pays et nous étions sûrs de notre choix.

L'arrivée au Canada

« Il fait très froid! ». Ce fut la première réaction de Yacine à son arrivée. En novembre 1998, son vol en provenance du Liban atterrit à Montréal. Cette soirée-là, il faisait autour de -20 degrés Celsius : « On ne s'attendait pas à un froid aussi intense. Venant d'un pays où les températures moyennes sont très élevées, c'était tout un choc pour nous ». Personne ne les attendait à leur arrivée et le couple dut prendre une chambre d'hôtel pour deux nuits, le temps de s'accoutumer au nouvel environnement. Les premiers mois furent très durs pour eux. « Venant d'un pays très durement touché par des guerres intestines, arriver dans un pays où le calme et la paix sont ambiants, nos oreilles avaient du mal à s'adapter au « fracas du silence » ».

Par la suite, ils décidèrent de quitter Montréal pour s'établir à Québec, en raison de la tranquillité de la ville : « On voulait un endroit plus tranquille que Montréal. On a longtemps habité à Beyrouth, on voulait un endroit avec une plus petite population. Avec Québec, c'était le mix parfait de ville et banlieue paisibles ». Ils trouvèrent un logement assez rapidement, ayant conservé de bonnes économies.

La prochaine étape fut de trouver un travail. Yacine eut quelques difficultés à en décrocher un, compte tenu de son nom. « Les gens voient un immigré et ils n'apprécient pas. Ils préfèrent des Québécois blancs de souche... ce qui est dommage, car si le Canada est un pays développé aujourd'hui, c'est en partie grâce aux immigrants », s'indigne Yacine. Mais,

Yacine X.

avec un peu de persévérance, il trouva finalement un emploi, de même que sa femme. Leur premier enfant naquit quelques mois après leur arrivée au pays.

La vie aujourd'hui

En 2017, Yacine est gérant d'une boutique à Québec. Il travaille fort pour s'occuper de sa famille et a maintenant deux enfants : « On vit relativement bien, j'ai un emploi qui permet de nourrir ma famille et je profite pour envoyer un peu d'argent au pays. Mes parents sont encore là-bas et même si la guerre est terminée, c'est encore difficile ». Sa famille est toujours au centre de ses priorités, peu importe s'il est au Liban ou au Canada. Il dit entretenir de bonnes relations avec les Québécois, mais vu qu'il est musulman, il dit avoir encore de la difficulté à se sentir 100 % à sa place : « Nos relations avec les Québécois sont bonnes, même si parfois on ressent le poids des différences culturelles et religieuses ».

Yacine dit bien aimer sa vie au Québec et ne regrette jamais la décision d'avoir tout quitté pour s'établir ici : « C'était vraiment difficile, il y avait des moments de dépression. On quitte tout ce qu'on a pour s'établir dans un nouveau pays, totalement inconnu pour nous. Mais on a réussi et je remercie le Ciel de nous avoir amenés au Canada ».

Les valeurs québécoises

La famille, c'est cette valeur qu'on apprécie grandement chez vous.

Yacine tient énormément à sa famille et le couple voulait absolument vivre dans un pays où cette valeur serait grandement partagée. Il l'a trouvée au Canada, mais surtout à Québec. Une chose qu'il apprécie moins est le laxisme des Québécois sur leur identité. Pour lui, ils ne savent pas qui ils sont réellement. Il dit qu'au Liban, les gens sont très passionnés par leur identité et savent qui ils sont. Ce n'est apparemment pas la même situation au Québec, où les gens ont de la difficulté à cerner leur identité.

Faciliter l'intégration des nouveaux arrivants

Yacine explique que la clé d'une bonne intégration est le fait de s'immerger dans la culture québécoise et d'essayer de tisser des liens avec les Québécois : « N'allez pas vous installer à Montréal juste parce que les gens parlent anglais. Apprenez le français, intégrez-vous auprès des gens. La majorité sont très gentils et accueillants ». Un autre conseil? Ne pas imposer sa façon de faire ni sa culture :

Je crois que les immigrants doivent s'accommoder au nouveau pays et non l'inverse. Vous venez vous installer au Canada pour une raison, alors arrêtez d'imposer votre culture. Il y en a une au Québec et il faut la respecter et essayer du mieux qu'on peut de s'y intégrer.

En ce qui concerne la vision de certaines personnes concernant le Moyen-Orient, Yacine a quelques conseils à partager :

Nous ne venons pas vous envahir. La majorité des gens fuient des situations catastrophiques. On veut juste un environnement paisible. On ne veut pas être constamment inquiets pour nos enfants. On veut une sérénité et la tranquillité d'esprit. On ne veut pas voler vos jobs. Nous ne sommes aucunement ennemis.

Yacine est un homme très franc, qui ne veut que le meilleur pour ses enfants. C'est pour cette raison qu'il a immigré au Canada et c'est pour cela qu'il y restera.

Yacine X.



Béchar, Algérie, ville natale de Yacine. Source :
[http://www.vitamedz.org/photos/39/
39740-taghit-bechar-algerie.jpg](http://www.vitamedz.org/photos/39/39740-taghit-bechar-algerie.jpg)

5. Farid X.

AMÉLIE GAUTHIER-DUARTE

Vers le Québec

Farid est né à Alger. À l'âge adulte, s'apercevant que tous ses amis quittaient l'Algérie pour différents pays, il commença à remettre en question sa vie en Algérie. Enseignant de biologie animale à l'université, Farid ne se reconnaissait plus dans le système de pensée de son pays. Il réalisa qu'il avait peu de choses en commun avec les siens. De plus, sur le plan professionnel, il avait accompli beaucoup de choses et se sentait prêt à relever de nouveaux défis. Sa première intention fut d'aller s'établir en Suisse, ce qu'il fit. Mais son séjour helvétique fut écourté par la maladie de sa grand-mère. Pour pouvoir s'occuper d'elle, il retourna en Algérie. Elle succomba peu de temps après. Ayant beaucoup souffert de la perte d'un être cher, il finit par oublier l'idée de vivre en Suisse.

Un jour, un ami revenant tout juste du Québec lui conseilla fortement d'aller tenter sa chance dans cet endroit. Son ami était vraiment convaincant et tellement convaincu que c'était le mieux pour Farid qu'il avait rempli tous les documents de demande d'immigration pour son ami! Farid apprit douze mois plus tard qu'il était éligible pour vivre et travailler au Canada. Dans sa tête, c'était une nouvelle porte qui s'ouvrait. Il se lança courageusement dans cette nouvelle aventure en se disant : pourquoi pas?

Farid au Québec

C'est en plein mois de janvier que Farid mit les pieds pour la première fois au Canada. Il arriva à Toronto et sa première impression ne fut pas très bonne, puisque la ville était une grande métropole : ce n'était pas ce qu'il cherchait. Il décida donc de prendre un autobus jusqu'à Sainte-Foy, avec escale à Montréal.

Son premier contact avec la langue québécoise l'ébranla, puisqu'il ne comprenait absolument rien. Maîtrisant pourtant la langue française qu'il

considérerait comme un atout, il fut anéanti par l'accent québécois qu'il n'avait jamais entendu de sa vie.

Regard sur le Québec

Selon lui, les Nord-Américains ont un côté individualiste très fort, ce qui n'est pas incompatible avec l'accueil très sympathique qu'il reçut des Québécois. Farid a toutefois une grande ouverture vers les autres, une capacité d'aller vers les gens en les mettant en confiance rapidement. Cet aspect de sa personnalité lui permit d'aller vers les Québécois et, ainsi, de briser la glace à chaque fois pour établir un contact plus facilement.

Farid n'a jamais fêté Noël au Québec, puisque ce n'est pas une fête traditionnelle dans sa religion. Ici, Noël est une occasion de se retrouver en famille et de profiter de bons moments ensemble. Or, dans la religion musulmane, les gens n'attendent pas ces occasions pour se voir, ils se rassemblent le plus souvent possible. Dans sa culture, l'importance de la famille est centrale; aller chez autrui est une bonne habitude qui n'a pas besoin de prétexte. Par contre, il célèbre chaque année la fête de l'Aïd al-Kebir, une importante fête musulmane. Le mois du ramadan est aussi un événement important dans sa vie. Pour lui, c'est une occasion de se mettre à la place des gens qui n'ont rien à manger, d'endurer leurs souffrances quotidiennes pendant un mois et de reconnaître les bienfaits de Dieu sur lui. Il souligne toutefois qu'une personne qui est enceinte ou malade n'est pas obligée de le faire, car ce serait aller à l'encontre de la volonté de Dieu. Il ne s'agit pas de s'imposer une pénitence; au contraire, le jeûne contribue à la régénérescence des cellules et vise à améliorer sa santé et à nettoyer son intérieur.

Une des valeurs québécoises qu'il apprécie le plus est la discipline des Québécois au quotidien, notamment leur rigueur au travail, à la maison et surtout sur la route. Au Canada, la courtoisie est de mise sur les routes, contrairement à l'Algérie où les automobilistes ne conduisent que pour eux, ne se souciant pas de la sécurité d'autrui. Pour lui, ça a été une merveille de voir à quel point les gens respectent les autres sur la route. De plus, il a également remarqué une rigueur dans les services, ce qu'il n'a pas connu dans son pays d'origine. La sincérité, ainsi que la beauté des gens l'ont également marqué. La politesse et le bien paraître des Québécois l'ont

Farid X.

charmé dès son arrivée et ces valeurs n'ont fait qu'accroître son amour pour son nouveau pays.

Malgré la gentillesse infinie qui caractérise les habitants de Québec, il a quand même ressenti le regard des autres se poser sur lui lorsqu'il mentionnait qu'il était musulman pratiquant. Il raconte qu'un nouveau collègue lui avait posé quelques questions sur son origine et lorsqu'il en vint à lui poser des questions sur sa religion, il devint plutôt fermé. Farid lui avait affirmé qu'il était musulman, chose qui n'avait pas l'air de déranger son collègue, mais quand il ajouta qu'il pratiquait sa religion, celui-ci répondit : « Ah! Mon père n'aime pas les musulmans ». Pour lui, il est normal que certaines personnes aient des réticences, avec tout ce qui se passe dans le monde. Or, cette situation l'attriste énormément.

On parle toujours des trains qui arrivent en retard, mais jamais de ceux qui arrivent à l'heure. Quand il y a quelque chose de mal qui concerne les musulmans, on le crie sur tous les toits.

Pour lui, les gens extrémistes agissent de manière complètement exagérée et cela ne représente pas du tout la religion musulmane. Si tu es un vrai musulman pratiquant, tu ne peux pas faire de mal à une mouche. Il illustre qu'il ne peut même pas arracher une feuille d'un arbre, puisque celle-ci est un être vivant.

La bonté a toujours fait partie de Farid. En effet, il raconte que lorsqu'il était enseignant, il invitait les étudiants à venir chez lui pour prendre un café. Dans les pays arabes, il n'y a aucun problème à le faire. Après les classes, cela lui est arrivé plusieurs fois d'inviter cinq à six étudiants chez lui, et sa mère leur préparait le dîner. Au Canada, si un professeur invite un ou une de ses élèves à venir à sa maison en dehors des heures d'école, cela serait extrêmement mal vu. C'est une proximité qu'il avait avec ses élèves et que, malheureusement, on ne semble pas pouvoir avoir ici. Farid était un enseignant très courtois avec ses élèves. Encore aujourd'hui, certains de ses étudiants reprennent contact avec lui pour le remercier.

Une intégration à demi-teinte

Il est venu au Canada avec sa femme. Pour lui, cela a été beaucoup plus facile de s'adapter, contrairement à sa femme puisque celle-ci porte

le voile. Elle lui a dit qu'elle sentait énormément le poids des regards des autres lorsqu'elle allait dans des lieux publics. Étant très proche d'elle, il peut ressentir ce qu'elle vit, mais il dédramatise toujours la situation pour la rassurer. Un jour, sa femme est arrivée à la maison en pleurs, car une dame lui avait dit de retourner chez elle.

Avec l'événement tragique de la mosquée, il a senti que les gens étaient beaucoup plus empathiques avec eux. Certains passants s'arrêtaient et voulaient leur montrer qu'ils les soutenaient dans ce terrible événement. Farid et sa femme ont visiblement connu les deux extrêmes. À la suite de ce grave incident, sa conjointe ne voulait plus retourner travailler, puisque son bureau se trouvait à la mosquée. Les musulmans, contrairement à certains préjugés, sont très pacifiques et ils ne propagent pas la haine aussi facilement que les Québécois. Il a expliqué que « la religion nous a éduqués à ne pas répondre par le mal à quelqu'un qui nous fait du mal. »

Messages aux futurs immigrants

Il est très heureux dans la ville de Québec et il recommanderait cette place à quiconque désirent vivre de nouvelles aventures. Il ne changerait absolument rien à son parcours et il est très content de ce qu'il a accompli. La seule chose qui l'a saisi, hormis l'accent québécois, c'est la température glaciale qu'il a dû braver. Le seul conseil qu'il donnerait à quelqu'un arrivant au Québec, c'est de s'habiller chaudement!



Algérie. Source : <https://pixabay.com/fr/algrie-tassili-n-ajjer-sahara-2797462>. Crédit : raandree

6. Driss A.

LAURENCE CROTEAU

Le grand départ

Driss A. est un jeune homme originaire d'Algérie. Il habite avec ses deux parents et ses deux sœurs. Il a vécu les premières années de sa vie dans une petite ville en Algérie. Il n'avait que 15 ans lorsque la difficile décision de quitter le pays afin de se concentrer sur de nouveaux objectifs fut prise par ses parents. Ce n'était pas la décision la plus simple à prendre, mais ses parents étaient convaincus que ce nouveau pays pourrait leur offrir d'excellentes conditions de vie. La recherche du bonheur familial l'emporta sur toute autre considération. En plus, son père venait de recevoir une offre d'emploi à Québec et il ne pouvait passer à côté de cette chance extraordinaire. Cette offre d'emploi permettait à son père d'exercer l'emploi de ses rêves. Ainsi, durant l'hiver 2008, toute la famille embarqua pour le Canada où une nouvelle vie les attendait.

Les premiers mois

Malgré toutes les informations récoltées sur ce nouveau pays, aucun membre de la famille n'était réellement prêt à affronter ce choc culturel et thermique. Arriver au Québec en plein hiver n'était pas la meilleure idée. Les enfants avaient entendu parler de la neige et toute la famille avait regardé des vidéos de tempête de neige ou des photos des paysages nordiques. Par contre, ce fut un choc pour eux en débarquant de l'avion. « Nous n'étions pas prêts à faire face à cette météo, nous avons tous été surpris par la température ». Avant de commencer l'école, Driss et sa famille passèrent plusieurs jours à magasiner des manteaux, des bottes, des tuques et tout le nécessaire pour l'hiver.

Équipés des vêtements de saison, ils étaient prêts à survivre à l'hiver québécois. C'est au milieu de ce froid glacial que Driss et ses sœurs commencèrent l'école au Québec. Le froid, la neige, le verglas ne facilitèrent pas leur adaptation dans ce pays nordique. Ce n'était pas facile de se

préparer tous les matins pour aller à l'école avec tous ces habits de neige à enfiler. Heureusement, les enfants se sont habitués à cette météo, à cette nouvelle école et à cette nouvelle vie au Canada.

L'adaptation fut plus difficile pour certains membres de la famille. « Ma grande sœur a eu de la difficulté à s'adapter à la vie à Québec. Elle avait l'impression que sa vie au complet venait de basculer ».

L'amitié par le soccer

À l'inverse, certaines expériences furent positives. Driss jouait au soccer avant de déménager au Québec. Ce sport était une passion pour lui. Avant de déménager, son père lui avait fait la promesse qu'il pourrait continuer à pratiquer ce sport au Québec. À son arrivée, il fit plusieurs recherches afin de trouver une équipe de soccer dans la ville. Après quelques temps, il décida de s'inscrire dans une équipe.

En m'inscrivant dans une équipe, je savais que je pourrais rencontrer des jeunes de mon âge et me faire de nouveaux amis.

Cette équipe lui permit de rencontrer de nouvelles personnes et de se lier d'amitié avec des jeunes de son âge. Cette expérience s'avéra aussi positive pour les autres membres de sa famille. En effet, ses parents purent rencontrer d'autres parents lors des nombreuses rencontres de soccer auxquelles prenait part leur fils.

Mes parents sont venus avec moi lors de la première pratique. Ils ont adoré l'ambiance et la présence des autres parents. Ma mère a pu faire son social et apprendre à connaître de nouvelles personnes. En plus, plusieurs mamans lui ont indiqué des noms de quelques boutiques incontournables où elle pouvait aller magasiner.

Driss croit que pour sa mère, cette étape fut déterminante dans son sentiment d'être réellement chez elle au Québec.

Driss A.

L'amitié par la neige hivernale

La famille a par la suite déménagé, en plein hiver.

Lors des bordées de neige, il nous fallait deux à trois jours afin de tout pelleter la neige. Mon père ne savait plus quoi faire. Un jour, un voisin est venu nous aider avec sa souffleuse. Depuis ce temps, il est devenu ami avec mon père.

Cependant, dès que les signes du printemps apparurent, les familles et les jeunes enfants commencèrent à sortir dans les rues. C'est à ce moment que la famille fit la connaissance de ses voisins. Tout le monde était très sympathique et les enfants se lièrent d'amitié rapidement avec d'autres jeunes du quartier. En plus de l'adaptation des enfants, il fallait que ses parents puissent s'adapter à ce nouveau mode de vie. Rapidement, les collègues de son père devinrent des amis. Cette transition entre deux pays fut simplifiée grâce aux diverses rencontres et aux nouvelles amitiés.

Regard sur les valeurs québécoises

Tous les membres de la famille furent marqués par la différence entre la culture d'Algérie et celle du Canada. Ils remarquèrent très vite que la famille n'est pas la chose la plus importante aux yeux des Québécois. Dans leur pays d'origine, tous les dimanches sont consacrés à la famille. « Même si la culture entourant la famille est différente à Québec, il est important pour mes parents que les dimanches soient encore consacrés à la famille ».

Les habitants de Québec ne perçoivent pas toujours positivement les immigrants en provenance des pays arabes. Les stéréotypes entourant la population de ces pays sont difficiles à supporter pour plusieurs familles. Driss croit que les immigrants arabes ne sont pas toujours les bienvenus dans certains pays, car les gens les identifient à ce qu'ils voient dans les médias.

Ce n'est pas facile de déménager et d'entendre parler des pays arabes et de tous les mauvais gestes posés par des terroristes qu'on assimile aux musulmans.

Il espère que d'ici quelques années, les gens qui viennent de ces pays pourront être aussi bien accueillis que ceux provenant des autres pays.

À leur arrivée au Canada, la famille avait décidé de ne pas se faire d'idée sur l'opinion des Québécois à leur égard. Ils constatèrent que les gens démontraient une plus grande ouverture d'esprit que ce qu'ils pensaient. Ils se lièrent d'amitié avec plusieurs personnes et les enfants n'eurent pas de problèmes majeurs à l'école ou avec les autres familles du quartier.

Heureusement, il existe des Québécois qui font montre d'une grande ouverture d'esprit à l'égard des immigrants. Certains sont plus réservés, d'autres les regardent avec méfiance, mais la famille a été en mesure de passer au travers de cette épreuve et d'apprendre à connaître la culture et les valeurs du peuple québécois. Malgré quelques incompréhensions, Driss ne s'est jamais senti exclu de la population québécoise. Il trouve que les gens sont très courtois et chaleureux dans leur approche avec les immigrants. Au cours de sa première année scolaire au Québec, plusieurs parents de ses amis l'invitaient dans leur maison. Il a pu s'impliquer dans toutes les activités de la ville grâce à tous ces gens. C'est une preuve que le peuple québécois est ouvert et chaleureux lorsqu'il accueille les immigrants.

Recommandations pour les futurs immigrants

Même si les souvenirs de son arrivée à Québec sont en général très positifs, Driss tient tout de même à partager certains conseils avec toutes les personnes qui voudraient déménager à Québec. Tout d'abord, il croit qu'en tant que nouveau citoyen dans une ville, il faut faire attention de ne pas irriter les habitants en imposant des habitudes du pays d'origine. Comme il dit, déménager dans une ville veut aussi dire laisser une partie de ses habitudes dans un autre pays, car chaque ville est différente. Il croit qu'il ne faut pas rester dans un coin et attendre que les gens viennent à notre rencontre. Lors de son arrivée au pays, il a fait bien attention de prendre une place importante, en se gardant toutefois d'en prendre trop.

Il estime important de montrer aux habitants sa vraie personnalité. Les Québécois n'ont pas besoin de plus de Québécois, ils veulent aussi connaître des gens de cultures différentes afin d'en apprendre davantage sur d'autres pays. Selon lui, les pays arabes n'ont pas toujours une bonne réputation, c'est pour cette raison qu'il peut parfois être plus difficile pour une personne

Driss A.

provenant de cette région de se faire apprécier dans un nouveau pays. Il faut être patient et laisser le temps faire les choses.

Il affirme qu'en général, la population québécoise semble être de plus en plus ouverte sur le monde. Beaucoup de Québécois voyagent chaque année afin de découvrir de nouvelles cultures, pays et personnes. Pour la culture québécoise, c'est très important. En voyageant, les gens s'ouvrent aux autres mentalités. À la suite de ces rencontres dans divers pays, ils peuvent se montrer plus ouverts à découvrir de nouvelles personnes. « Le fait que plusieurs Québécois voyagent vers des pays arabes démontrent qu'ils sont ouverts sur le monde ».

Driss invite aussi les futurs immigrants à conserver leurs différences et leurs racines. Un changement de pays ne veut pas dire un changement de personnalité. Il est important de conserver son bagage personnel et de toujours se rappeler d'où on vient et du chemin parcouru, c'est de cette façon qu'il est possible d'immigrer dans un nouveau pays.

Dix ans plus tard

La situation a évolué depuis qu'ils sont arrivés. Les enfants se sont faits de nouveaux amis, ils se sont habitués à la vie au Québec ainsi qu'à la culture. Les parents de Driss adorent leurs emplois, adorent leur nouvelle vie, bien qu'ils retournent visiter leur famille en Algérie chaque été.

J'aime beaucoup retourner en Algérie parce que c'est mon pays natal et je peux passer du temps avec mes grands-parents. Je sais que pour eux, ce déménagement est encore difficile à accepter. Au Québec, nous avons une nouvelle vie. De leur côté, ils vivent selon les mêmes traditions, sans toutefois pouvoir nous y inclure. Je sais que ma grand-mère s'ennuie beaucoup.

Cependant, au fil des années, Driss se rend compte que sa vie est au Québec désormais. « Lors de mes visites, je me sens déchiré en deux. Je suis très heureux d'être de retour, de passer du temps avec ma famille et mes amis. Par contre, ma vie au Québec et mes nouveaux amis me manquent terriblement ». Ses parents ne les ont jamais obligés à retourner dans la famille durant les vacances estivales, mais ils l'apprécient énormément. « Je

sais que c'est important pour mes parents que nous conservions notre amour et notre sentiment d'appartenance pour l'Algérie ».

Ce déménagement lui a démontré que la famille est ce qu'il y a de plus précieux dans sa vie. Sans sa famille, il n'aurait jamais été capable de quitter son pays natal pour s'installer à l'autre bout du monde.



Algérie. Source :
<https://pixabay.com/fr/poteau-algrie-150-km-route-250808>.
Crédit : jorisamonen

7. Mez X.

CATHERINE PAQUIN

Enfance algérienne

Mez a grandi dans une petite ville au bord de la mer, en banlieue d'Alger, appelée Fort-de-l'Eau. Il eut une belle enfance, entouré de sa famille, dont dix frères et sœurs qui vivaient dans un même appartement. Il n'était pas gâté, son père étant seul à travailler pour subvenir aux besoins de la famille. Il n'a « jamais eu de ballon, jamais eu un jouet ». Toutefois, ce qu'il avait lui suffisait et il affirme que son enfance fut très heureuse. Malheureusement, lorsque Mez avait 12 ans, son père se fit renverser par une voiture et décéda. Il fut alors élevé par sa mère, ainsi que par l'aîné de la famille.

Son départ

Après avoir voyagé dans quelques pays européens, notamment en Angleterre où il séjourna trois ans à Londres, ainsi qu'en Suède où il passa un an, Mez voulut partir pour un autre voyage. Il voulait aller dans un pays plus libre, où la justice était réellement présente. Un de ses frères, officier de la marine marchande, fut marqué par le Canada. Lorsque Mez lui demanda conseil, celui-ci lui répondit : « Va au Canada, c'est sûr que tu vas y rester ». Mez rétorqua : « Le Canada? C'est où? Comment fait-on pour s'y rendre? ». Son frère lui expliqua qu'il devait obtenir un visa, contrairement aux autres pays qu'il avait visités. Au cours de cette procédure, l'agent d'immigration soumit Mez à un interrogatoire sur le motif de sa demande de visa, ce à quoi il répondit qu'il voulait aller passer les vacances au Canada. On lui demanda sa destination précise. Sa réponse fut : « Je parle le français et l'anglais alors je peux aller en Ontario, à Québec... ». On lui demanda alors combien de temps il comptait rester au pays. Mez répondit qu'il voulait rester deux semaines, sans plus. L'homme lui demanda : « Si je vous donne un visa de trois semaines, c'est correct? ». C'est ainsi que commença son aventure, il y a plus de 30 ans!

Son arrivée

Durant de son vol jusqu'à Québec, Mez était assis à côté d'une dame âgée avec qui il fit connaissance. Le fils de celle-ci vint la chercher à l'aéroport. Elle demanda à Mez s'il voulait embarquer en voiture avec eux et se rendre au restaurant en leur compagnie. Ils lui montrèrent ensuite un hôtel où il pourrait dormir. Mais à Québec, quelqu'un l'attendait, un ami d'une autre connaissance. À son arrivée, il fut donc logé et nourri pendant un mois ou deux. Il fut impressionné par le peuple québécois qu'il trouva très accueillant et surtout très calme. Personne ne lui a manqué de respect, personne n'a proféré de propos racistes à son endroit. Selon Mez, « on doit juger quelqu'un par sa personnalité et non par son origine ». Cela différait de la France où il se souvient avoir été frappé au visage par des policiers. Ce qui fut difficile pour lui fut le climat, la température froide. Son premier hiver fut choquant à cause de la neige et du froid. Pour lui, marcher sur la glace représentait un défi de taille. Malgré tout, il s'y adapta très vite. Pour ce qui est de la langue française, Mez n'eut pas de grosses difficultés à s'y adapter, puisque le français était sa deuxième langue. Il aima tellement le Québec, qu'il renouvela son visa à l'immigration pour deux mois supplémentaires. Puis, il renouvela pour encore deux autres mois, pour ce qui devait être la dernière fois selon les agents des services frontaliers. Il se trouva rapidement un travail dans un restaurant du coin, tomba amoureux d'une Québécoise et se maria avec elle. Elle décida de le parrainer, mais mit fin au mariage rapidement, ne se sentant pas prête à ce que leur relation aille plus loin. Ayant été mal informée des conséquences engendrées par un retrait du parrainage qui devait durer dix ans, elle prit la décision de le retirer, pensant que Mez allait simplement devenir un immigrant indépendant, puisqu'il avait un permis de travail. Mez reçut peu de temps après une lettre le convoquant au bureau d'immigration.

Son expulsion du pays

Dans le bureau d'immigration, l'agent annonça à Mez : « Je ne crois pas que vous allez rester, puisque votre femme a retiré son parrainage ». Quelques semaines plus tard, il fut convoqué à nouveau avec un juge administratif de l'immigration en provenance de Montréal : « Monsieur,

prenez un avocat, parce que ce ne sera pas facile ». Les démarches et de nombreuses rencontres pour discuter de son avenir au Canada commencèrent, jusqu'à ce que le directeur de l'immigration prononce les mots redoutés : « Je veux l'expulsion pour Mez » et que le juge décrète que « soit vous avez une interdiction de séjour, soit une expulsion ». Mez se leva alors de sa chaise en criant qu'il n'acceptait pas la décision, ce qui lui valut un jugement d'expulsion avec détention. Heureusement, une amie put payer la caution et il put sortir. Il se rendit directement à son lieu de travail. Une fois au restaurant, son patron s'informa de sa situation.

L'intervention juridique

Son patron lui proposa l'aide de son ami avocat. Cet avocat annonça qu'il ne traitait pas de dossiers d'immigration, mais que son associé pouvait peut-être faire quelque chose et qu'il allait le contacter. L'associé demanda que Mez le rencontre le lendemain à son bureau. Une fois dans le bureau, celui-ci lui dit : « Écoute, je ne connais pas à 100 % les lois sur l'immigration. C'est le premier cas que je traite ». Il promit de faire tout en son possible pour voir s'il y avait jurisprudence dans un semblable cas d'expulsion. Lors de la rencontre devant le juge, son avocat présenta une feuille signée par Mez mentionnant leur désistement quant à la décision. Malgré cela, le directeur persista : « Que tu te désistes ou que tu ne te désistes pas, personne ne va s'échapper. Tu vas quitter le pays ». En sortant, Mez expliqua la situation à ses proches dans l'espoir que quelqu'un trouve une solution. On lui parla alors d'un avocat de Montréal qui demandait toutefois des frais onéreux pour l'ouverture du dossier. L'avocat lui dit : « Je vais étudier le dossier, je vais revenir te voir et nous irons à l'immigration ensemble à Québec ». Une fois à Québec, il se présenta comme étant son nouvel avocat et dit au directeur : « Mez quittera le pays, mais il n'ira pas chez lui. Il va quitter le territoire canadien et se rendre aux États-Unis en exécutant l'ordonnance d'expulsion. Ensuite, il va rentrer à nouveau au Canada ». Le directeur répondit : « Tu penses que les États-Unis ramassent ce que le Canada rejette? » L'avocat, secoué par ces propos, affirma que les mots qu'il venait de dire étaient graves, demanda à Mez de quitter les lieux avec lui. Après s'être repenché sur le dossier, l'avocat rappela Mez pour lui dire : « Monsieur, j'ai trouvé une façon de détourner la décision. Ça s'appelle le tour du poteau. Par contre, cela n'a jamais été exécuté au Canada ». En attendant, Mez retourna tout bonnement au travail

et rencontra un client qu'il appréciait beaucoup. Mez lui expliqua alors sa situation d'expulsion. Ce bon client fit des démarches en faveur de Mez auprès du député de sa paroisse.

Interventions et premier « tour du poteau »

Une fois la lettre reçue par le député, un appel fut fait au directeur de l'immigration. Ce dernier répondit à nouveau : « Il n'y a rien à faire. Il est expulsé. Il va servir de leçon pour les autres qui viennent ici ». Ce à quoi on lui répondit : « Ah oui? Parce que vous vous servez des êtres humains pour servir de leçon? » Le dossier fut envoyé au responsable de l'immigration au Canada qui suggéra à Mez de sortir du Canada et d'entrer aux États-Unis, ce qu'il fit. Une fois rendu aux douanes, il se présenta à l'agent américain. Celui-ci lui répondit qu'il avait été mis au courant de sa situation et il téléphona alors au territoire canadien. Une fois le téléphone raccroché, l'agent lui dit de traverser les douanes, de faire demi-tour et qu'un agent de l'immigration allait l'attendre. Celui-ci lui tendit des papiers en lui disant « bienvenue au Canada ». Mez devint alors le premier immigrant de toute l'histoire canadienne de l'immigration à « faire le tour du poteau » et devint officiellement citoyen canadien trois ans après.

Les complications derrière lui

Après avoir traversé toutes ces épreuves, Mez décida d'ouvrir son propre restaurant maghrébin, aujourd'hui très réputé et fréquenté par des Québécois et des personnalités connues. Toutefois, la restauration n'était pas son domaine de base. En Algérie, il était diplômé et technicien dans les grands ouvrages reliés à la construction de ponts en béton. Au lieu de refaire ses études ici, il se consacra à la restauration, un milieu plus facilement accessible, bien qu'il dut y consacrer beaucoup de temps et d'énergie. Après avoir retrouvé l'amour, il eut deux enfants. Le plus jeune des deux, alors âgé de treize ans, lui dit un jour : « Papa, tu n'es jamais à la maison ». Cela eut l'effet d'une gifle pour lui. Il lui répondit : « Oui mon garçon, tu as raison. Je ne suis jamais là. Mais n'oublie pas que si j'étais là, tu n'irais pas à l'école privée, tu n'aurais pas de cours de violon avec un professeur privé, tu ne ferais pas de ski ». Selon Mez, son fils comprit un peu la situation, mais ses

Mez X.

propos l'ont tout de même « réveillé ». Mez travaillait fort pour donner à ses enfants ce qu'il n'avait pas lui-même eu la chance d'avoir.

Aujourd'hui

Il a revu la dame qui avait retiré son parrainage, qui fut désolée d'apprendre ce par quoi il était passé. Mez ne lui en a jamais voulu. Encore aujourd'hui, il travaille à son restaurant. Il affirme que son pays est ici, qu'il habite ici et qu'il vit avec les Québécois. Si un jour le travail le lui permet, il aimerait réaliser le souhait de ses enfants d'aller visiter l'Algérie pour qu'ils puissent voir d'où vient leur père.



Ville en Algérie. Source : <https://pixabay.com/fr/bejaia-alg%C3%A9rie-ville-m%C3%A9diterran%C3%A9e-2437265>. Crédit : SofiLayla

8. Amira Boulmerka

NOÉMIE TREMBLAY

Amira Boulmerka a vécu à Alger, la capitale et la ville la plus peuplée du pays. Confrontés à la guerre civile dans les années 1990, son mari et elle décidèrent de quitter le pays dans l'espoir de fonder une famille dans un environnement sécuritaire. Ce fut un choix très difficile, autant pour eux que pour leurs familles qui étaient convaincues que rien ne remplace la famille et la terre natale. Selon leurs proches, la guerre ne devait pas durer longtemps et ils déploraient leur décision de partir si loin. Malgré le déchirement profond qu'occasionnait cette décision, le couple quitta d'abord le pays pour la France où ils obtinrent le statut d'étudiants étrangers. Leur statut ne leur permettait malheureusement pas de s'installer définitivement dans ce pays. Ils souhaitaient s'installer définitivement quelque part en sécurité.

Amira et son mari connaissaient des amis qui avaient immigré au Québec quelques années auparavant. Ceux-ci appréciaient énormément y vivre, car les lois et la constitution respectaient la diversité. Cette ouverture encouragea le couple à vouloir immigrer au Québec. Ils firent plusieurs recherches afin de mieux connaître la belle province et ils décidèrent d'entamer le long processus d'immigration.

Parmi les nombreuses étapes nécessaires, ils passèrent une entrevue à la délégation du Québec à Paris avec un conseiller d'immigration canadien qui avait pour mandat d'évaluer leur candidature. Lors de cette entrevue, l'agent questionna Amira sur sa disposition à retirer son voile pour pouvoir travailler en tant qu'ingénieure-chimiste. Cela était, pour elle, inconcevable puisqu'il était une partie indissociable de son identité. Le portrait du Québec que lui dressait l'agent était totalement différent de ce qu'elle avait entendu de ses amis. Après cette rencontre, le couple était ébranlé et incertain, puisqu'ils considéraient avoir toutes les compétences nécessaires pour mener une belle vie et pouvoir choisir librement un lieu où ils seraient acceptés et surtout appréciés. Ce premier contact fut presque dissuasif, mais ils discutèrent de nouveau avec leurs amis. Ces derniers furent extrêmement surpris, puisqu'ils n'avaient personnellement aucun problème à travailler avec ou sans voile et ils recommandèrent à nouveau la province au couple.

Sans leurs amis pour les rassurer, leur projet aurait été détourné vers un autre côté du globe. Finalement, après presque deux années de procédures, ils obtinrent le certificat de sélection pour s'installer au Québec.

L'arrivée au Québec

Amira n'oubliera pas de sitôt les premiers mots d'accueil que leur adressèrent les agents de l'immigration lorsqu'ils arrivèrent à l'aéroport de Montréal au printemps 1999 : « Bienvenue au Canada, nous sommes heureux de vous recevoir! ». Cette simple phrase lui fit chaud au cœur. Tout était chaleureux à leur arrivée. Les températures plus clémentes du printemps commençaient à se faire sentir et la neige fondait à vue d'œil. Ces paysages avaient pour Amira un côté exotique. Elle fut aussi impressionnée par les grands espaces verts et l'étalement de la ville de Montréal. Comparativement à sa ville natale, les rues étaient tellement larges!

Ils furent accueillis par leurs amis qui les hébergèrent dans leur appartement durant quelques jours, le temps qu'ils puissent trouver leur propre nid familial où pourrait grandir leur premier enfant qui ne tarda pas à venir. Après la naissance de leur fille, Amira profita de son temps libre pour s'imprégner de ce nouveau milieu qu'elle tenait vraiment à connaître. Elle prenait son bébé et sortait flâner dans la ville au gré des pas, de la bibliothèque aux centres communautaires. Elle avait hâte de mieux comprendre cette société qui l'avait accueillie et qu'elle voulait y contribuer.

Amira fut agréablement surprise par la curiosité des Québécois à son égard. Lorsqu'elle attendait tout simplement l'autobus ou magasinait, les gens étaient très spontanés et n'hésitaient pas à l'aborder pour lui poser des questions, et ce, de manière très courtoise. De plus, elle était enchantée de voir que les Québécois accordaient, tout comme elle, une grande importance au respect. Ce qui la surprit cependant, c'était que cette valeur de respect s'appliquait de manière parfois différente entre les deux sociétés.

Le respect au Québec prend de nombreuses facettes et dimensions. Par exemple, il y a le respect de la propriété d'autrui, des plantes, des fleurs, etc. En Algérie, il s'applique différemment, si un enfant voit une fleur dans un parc, il ne pourra s'empêcher de la cueillir de manière spontanée pour l'offrir aux autres ou la sentir, ce qui

ne se fait pas ici. Par ailleurs, en Algérie, le respect des aînés a une dimension très élargie et elle s'adresse à toute personne âgée qu'on croise sur notre chemin.

Durant ses premiers mois, Amira consultait les annonces dans les journaux pour tenter de s'impliquer de manière bénévole afin de rencontrer des gens et de donner à son tour à son prochain. C'est ainsi qu'elle contacta l'organisme Action bénévole qui la jumela avec une personne âgée. Elle prit plaisir, un après-midi par semaine, à rendre visite à une vieille dame qui était toujours ravie de la voir avec son bébé. Grâce à cette expérience, Amira se sentit concernée par la réalité des aînés au Québec. Elle avait l'impression qu'ils étaient mis à l'écart, ce qu'elle déplorait beaucoup. Les aînés sont à ses yeux une grande richesse, ils peuvent apporter un enseignement important.

Plus tard, Amira participa au programme de jumelage organisé par le YWCA de Montréal. Elle fit la connaissance d'une jeune femme québécoise qu'elle rencontrait une fois par semaine. Après quelques mois, elle décida de poursuivre sa formation en vue d'obtenir un diplôme québécois. Elle suivit des cours de maîtrise à l'école polytechnique de Montréal.

Durant toute cette période, elle s'est toujours sentie accueillie et respectée. Sa nouvelle vie au Québec correspondait à l'idée qu'elle s'en était faite.

De Montréal à Québec

Le travail de son mari amena par la suite la famille à déménager dans la ville de Québec. Dès son arrivée, Amira fut charmée par la sérénité et le sentiment de sécurité qui y régnait. Elle s'attacha rapidement à cette belle ville paisible.

Après la naissance de leur troisième enfant, elle décida de reprendre sa vie active. Cependant, elle eut de la difficulté à faire reconnaître sa maîtrise en chimie industrielle obtenue en Algérie. Elle décida de poursuivre ses études à l'Université Laval pour régler définitivement le problème de la reconnaissance des acquis.

En 2003, elle entama à nouveau une maîtrise en sciences des aliments. Le laboratoire où les étudiants effectuaient leurs recherches ressemblait,

pour elle, à l'ONU. La grande proportion d'étudiants étrangers permettait des échanges fascinants. Ces moments étaient un vrai bonheur.

Lorsqu'elle compléta sa maîtrise, Amira fut confrontée à une nouvelle réalité issue des tragédies qui survenaient à l'échelle internationale. Durant les différentes entrevues qu'elle passait, elle sentait que malgré ses compétences équivalentes, le fait qu'elle soit d'origine étrangère et de confession musulmane affectait le regard et l'attitude des employeurs.

Au même moment, ses enfants grandissaient et son aîné devait aller à l'école. Amira discuta à nouveau avec ses amis de Montréal pour savoir comment ils avaient choisi l'école de leurs enfants. Ceux-ci lui indiquèrent que leurs enfants fréquentaient une école qui, en plus du programme régulier, enseignait l'arabe comme un élément essentiel de leur héritage culturel.

Amira et son mari souhaitaient offrir cette opportunité à leurs enfants dans un établissement similaire qui n'existait cependant qu'à Montréal. Ne voulant pas quitter la ville de Québec, Amira entama des démarches avec d'autres familles pour fonder une école qui offrirait un service comparable dans la ville. En 2007, ses enfants purent enfin fréquenter la première école de Québec où l'arabe est enseigné comme troisième langue : l'École de l'Excellence.

Sa vie aujourd'hui

Aujourd'hui, Amira est directrice de l'École de l'Excellence, située en plein cœur de Sillery. Toujours en quête de nouvelles connaissances et fervente admiratrice de la dynamique universitaire, Amira poursuit une troisième maîtrise en administration scolaire à l'Université de Sherbrooke. Elle s'implique toujours dans la communauté en soutenant divers organismes et en prenant part à plusieurs projets. Elle est convaincue que chacun a le devoir d'offrir son aide à son prochain, s'il en a la capacité. Sa famille et elle-même ont fait du Québec leur maison et ils n'ont pas l'intention de le quitter.

Ses recommandations

L'objectif de tout être humain est de bâtir quelque chose dans sa

Amira Boulmerka

vie. Certains contextes ne le permettent pas et c'est pourquoi des gens décident d'aller ailleurs : tous cherchent l'opportunité de se construire, de fonder une famille, mais aussi de contribuer à bâtir une société meilleure.

Amira souligne que c'est cet aspect fondamental qui nous unit tous dans la réalité de l'immigration. Elle ajoute à cela que la richesse d'une société réside dans sa différence puisque c'est, entre autres, par le biais d'opinions divergentes que naissent la créativité et l'enrichissement.

Chaque personne a droit à sa différence dans la mesure où elle ne piétine pas la liberté des autres.

Son meilleur conseil pour un immigrant serait de s'impliquer et d'aller vers l'autre sans préjugés. Amira souligne que « toutes les activités auxquelles nous participons nous permettent de prendre notre place à part entière. C'est donc en adoptant cette attitude d'ouverture et de collaboration qu'un nouvel immigrant s'intégrera plus facilement à sa société d'accueil. » D'ailleurs, elle insiste sur le fait que les gens ne peuvent qu'être accueillants si on vient leur offrir notre aide avec un large sourire.



Québec arabe



Amira et sa famille. Crédit : Amira Boulmerka

9. Nawel Benterki

CHARLES-ANTOINE GAGNON

Le 20 avril 1994, Nawel Benterki embarqua dans un avion en compagnie de ses parents et de ses trois sœurs. Elle s'apprêtait à quitter l'Algérie où l'islamisme radical venait de faire d'importants gains. Les membres de sa famille s'arrêtèrent au Maroc durant quatre jours avant d'entamer la plus grande aventure de leur vie : immigrer au Québec.

Un départ forcé

À cette époque, Nawel venait d'avoir 18 ans. Son père, qui était arpenteur, et sa mère, qui possédait une entreprise de couture, avaient eu l'occasion de visiter le Canada quelques années auparavant. Ils considéraient que ce pays pouvait assurer un avenir radieux à leurs quatre filles. La décision de remplir les visas pour demander la résidence canadienne fut prise par son père qui craignait la montée de l'islamisme radical. Nawel se souvient que ce mouvement n'était pas très bien connu au début des années 1990.

Ce n'était pas mondial. On voyait que les islamistes avaient gagné les élections municipales. Ça effrayait tout le monde. Mon père a pensé que ça pouvait peut-être dégénérer.

En effet, la situation se détériora dans les semaines avant le départ de la famille Benterki pour le Canada.

En 1994, c'est là qu'il a commencé à y avoir des meurtres. On a quitté, mais on a vécu beaucoup de frousse parce que je ne portais pas de voile et là, c'était rendu obligatoire par ces gens-là.

Un jour, alors qu'elle regardait la télévision avec sa grand-mère, des images d'une dizaine de journalistes se faisant assassiner ont été transmises. Il était écrit que « le terrorisme est arrivé en Algérie », raconte-t-elle. Le départ de l'Algérie s'est fait un mois plus tard. La décision d'immigrer avait déjà été prise, mais le moment du départ ne pouvait pas mieux tomber.

En pays inconnu

Lors de leur arrivée au Québec, les Benterki furent accueillis par une famille avec laquelle ils s'étaient liés d'amitié en Algérie. Celle-ci avait immigré deux ans plus tôt à Montréal et était donc en mesure de leur donner un coup de main. Elle les hébergea lors des premiers jours et leur trouva un premier appartement à Rosemont. Nawel se souvient que cet espace était très petit comparativement à l'endroit où elle vivait dans son pays d'origine. Sa famille déménagea ensuite dans un appartement plus grand, où elle se sentit plus à l'aise, puis dans une maison à Laval.

Qui dit immigration dit aussi changements. L'accent des Québécois fait partie des éléments pour lesquels elle a eu besoin de temps pour s'adapter. Elle se rappelle que, durant toute la première semaine, elle était incapable de comprendre une seule phrase prononcée par un Québécois. C'est finalement en regardant régulièrement la télévision qu'elle s'est habituée à l'accent. Du côté des études, elle n'avait pas terminé son secondaire en Algérie. Elle est donc allée au Cégep de Rosemont pour pouvoir poursuivre ses études à l'École Polytechnique. Elle voulait devenir ingénieure. Elle assure qu'elle n'a pas eu besoin de s'adapter davantage au système d'éducation du Québec qu'aux autres sphères de sa nouvelle vie.

Toute l'immigration, c'était difficile. J'ai l'impression que, de 18 à 23 ans, j'étais vraiment dans les pommes. Tu essaies juste de t'en sortir. J'étais perdue. Je me concentrais sur mes cours, donc je les réussissais.

Avant de quitter l'Algérie, ses parents leur avaient fait comprendre que l'immigration assurerait un avenir plus prospère aux enfants de la famille. Jamais Nawel n'a voulu décevoir ses parents, surtout après l'énorme sacrifice qu'ils avaient fait en laissant la vie qu'ils menaient derrière eux.

On a vraiment eu beaucoup de pression à performer. Je me rappelle très bien qu'au collège, des amis m'invitaient à sortir et moi je refusais parce que j'étais venue ici pour étudier. Je ne pouvais pas faire ça à mes parents.

Avec du recul, elle considère qu'avoir concentré ses efforts sur l'école a été une bonne stratégie. Elle a ainsi mis toutes les chances de son côté pour

trouver un emploi à la hauteur de ses attentes et de celles de ses parents. Aujourd'hui, elle travaille comme ingénieure et chargée de projets chez ABB, à Québec. Ses sœurs ont suivi un parcours similaire dans d'autres domaines et connaissent aussi une très belle carrière.

Beaucoup de personnes arrivent ici et sont déçues de ne pas tout de suite trouver d'emploi. Ça peut paraître injuste, mais en même temps, il y a un prix à payer pour immigrer. Si tu n'es pas prêt à le faire, ne le fais pas. Ou bien tu fais comme nous. On a assumé le prix. On est partis de zéro et on est arrivé où on est. C'était ça notre vision.

Elle ajoute que le Québec devrait tout de même mieux intégrer les immigrants qualifiés.

Deuxième immigration

Après s'être adaptée au fonctionnement des différents systèmes du Québec, Nawel eut à vivre ce qu'elle appelle sa deuxième immigration en déménageant de Montréal vers Québec. C'est la rencontre de l'homme qui est devenu son mari et le père de ses enfants qui l'a poussée à agir en ce sens en 2005. À ses yeux, la plus grosse différence entre ces deux villes est qu'à Montréal, une bonne partie de la population est naturellement portée à aller vers les autres puisqu'il y a beaucoup d'immigrants. À Québec, la population semble plutôt prise dans son train-train familial quotidien.

Beaucoup de personnes me disaient qu'à Québec les gens n'étaient pas ouverts, mais les gens qui me disaient ça ne sont pas des immigrants. Ce sont des Québécois de Montréal. Jamais je n'ai entendu un immigrant dire quelque chose de mal sur les gens de Québec. Chaque fois que je retourne là-bas, j'entends le même discours.

Finalement, dans son cas, tout s'est bien déroulé. Elle n'a éprouvé aucun problème en particulier. Ses enfants sont également bien intégrés à l'école qu'ils fréquentent. Elle est d'ailleurs heureuse de constater qu'elle vit sa vie de la même manière qu'elle le faisait en Algérie. Peu de choses ont changé, seulement l'environnement.

Québec arabe

On n'a rien sacrifié. On fait nos choses comme on faisait en Algérie. Ça ne heurte personne ici, parce qu'au fond, nous ne sommes pas différents. On nourrit nos enfants, on rentre, on fait nos activités, on fait les devoirs. On n'a pas une vie si différente de celle des autres.

Quoiqu'isolé, l'attentat de Québec a toutefois remis sa vision en perspective. Elle souhaite que cet incident fasse changer les choses.

Je souhaite que cet événement réveille les gens pour qu'ils fassent attention à ce qu'ils disent.



La famille Benterki à sa toute première sortie dans une cabane à sucre. Crédit : Nawel Benterki

10. Abdallah Bouharras

NICKY LAMONTAGNE

Abdallah est né à Mostaganem, en Algérie du Nord-Ouest, où il a obtenu un diplôme d'ingénieur en biologie. Il a ensuite travaillé comme professeur d'enseignement secondaire en biologie pendant 13 ans dans des écoles de niveau moyen et secondaire (lycée). Cette profession lui permettait uniquement de gagner 35 000 dinars algériens par mois, l'équivalent de 300 à 350 dollars canadiens.

Pour quelqu'un qui veut fonder une famille et acheter une maison, ce n'était pas facile.

Puisque le coût de la vie en Algérie est presque le même qu'ici, son salaire ne lui permettait pas de vivre sa vie comme il le souhaitait. Le niveau de vie en Algérie n'était pas aussi confortable qu'au Canada. Conseillé par son frère qui était installé à Québec depuis quelques années, Abdallah Bouharras, à l'âge de 39 ans, décida de venir s'établir au Québec en septembre 2013.

C'est un long processus de quatre ans qu'a dû entreprendre M. Bouharras avant d'immigrer dans la province. Le processus de sélection canadien est très rigoureux, ce qui explique ce long temps d'attente.

Au Québec et au Canada, grâce au système d'immigration sélective, ils ont les meilleures personnes comme immigrants.

Il certifie que les gens qui viennent au pays sont ici pour travailler et pas pour profiter de l'État.

Un défi dès le départ

L'Algérie n'étant pas un pays en guerre, la transition vers le Québec a été relativement facile pour lui, en comparaison de ce que peuvent vivre des réfugiés. Son intégration s'est très bien déroulée. La barrière de la langue, qui est souvent problématique pour les immigrants qui s'installent dans la province, était déjà franchie car le français est la deuxième langue parlée de son pays d'origine. L'Algérie est en fait une ancienne colonie française qui

s'est affranchie de son emprise au début des années 60, au moment où le Québec vivait le début de la Révolution tranquille.

La recherche d'emploi a été le défi le plus difficile à relever à son arrivée dans la Ville de Québec. Ses premiers emplois au pays n'ont pas été des plus gratifiants pour quelqu'un qui avait l'équivalent d'un baccalauréat en sciences biologiques et qui avait enseigné pendant plus d'une décennie. Devant à tout prix travailler, il a accepté de faire de l'assainissement. Il a fait de la maintenance dans une usine de poulet où il nettoyait les machines, avant de faire le même travail dans une usine de chocolat. L'équivalent d'une promotion pour lui, affirma-t-il en rigolant. C'était un métier difficile physiquement qui ne correspondait pas à ses attentes en arrivant ici.

Pendant ce temps, il a fait des démarches pour éventuellement enseigner dans la province. Au Québec, les gens qui souhaitent enseigner aux étudiants du primaire et du secondaire doivent obtenir un permis. La complexité des démarches a toutefois fini par le décourager. M. Bouharras a également fait des demandes dans certains cégeps (où aucun permis n'est requis) à Alma et dans la Ville de Québec, mais son C.V. ne semble pas avoir été retenu. Il a aussi cherché de l'emploi en tant qu'ingénieur en biologie, mais une fois de plus, rien n'a fonctionné.

Depuis novembre 2016, il a décidé d'être un conducteur Uber après avoir fait sa formation de chauffeur de taxi; une situation qui le rend malgré tout bien heureux.

C'est un métier qui permet de côtoyer beaucoup de gens.

Il ne serait pas contre l'idée de continuer à faire de l'application californienne son gagne-pain pour les prochaines années. Uber fonctionne de manière à lui permettre de construire ses propres horaires, ce qui lui convient à merveille.

Il faut être reconnaissant, toujours. Uber m'a donné la chance d'avoir un travail flexible. Je travaille quand je veux, où je veux. Si j'ai des rendez-vous, je ne les rate pas.

Seul point négatif: on ignore encore quel est l'avenir de cette application. Ce n'est donc pas un moyen d'assurer l'avenir de sa famille.

Abdallah Bouharras

Pas de choc des valeurs

Chaque pays a ses valeurs et chacun a sa méthode de vie.

Abdallah n'a donc aucunement été choqué par le mode de vie des Québécois. Son arrivée ici a plutôt fait en sorte qu'il puisse enfin voir la réalité. Aimant l'histoire et la géographie, il avait déjà une bonne idée de ce à quoi le pays ressemblait. Il a donc pu confirmer ou infirmer ce qu'il avait entendu sur la province.

Néanmoins, il a été agréablement surpris par le sens de l'organisation des Québécois. En Algérie, il n'y a pas de rendez-vous. Les gens se pointent à un endroit, prennent un numéro et font la file. Ici, il trouve que les gens sont mieux dirigés et qu'ils peuvent savoir à quoi s'attendre lorsqu'ils se rendent à un endroit.

C'est un gain de temps magnifique. Il n'y a pas quelqu'un qui va te bousculer derrière et qui va te demander où tu vas.

Une nuit très difficile

Le 29 janvier 2017 est une date qui restera gravée dans la mémoire collective pendant longtemps. C'est encore plus le cas pour M. Bouharras qui s'est rendu sur place lors des tristes événements. Il est membre de l'assemblée générale du Centre culturel islamique de Québec et toute sa famille y va souvent pour participer à différentes activités.

Ce jour-là, sa femme s'y trouvait. Normalement, il va la chercher, mais cette fois-ci, ils ont modifié leur façon de faire. Sa femme était donc sur les lieux environ une heure avant que l'attentat survienne, lors de la deuxième prière de nuit. Lorsque les tirs ont commencé à résonner dans la mosquée, il a reçu un appel.

Il a d'abord cru que quelqu'un avait lancé quelque chose dans le but d'enflammer la mosquée, mais il a vite été mis au courant de la situation réelle. Il a tout de suite eu peur. Ce geste résonne dans la conscience collective du peuple arabe, même au Québec.

« En Palestine, il y avait eu un cas semblable. Il y a des tirs dans une mosquée, on se dit que ça va être le carnage ».

État alors chez son frère, il sauta dans sa voiture pour se rendre à Sainte-Foy. À leur arrivée sur les lieux, ils ont trouvé la police et les bandeaux de sécurité. Des amis à lui étaient sortis une ou deux minutes avant l'entrée du tireur. Sous le choc, M. Bouharras et son frère ont quitté les lieux et sont allés dans les hôpitaux à la recherche de leurs frères et sœurs introuvables.

Puis, la nouvelle est tombée, un de ses amis proche est tombé sus les balles.

On s'est dit à la semaine prochaine, et puis... le lendemain, on a su que mon ami était mort.

La semaine qui a suivi a été tout aussi difficile. M. Bouharras n'a pas travaillé. Dans sa religion, on dit qu'il faut être fort. Un événement aussi exceptionnel n'a cependant pas le choix d'avoir un effet considérable sur l'ensemble de la population, musulmans y compris.

L'amour, ça se bâtit. On doit bâtir l'amour.

« Les gens font des amalgames »

Il croit profondément que l'attentat perpétré à la mosquée était un cas isolé. C'est le résultat d'une mauvaise interprétation, selon lui.

Les gens font des amalgames. La religion est une chose et la personne est une autre chose.

Autrement dit, c'est la personne qui pratique la religion et qui l'interprète à sa façon. Si une personne en fait une mauvaise interprétation, ça ne veut pas dire que la religion est mauvaise pour autant. Il réfère ici à tous les stéréotypes qui entourent les communautés musulmanes.

La religion, ce n'est pas seulement des prières et des jeûnes. C'est le respect des gens, le respect de l'humanité et le respect de la nature. La religion se reflète dans les actions des personnes.

Il estime que, peu importe les croyances des gens, tous se rencontrent dans les valeurs humaines. Cette rencontre, il la vit chaque jour. Dans la rue,

mais aussi chez lui où il habite avec des gens de différentes cultures. Des Tunisiens, des Haïtiens, des Congolais, mais aussi des Québécois.

Le Québec n'est pas raciste

Il se rappelle qu'une fois, il a eu une altercation dans un stationnement avec un Québécois qui lui a dit de retourner chez lui. Il lui a répondu que c'était ici, chez lui. Il s'agissait d'un autre cas isolé, selon lui. Il ne sent aucune discrimination de la part de la société québécoise.

Au contraire. J'accompagne par exemple ma femme qui porte le voile et les gens parlent avec nous. L'autre fois, quelqu'un m'a dit : c'est difficile, mais on est avec vous.

Sur les réseaux sociaux, par contre, la situation est bien différente. Lorsqu'il s'exprime sur ces médias, il reçoit souvent des insultes. Cela le force à ne pas lire les sections commentaires ou à s'arrêter lorsqu'il se laisse prendre au jeu.

Ça crée quelque chose dans ta tête, ça te fait croire que tout le monde est comme ça.

Il pense que ça ne vaut pas la peine d'être pessimiste à ce point, car c'est faux.

Il ne faut pas avoir peur des immigrants, parce que ce sont en majorité des gens de bien. S'ils trouvent un milieu favorable, ils vont donner plus. Si vous, les Québécois, avez un problème, ils seront là pour vous, à côté de vous. Il faut être ouvert pour ces gens-là, parce qu'ils vont donner une bonne amitié. Ce sont des gens qui ont un bon cœur. Ils veulent donner plus au Québec. Il ne faut pas avoir peur des immigrants.

Québec arabe



Crédit : Abdallah Bouharras

II. Hassiba X.

THOMAS MAILLOUX

Mes enfants, ils aiment l'hiver. Quand je dépose mon garçon à l'école et il va dans la cour, moi je lui dis rentre, c'est trop froid, mais il reste là. Ce sont des Québécois, mes enfants.

Un lent départ

Hassiba est née au Maroc d'une mère marocaine et d'un père algérien, mais elle vécut et fit sa licence à Oran, une des plus grandes villes d'Algérie, avant de venir au Québec. Aujourd'hui âgée dans la cinquantaine et mère de trois enfants, elle se souvient de tous les questionnements qui ont précédé son arrivée au Québec.

Si elle est partie, c'était principalement pour que ses enfants bénéficient de l'enseignement de qualité offert au Canada et pour suivre son mari qui voulait venir s'installer ici. Même si elle aurait souhaité s'installer en France, beaucoup plus près de l'Algérie, elle ne regrette pas du tout sa décision. Ils ont choisi le Québec à cause de la langue et parce qu'une de ses sœurs y vivait, mais qui lui avait grandement déconseillé Montréal.

Je suis venu à Québec pour mes enfants. Ma sœur m'a dit : si tu vas à Montréal, tu vas les perdre, tes enfants. À Montréal, il y a beaucoup de criminalité et de problèmes pour les communautés. Québec, c'est mieux.

Le couple a alors entamé les démarches pour partir. C'était long, très long.

On avait tellement attendu longtemps pour avoir notre résidence permanente. J'avais abandonné le projet, mon mari voulait vraiment venir, c'est pour ça qu'on est venu, mais le 11 septembre avait ralenti les procédures.

Après, plusieurs années d'attente, c'est finalement en 2006 qu'elle a obtenu tous les papiers et les visas pour venir s'installer ici. C'était un grand

soulagement, car ils avaient mis beaucoup de temps et d'argent pour venir au Québec.

Une arrivée avec des hauts et des bas

À son arrivée, Hassiba a découvert le Québec à la dure, car elle arrivait d'une ville côtière où il faisait chaud durant toute l'année et où le climat était très différent ici. Heureusement, elle parlait déjà français et cela a facilité la transition entre l'Algérie et le Québec. Avec son mari et ses enfants, elle s'est d'abord installée chez sa sœur. Les premiers temps ont été durs, car personne ne voulait leur louer d'appartement. Heureusement, ils ont fait une rencontre marquante.

On est tombé sur un monsieur merveilleux qui nous a permis d'avoir notre premier bail et il nous a même laissé l'appartement 15 jours d'avance. Monsieur M., il était vraiment bien, il nous a facilité la vie. Ça nous a marqué, un homme vraiment gentil. Il a peinturé, nous a donné des choses, vraiment plein de services. On a quand même eu un bel accueil, on a été chanceux.

Pour la famille, la vie commençait à reprendre son cours. Puis, les choses se sont compliquées. D'abord, elle a dû faire une croix sur le métier qu'elle exerçait en Algérie. Elle ne pouvait pas être enseignante en littérature arabe ici. Son mari, quant à lui, a réussi à se débrouiller en faisant des remplacements comme enseignant en science, mais il a fini par réorienter sa carrière vers l'informatique. Elle se rappelle que c'est à ce moment qu'elle a vécu le plus de racisme et de discrimination. Elle tentait de faire connaître sa culture à ses voisins en discutant, en leur faisant goûter des plats, mais ça ne donnait pas de résultats. Cependant, ce qui a été le plus dur, c'est ce que son fils a vécu à l'école secondaire. Il ne lui a jamais rien dit jusqu'à ce qu'il change d'école, mais elle le savait.

Mon fils par exemple, il a subi beaucoup d'intimidation. Je le voyais, chaque fois que je le déposais, son visage changeait. Je l'ai su après, quand on a déménagé ailleurs, c'est allé beaucoup mieux et là il m'a parlé de ce qu'il subissait. Ce qui m'a marqué, c'est qu'il ne m'en avait pas parlé avant de changer d'école.

Comme elle s'était résolue à l'idée que son diplôme universitaire d'enseignement, reconnu ou pas, ne lui servirait pas à grand-chose, elle a commencé à chercher ailleurs. Puis, en allant porter ses plus jeunes à la garderie, elle s'est rendue compte qu'elle aimait l'ambiance et l'environnement de travail au service de garde. Malgré les responsabilités familiales et la difficulté des cours de soir, elle a débuté une Attestation d'Études Collégiales (AEC) pour pouvoir travailler à la garderie. Après un an de travail, elle a finalement obtenu ses premiers contrats là-bas. Récemment, elle a même obtenu d'être en charge de son propre groupe et elle ne compte pas s'arrêter là, elle est toujours à la recherche de nouveaux défis. Après un deuxième déménagement, son fils s'est bien intégré et elle a senti une attitude complètement différente de la part des gens. Onze ans plus tard, elle a déménagé à nouveau et habite une jolie maison en banlieue. C'est loin, mais elle est bien et ses enfants aussi.

Un Québec bien différent de l'Algérie

En arrivant ici, ce qu'elle a tout de suite remarqué, c'est que les Québécois vivent simplement et, surtout, sont très organisés. Comparé à l'Algérie, tout est bien organisé, de la prise de rendez-vous jusqu'aux relations avec le gouvernement; elle se rappelle que cela a énormément facilité leur intégration. Elle a aussi beaucoup apprécié le respect de la personne qui prône ici. Malgré les quelques personnes qui lui ont manqué de respect, elle aime comment tout le monde peut s'affirmer ici, c'est « inspirant ».

Ce que j'ai aimé le plus, c'est le côté pratique de la vie. Par exemple, si jamais je recevais des gens chez moi dans mon pays, les traditions veulent que ce soit grandiose, je devrais me préparer presque des jours d'avance. Là, je vous reçois ou j'arrive quelques minutes à l'avance. C'est tellement plus simple.

D'un autre côté, elle ne comprend toujours pas certaines façons de vivre en Amérique du Nord. Elle a travaillé avec beaucoup d'enfants et elle n'en revient pas de voir des parents qui ne se soucient pas d'eux.

Je travaille dans un milieu défavorisé et je dors certaines fois avec des enfants qui sont laissés par leur parent et complètement négligés.

Pour moi, c'est un sacrifice d'avoir des enfants. Quand on a des enfants, tu penses aux enfants en premier, et après à toi. C'est différent de chez nous ici et ça me rend triste.

Elle s'est aussi rendu compte que les manières de faire sont très différentes avec les enfants ici. Dans son pays, si elle corrige un enfant qui fait des bêtises, elle va se faire remercier. Au Québec, si elle réprimande un enfant qui n'est pas le sien, c'est très mal vu. Elle a aussi remarqué comment la drogue est présente chez les jeunes.

Ça me fait peur pour mes enfants, je pense qu'on doit faire plus de choses pour empêcher la consommation. Dans notre religion, on dit : n'abîme pas le bien que Dieu t'as donné, donc tu es responsable de ce qui arrive à ton corps. C'est inquiétant de voir que presque tout le monde a essayé la drogue ici.

Une intégration vraiment réussie

Hassiba est confiante quand elle dit qu'elle se sent bien au Québec. Elle a de très bons amis au travail et elle se sent très heureuse en famille. Elle a toujours senti qu'elle était aimée et acceptée dans ce qu'elle faisait. Elle a gardé un petit contact avec la communauté arabe, mais avec son emploi à temps plein, elle n'a plus le temps de donner des cours d'arabe comme elle le faisait bénévolement à la mosquée il y a quelques années.

Mes amis sont presque tous québécois, je suis beaucoup en lien avec les gens de mon travail. C'est sûr que je discute avec les arabes que je croise. Mais je suis surtout amie avec les gens dans mon milieu de travail. C'est ma famille surtout qui me garde connectée avec mon lien en Algérie.

Si elle a un conseil à donner à un immigrant qui souhaite s'intégrer et être bien au Québec, c'est de « faire ses études et ses équivalences tout de suite, parce que c'est vraiment comme ça que tout peut débloquer par la suite ».

Changer les croyances

S'il y a quelque chose qu'elle souhaite, c'est que les Québécois se débarrassent des fausses croyances sur les arabes et les musulmans, qu'ils se libèrent de l'ignorance. Bien sûr, elle reconnaît que les islamistes extrémistes font du tort.

Ce qui donne tort à l'islam, parce que c'est une très belle religion, c'est de penser qu'il faut tuer. Eux, ils nuisent beaucoup à la religion. Il ne faut pas généraliser. Quand on te voit avec un foulard et qu'on dit : c'est une femme soumise, ce n'est pas vrai. Je viens de mettre un foulard et j'ai décidé toute seule sans même consulter mon mari. Mon mari et mon fils étaient même surpris de me voir le mettre à tous les jours.

Elle a également observé beaucoup d'idées vraiment fausses sur les arabes et la façon de vivre là-bas, mais elle ne s'en fait pas, elle sait que ce n'est pas méchant. Elle aimerait juste que les gens se renseignent plus, s'intéressent plus. Il y a aussi l'idée des « voleurs de jobs » qu'elle ne comprend pas. Pour elle, c'est vraiment ridicule.

On vient ici pour travailler, pas pour l'aide sociale, pas prendre l'argent du social, ce n'est pas vrai. Je connais des médecins, des professeurs qui n'ont même pas d'emploi. Pourquoi le Québec ne profite pas de ces talents là, je ne comprends pas. S'ils sont venus, c'est pour que leurs enfants apprennent d'autres valeurs et pour participer au développement de la société québécoise qui les a accueillis.

Mot de la fin

احن لبلد صاحبة احياؤه
وتفتحم روائح التوابل فيه خياشيمي
وتبهرني الوانه المتبدلة
مكتظة شوارعه تصدع اصوات الباعة فيه ادني
اين انا من تربة سخية متطوعة

Québec arabe

تجود بلا حساب
ومن رمال شاطئ
رسمت فيه ظلال شقاوتي

Traductions du haïku

Je m'ennuie d'un pays brouillant ses quartiers
Où les senteurs des épices envahissent mes narines
Et ses couleurs changeantes éblouissent mes yeux
Dont les rues sont peuplées et les cris des vendeurs me cassent les oreilles
Appelant aux légumes et fruits qui sentent encore la rosée fraîche et la terre
Une terre généreuse et riche
Dont le sable de ses plages immenses
Où j'ai dessiné les derniers traits de mon passage



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/oran-vue-de-kbir-2316242>. Crédit : chafik31

12. Mehdi Laribi

CHARLÈNE BROCHU

سلام اسمي مهدي وأنا أحب البيرة

Bonjour à tout le monde, je m'appelle Mehdi et j'aime la bière.

Âgé de 22 ans, Mehdi Laribi obtiendra au printemps 2017 son diplôme en Techniques de l'informatique au Cégep Garneau. Jonglant entre l'école, les emplois, les loisirs et sa famille, il a su s'intégrer à la vie québécoise et s'imprégner de la culture de son pays d'accueil. Voici le portrait d'un jeune homme posé possédant de bonnes valeurs avec qui j'ai eu le plaisir de m'entretenir autour d'un verre de bière.

De l'Algérie au Québec

Il avait 14 ans lors du grand départ. « Je me souviens de ce moment comme si c'était hier ». Il savait important de dire au revoir à ses amis les plus chers. D'un côté, il était excité de quitter l'Algérie pour une première fois, mais de l'autre, il sentait qu'il ne reviendrait pas de sitôt.

Il ne parla pas de tout le voyage. « J'étais en état de choc », explique-t-il. Après tout, une nouvelle vie l'attendait. Ce jour-là, il quittait à la fois sa ville d'origine, Alger, située au bord de la mer, mais aussi ses amis d'enfance et une panoplie de souvenirs qu'il n'oublierait jamais.

Mehdi arriva en terre québécoise le soir du 26 juin 2009, avec son père, sa mère et sa sœur aînée. Des amis algériens, établis depuis plusieurs années au Québec, vinrent les accueillir à l'aéroport. C'est d'ailleurs dans leur demeure qu'ils vécurent le premier mois de leur expérience québécoise.

Sa famille et lui avaient choisi de venir s'installer à Québec dans l'optique d'une vie meilleure. Il s'agissait d'une décision des parents, qui voulaient le meilleur pour leurs enfants : une meilleure qualité de vie, de meilleurs soins de santé, mais surtout, de plus grandes opportunités en ce qui concerne l'avenir professionnel de leurs deux adolescents. « Je les trouve courageux et je les remercie pour tout », dit Mehdi, reconnaissant.

Le début de l'expérience

Admis au Séminaire des Pères Maristes, dans l'arrondissement de Sainte-Foy, Mehdi commença, à l'automne 2009, sa troisième année du secondaire. Ce fut un réel défi, car bien qu'il connaissait quelques mots français, c'était la première fois qu'il étudiait entièrement dans la langue de Molière. En Algérie, il parlait principalement arabe avec ses amis. Ici, « tout était différent ». Il eut beaucoup de difficulté, dans les premiers mois, à comprendre ce que les gens de son âge lui disaient, à défaut de les faire répéter continuellement. Heureusement, les amis qu'il rencontra durant son parcours scolaire ainsi que ses professeurs l'aidèrent à s'intégrer et à bien maîtriser le français.

Quoi dire du premier hiver? Mehdi et sa famille furent sidérés par le froid et la neige : « Mon père voulait travailler de la maison pour ne pas avoir à sortir à l'extérieur! », se souvient-il. Mehdi, quant à lui, s'adapta plus rapidement, car quelques mois plus tard, certains jeunes de sa classe l'introduisirent au ski alpin sur les montagnes entourant la ville de Québec. Malgré la barrière de la langue, la pratique du ski l'aida à se faire des amis. « Jamais je n'aurais cru que j'enfilerais des skis pour autre chose que glisser sur le sable! », dit-il en riant. Contre toute attente, Mehdi pratiqua les sports de glisse fréquemment, si bien que cela devint une réelle passion.

Par ailleurs, il conserva certaines habitudes d'Algérie, comme celle de ne pas consommer de porc et ses produits dérivés. Toutefois, il dit avoir facilement introduit la nourriture québécoise dans son alimentation. Son mets favori est sans aucun doute la poutine classique, qu'il adore, et la bière!

La vie québécoise

Aujourd'hui, Mehdi affirme aimer sa vie dans la belle ville de Québec. Il se dit chanceux d'être entouré de bonnes personnes et de sa famille.

Il travaille actuellement comme consultant en informatique pour une compagnie sous-traitante de Promutuel. Son emploi y est assuré lorsqu'il sera diplômé. De plus, comme il ne s'arrête jamais, il travaille également la fin de semaine à la station de ski de Stoneham! D'ailleurs, avec ses amis du secondaire adeptes de ski et de snowboard, il a fondé en 2015 le groupe

Mehdi Laribi

Vagabones Family, qui produit des vidéos de sports de glisse. Ce groupe d'athlètes sportifs se démarque encore aujourd'hui sur Internet par leurs prouesses.

Néanmoins, Mehdi n'est pas parvenu à garder le contact avec ses amis d'Algérie : la distance a eu raison de ses nombreux efforts pour conserver un lien. Puisqu'une partie de sa famille habite encore en Algérie, il visite ses tantes et sa grand-mère aux trois ans environ, car le voyage coûte malheureusement très cher.

Sa vision

Intégrez-vous! C'est ça qui fait la différence.

Mehdi ne note rien de négatif concernant l'inclusion des musulmans dans la société québécoise. Pour lui, les Québécois sont un peuple ouvert d'esprit désirant donner une chance aux nouveaux arrivants. Cependant, il souligne que pour s'inclure dans cette société occidentale, « il faut y mettre du sien ». Participer à des activités hors de sa zone de confort ou avec des gens qu'on ne connaît pas sont pour Mehdi les meilleures façons de se tailler une place et de se sentir chez soi dans son pays d'accueil. C'est le principal conseil qu'il tient à donner aux nouveaux immigrants.

Selon Mehdi, la façon péjorative de percevoir les pays arabes est « un phénomène mondial, même occidental ». Toutefois, il trouve la grande majorité des Québécois, qu'il connaît du moins, ouverts à la différence. D'ailleurs, à la suite de l'attentat du 29 janvier 2017 à la grande mosquée de Québec, il dit n'avoir jamais reçu autant de soutien de la part des gens de son entourage. Jamais il n'a eu l'idée de retourner dans son pays d'origine.

Ses croyances

Mehdi explique qu'en arrivant à Québec, il s'est aperçu qu'il existait plusieurs façons de penser et de vivre bien différentes de celles qu'il connaissait. Cela l'a rebuté au départ. Toutefois, avec quelques années de recul, il remarque avoir modifié sa pratique religieuse et certaines de ses croyances, raison pour laquelle il boit aujourd'hui de la bière. Il se considère

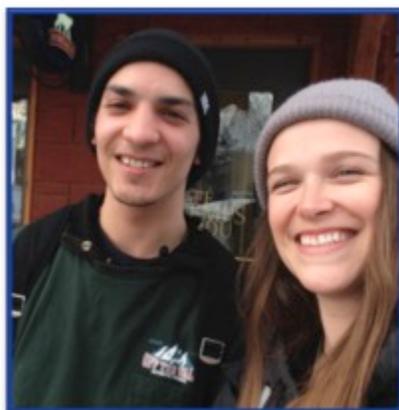
Québec arabe

comme un jeune adulte stable, heureux et professionnel, et affirme n'avoir « aucun stress concernant l'avenir ». Ayant adopté la mentalité québécois, il conserve néanmoins dans son cœur plusieurs valeurs algériennes dont il ne pourra jamais se dissocier. C'est avec fierté qu'il affirme être heureux de tout ce qu'il a accompli, au Québec, jusqu'à maintenant.

Son rêve

Mehdi planifie déjà son avenir. Son but : travailler d'arrache-pied, puis partir vivre sur un bateau et voyager autour du monde. Plein d'ambitions, à plus court terme il se voit faire une carrière en informatique. Il rêve, « comme un peu tout le monde », dit-il, d'avoir une « idée incroyable qui changerait la vie des gens, qui ferait la différence ».

Tout excès devient défaut.



Crédit : Mehdi Laribi

13. Yasmina X.

DOROTHÉ BARON

Yasmina accepte de témoigner pour ce livre, même si elle n'est pas arabe, mais berbère.

J'adore l'Algérie et ma culture. Ma berbérité, je vais la garder pour toute la vie. L'Algérie c'est comme une mère, je l'aime parce que j'ai grandi avec elle, même si je ne l'ai pas choisie. Le Canada c'est comme un époux, je l'aime, c'est mon pays, je l'ai choisi.

La vie en Algérie

Yasmina a grandi en Kabylie, une région de culture et de tradition berbère située dans le Nord de l'Algérie. Sa mère est une musulmane très pratiquante, à l'inverse de son père qui est croyant, mais peu pratiquant. Elle fut donc élevée dans une famille tolérante et respectueuse. Chacun pratiquait sa religion comme il l'entendait, ses parents ne l'ayant jamais obligée à faire la prière ou à porter le voile. Le voile a fait son apparition en Algérie vers la fin des années 80, une invention d'islamistes plus conservateurs.

« L'Algérie est un très beau pays, un peuple très accueillant. Mais l'Algérie a commencé à changer », raconte-t-elle. Au début des années 90, Yasmina sentit la montée d'un radicalisme religieux et la naissance du terrorisme. Après un tremblement de terre, par exemple, certains blâmaient les femmes, croyant que Dieu les punissait à cause d'elles. Elle voyait l'Algérie reculer et les autres pays avancer. Un ami lui dit qu'il désirait immigrer au Canada. À partir de ce moment, l'idée de quitter l'Algérie commença à germer dans sa tête : elle voulait partir, elle aussi. Son mari Yova n'était toutefois pas très emballé par l'idée, mais le couple fit tout de même une demande d'immigration au Canada. Elle fut acceptée pour trois ans, mais Yova n'étant pas prêt à partir, ils prirent la décision de ne pas quitter l'Algérie tout de suite. Yasmina voyait sa qualité de vie se dégrader et décida de partir vivre seule en France. Certes, il n'y avait pas de terrorisme en France, mais elle n'apprécia pas non plus sa vie là-bas. Elle ne se reconnaissait pas dans le

mode de vie et la culture française. Elle rentra donc à Alger aux côtés de son mari, puis reprit ses démarches pour venir au Canada.

La décision de partir

Le couple vivait bien à Alger, ils avaient de bons emplois et gagnaient bien leur vie. C'est pourquoi les procédures d'immigration vers le Canada furent vraiment repoussées jusqu'à la dernière minute. C'est après la naissance des deux enfants que la décision de partir fut réellement prise. « Je n'avais plus d'espoir que l'Algérie aille de l'avant et je ne voulais pas que mes enfants grandissent dans cette culture », explique-t-elle. La religion prenait trop de place, elle empiétait sur le programme éducatif des enfants à la garderie. La journée où sa fille revint à la maison lui disant : « Maman, si tu ne fais pas la prière, le bon Dieu va te brûler » et le jour où elle vit de petites filles voilées chanter des chants antisémites lors d'une fête à la garderie confirmèrent sa décision. Elle allait faire ses bagages et partir au Canada avec sa famille.

Une arrivée au Québec difficile

Ce fut donc à l'hiver 2010 que la famille arriva au Québec, à Montréal. Ils furent accueillis par des amis qui les amenèrent à Montréal-Nord.

Ce qui nous a le plus choqués en arrivant, ce n'est pas la température, c'est l'architecture.

Ils avaient l'habitude des villes et de l'architecture algériennes et européennes. En comparaison, le Québec leur semblait être un bien drôle de pays, un « grand village ». Ils emménagèrent à St-Léonard, où vivaient beaucoup d'étrangers d'origine algérienne. La première année fut très difficile pour le couple : ils ne connaissaient presque personne et n'arrivaient pas à trouver un travail dans le domaine pétrolier et de la construction, car leurs diplômes algériens n'étaient pas reconnus. Yasmina voulait participer à des séances d'accueil pour mieux s'intégrer et essayer de trouver un emploi. Ces séances furent toutefois loin d'être bénéfiques, puisqu'elle se fit répondre qu'elle « rêvait trop ». On lui disait qu'il était irréaliste de croire

Yasmina X.

qu'elle pourrait travailler dans le domaine de la construction et faire de la gestion de projets. Lors de cette expérience, elle se sentit persécutée et découragée.

C'était difficile de ne pas avoir de travail et de revenus alors qu'on avait vraiment une belle qualité de vie à Alger.

À ce moment-là, elle dut faire une demande d'aide sociale pour subvenir aux besoins de sa famille. Lorsque cette aide lui fut accordée, elle pleura beaucoup car elle se sentait mal de dépendre des autres.

Le retour aux études

Mais Yasmina ne voulait pas vivre ainsi.

Je me suis dit : « Je vais aller à l'université me chercher un petit diplôme en gestion de projets. L'université va être mon milieu d'intégration au Québec ».

Encore une fois, des gens tentèrent de la décourager, lui disant qu'elle était folle de retourner à l'université avec ses deux bébés. Elle ne se laissa toutefois pas atteindre et son mari et elle retournèrent aux études pour avoir une formation à mettre dans leur CV. Lorsqu'elle commença l'université, elle préféra tout de suite son nouveau rythme de vie. La journée, elle s'occupait de ses bébés, étudiait, préparait ses examens, puis, le soir, elle allait à l'université et son mari prenait le relais avec les enfants.

Une première expérience de travail

Alors qu'elle était toujours aux études, Yasmina alla déposer son CV dans une chambre de commerce. Quinze jours plus tard, une entreprise l'appela pour lui donner sa première chance : un stage. Elle commença donc en tant que stagiaire dans une petite entreprise familiale qui faisait de la planification de projets. Son travail fut très apprécié au sein de l'entreprise et les patrons voulurent l'engager après ses études. Cette première expérience de travail au Québec fut très agréable et positive : elle œuvrait dans le domaine qu'elle préférait, entourée des gens « très sympathiques ».

Un premier emploi à Québec

En septembre 2011, elle fut contactée par une entreprise de sous-traitance dans le domaine pétrolier qui désirait lui offrir un stage à la raffinerie Valero à Québec. Elle n'était pas convaincue de vouloir partir pour Québec puisqu'elle ne vivait à Montréal que depuis un an et demi. Elle décida toutefois de commencer à travailler là-bas à mi-temps. L'entreprise lui prêta de l'argent pour qu'elle puisse s'acheter une voiture et ainsi venir travailler à Québec pendant la semaine. Elle faisait beaucoup d'allers retours entre Montréal et Québec et ne voyait sa famille que la fin de semaine. Ce n'était pas facile, mais en même temps, elle commençait vraiment à aimer la capitale nationale. À St-Léonard, elle avait l'impression d'avoir recréé le même milieu qu'en Algérie et ce n'était pas ce qu'elle voulait pour sa famille. Le déménagement de toute la famille vers Québec se fit donc en janvier 2012 pour que Yasmina puisse travailler à temps plein à la raffinerie.

Dès son arrivée à Québec, elle ne vécut aucun racisme. C'était plutôt de la curiosité, ce qu'elle trouvait normal.

Les gens à Québec sont chaleureux et accueillants, ils disent bonjour, comment ça va, ils font des sourires et disent des petits mots gentils. Il n'y a pas ça en Algérie ni en France.

Mais ce qui lui manque, c'est l'esprit de communauté, le voisinage et le vivre-ensemble propre à l'Algérie. Elle trouve que l'entraide est plus présente en Algérie, alors qu'au Québec, l'ambiance est plus individualiste.

Yasmina se décrit comme une femme qui aime « partager et recevoir », des valeurs qu'elle veut transmettre à ses enfants.

Un lien entre la culture berbère et la culture québécoise

Aujourd'hui, elle dit avoir retrouvé le même mode de vie à Québec que dans sa région natale. Mais ce qu'elle aime le plus ici, c'est la liberté. Elle peut vivre sa vie comme elle l'entend, sans le fardeau de la religion. La simplicité québécoise lui rappelle aussi sa culture berbère.

On sent que le fond des cultures québécoise et berbère sont les mêmes : nos ancêtres travaillaient la terre, les femmes s'occupaient

Yasmina X.

de la maison. Le Québec évolue avec ce bel équilibre entre la modernité et les traditions.

Elle évoque un parallèle entre la culture des oliviers en Algérie et le sirop d'érable au Québec. Amoureuse de la nature et de la terre, Yasmina rêve d'avoir un jour un chalet ou une cabane à sucre.

Quand tu immigres, tu dois vivre comme les gens de ton pays d'accueil.

Favoriser l'intégration, surtout celle des enfants

Yasmina croit fermement qu'il faut favoriser l'intégration des immigrants et que les Québécois, comme les nouveaux arrivants, doivent ouvrir leurs esprits. Elle affirme que le gouvernement devrait avoir un plus grand rôle à jouer dans l'accueil des immigrants. Il faut s'assurer que ceux-ci ne recréent pas la société qu'ils ont quittée, surtout en ce qui concerne les enfants, parce qu'ils sont le futur du Québec.

Le gouvernement devrait interdire aux familles d'obliger les jeunes filles de moins de 18 ans à porter le voile, ou le port de tout signe religieux, toute religion confondue.

Selon elle, tant qu'une personne n'est pas majeure, on ne devrait pas lui imposer de religion, et cela vaut aussi pour ses deux enfants. « À eux de choisir leur religion et quand ils veulent en parler, je leur explique ». Ses deux enfants sont très bien intégrés, ils ont l'accent québécois et beaucoup d'amis québécois. « Je ne dis jamais à mes enfants "ne fais pas ça, ce n'est pas notre culture", ou "eux ils ont le droit de faire ça parce qu'ils sont Québécois, mais pas nous". Mais certains parents immigrants le font et je ne suis pas d'accord avec ça ». Sa fille de 12 ans se dit musulmane et ne mange pas de porc, son fils de 11 ans, lui, dit ne pas savoir et mange des saucisses trempées dans le sirop d'érable!

Son message pour les nouveaux arrivants :

N'essayez jamais de reproduire la société que vous avez quittée. Vivez votre vie comme tout le monde la vit ici, intégrez-vous et tout sera plus facile!

Québec arabe



Algérie. Source : <https://pixabay.com/fr/bejaia-algerie-mditerrane-bleu-2363553>. Crédit : SofiLayla

14. Karim Khelifi

JOANNIE VERRET

Karim Khelifi est né dans la capitale de l'Algérie, Alger, qu'il décrit comme une grande ville au « style européen ». Il arriva au Québec, plus précisément à Montréal, le 5 août 1985 alors qu'il avait 21 ans. À l'époque, Karim Khelifi était venu au Canada à la suite d'une bourse qu'il avait reçue pour ses études universitaires. Il s'installa dans la métropole pour y prendre des cours d'anglais à l'Université Concordia. « C'est étrange de dire que j'ai fait des cours d'anglais au Québec », rigole M. Khelifi. Il fit ensuite sa maîtrise à l'Université Laval en informatique, domaine dans lequel il travaille toujours aujourd'hui.

Citoyen du monde

La première raison qui le poussa à quitter son pays était sa bourse d'études. Jeune étudiant, il avait envie d'aller voir ailleurs et d'explorer le monde.

Je pouvais choisir où je voulais aller et j'ai décidé de venir au Canada.
Pas au Québec : au Canada.

Ce qui l'attirait au Canada, c'était les grands espaces, l'hiver, le « frette » : tout cela l'intéressait et l'intriguait.

Après ses études, Karim Khelifi retourna en Algérie puisque son plan n'était pas de rester définitivement au Canada. Mais devant les difficultés de son pays, après quelques années, l'Algérien décida de revenir s'installer au Québec en 1991. Il fonda ensuite une famille avec sa femme québécoise : ils ont eu trois enfants et ont vécu dans la ville de Québec jusqu'à aujourd'hui. Karim Khelifi dit être retourné en Algérie avec sa famille une fois seulement, en 2010, mais le souvenir des moments difficiles passés dans son pays d'origine ne lui avait pas donné l'envie de s'y rendre et les occasions ne s'étaient pas non plus présentées. « Mais le temps efface bien des choses » selon lui. Un jour, peut-être sera-t-il de retour chez lui. Mais pour le moment, il se sent bien au Québec et l'a d'ailleurs toujours été!

Karim Khelifi vient d'une famille « atypique » et ne se considère pas comme « l'Arabe type ». En effet, il est né d'un père algérien et d'une mère allemande : sa famille a toujours vécu à cheval sur deux continents. Bien qu'il ait grandi et vécu toute sa jeunesse en Algérie et qu'il se considère sans aucun doute d'origine algérienne et arabe, M. Khelifi explique : « Je comprends tout à fait ces gens qui ont des racines profondes, [...] mais je me considère plutôt comme un citoyen du monde », ajoutant qu'il aurait été en mesure de vivre n'importe où.

Une nouvelle vie au Québec

Karim Khelifi a dû se replonger dans ses souvenirs afin de se remémorer ses premiers moments au Canada. Il se souvient ne pas avoir eu trop de difficulté avec la compréhension des valeurs québécoises et du mode de vie. Un bon souvenir de son arrivée est celui de son premier Noël au Québec. Il raconte, le sourire aux lèvres : « J'ai été invité par des Québécois que je ne connaissais même pas, qui étaient des amis d'amis ». Il avait trouvé cela très chaleureux d'être accueilli de façon aussi généreuse afin de partager un repas de Noël québécois. « La bouffe était ordinaire par exemple », a rigolé l'Algérien. Il se souvient de la première fois qu'il a mangé des canneberges, de la dinde, des patates cuites dans l'eau, bref, rien de ce à quoi il était habitué pour un repas de Noël, surtout les canneberges!

Bien que la culture québécoise ait évolué depuis 1985, les premiers souvenirs de Karim Khelifi restent positifs et son adaptation à la vie québécoise se déroula rondement. En effet, il avait plusieurs contacts à l'Université Laval et avait même décroché un emploi en arrivant. Il se considère assez chanceux puisque son immigration en fut facilitée. « Ce n'est pas le cas pour tout le monde, est c'est encore plus difficile aujourd'hui que ça l'était à l'époque », affirme-t-il. Parlant déjà français à son arrivée, la langue ne fut pas le plus grand de ses soucis. Le français n'est certes pas la langue première de son pays natal, l'Algérie, mais il s'agissait de la langue utilisée à la maison quand il était jeune. En effet, le français était le moyen de construire un pont entre les cultures algérienne de son père et allemande de sa mère. En y réfléchissant, il constate que ce pont entre les cultures l'a sans doute préparé à son immigration et l'a aidé à créer des liens avec la culture québécoise.

Ceci incite à penser que si on prépare les jeunes à construire des ponts, ils auront plus de facilité à en bâtir lorsqu'ils seront rendus à l'âge adulte.

Les Québécois face à la différence

Selon lui, les Québécois partagent différents points de vue par rapport à la culture arabe, mais souvent, ils n'en connaissent pas l'histoire ni les nuances. Il donne comme exemple que « les gens ne font pas la différence entre un arabe ou un iranien ». Lui-même affirme n'avoir jamais subi personnellement de discrimination ou de racisme, mais avoir tout de même entendu à quelques reprises des commentaires désobligeants à l'égard d'étrangers. Ces commentaires lui rappellent d'ailleurs fortement ce qu'il entend parfois au sujet des autochtones du Canada, « or, eux, ils ne viennent pas d'ailleurs... Donc, au fond, ce n'est pas le "ailleurs" qui est en question ici, mais plutôt le fait d'être "différent" de la majorité », remarque-t-il.

D'un autre côté, Karim Khelifi se souvient avoir déjà demandé à un collègue d'où venait une certaine personne et avoir reçu comme réponse : « C'est un Québécois, comme toi et moi! » Bien que son intégration au Québec n'ait pas été compliquée, il est conscient que ce n'est pas le cas de tous les immigrants. Il dit en avoir pris pleinement conscience à la suite de l'attentat à la grande mosquée de Québec. N'ayant jamais reçu de remarques désobligeantes à son égard, ce qu'il a entendu et lu après le 29 janvier 2017 lui a fait réaliser ce que certaines personnes peuvent penser.

Pour une meilleure intégration

En repensant à son arrivée au Québec, Karim Khelifi croit qu'il y existe des « trucs » pour faciliter l'adaptation d'un nouvel arrivant. Lui-même, en arrivant au Canada, s'est posé la question : « Comment je peux faire pour m'intégrer et bien prendre ma place au Québec »? Étant à l'université, il a décidé de rejoindre des groupes et des « clubs » qui lui feraient faire des activités avec les Québécois.

Je pense que la responsabilité est partagée, mais c'est clair que les immigrants doivent faire au moins un pas, car si l'immigrant fait un

Québec arabe

pas, et que le Québécois en fait un, ce sera plus facile. Des Québécois qui font des pas, il y en a à la tonne.

Si Karim Khelifi, l'Algérien-Allemand installé au Québec à 21 ans, avait un message à passer à tous les Québécois inquiets de l'arrivée d'immigrants, ce serait celui-ci : « On est tous des immigrants ». Il y en a qui sont plus « nouveaux » que d'autres, mais s'il y a une chose dont il est certain, ou du moins qu'il espère, c'est que dans un siècle ou deux, les gens n'auront plus besoin de demander d'où vient « Khelifi ».



Crédit : Karim Khelifi

15. Younes X.

MARIE-ÈVE DUTRISAC

Je suis un heureux *melting pot* de tous les continents!

Accompagné de ses parents et de son frère aîné, Younes arriva au Québec en mars 2000. C'est le climat difficile qu'offrait alors l'Algérie qui les poussa à fuir le pays et à venir s'établir au Québec.

Malheureusement, le 5 mars 2000, Québec s'apprêtait à recevoir l'une des plus grandes tempêtes de neige de l'année. « Je me souviens de la gigantesque tempête de neige à notre arrivée. Nous n'avions définitivement pas les vêtements nécessaires pour braver de telles conditions météorologiques! », raconte-t-il. Arrivée à l'aéroport de Montréal, sa famille fut accueillie par son oncle et sa tante. Ils les hébergèrent le temps qu'ils s'organisent et qu'ils trouvent un minimum de stabilité avant de poursuivre leur chemin pour s'établir dans la ville de Québec.

Mars 2000 était une période de guerre civile et d'attentats terroristes à Alger et dans toute l'Algérie. C'est pourquoi les parents de Younes décidèrent de rester au Québec pour offrir une éducation supérieure de qualité à leurs enfants et un meilleur niveau de vie.

C'était important pour mes parents que mon frère et moi puissions accéder à l'école supérieure et s'assurer une stabilité d'emploi.

Younes se rappelle également que ses parents l'avaient forcé à parler français : « Avant d'arriver ici, mes parents me forçaient à parler français et non arabe, avec beaucoup de mal semble-t-il, mais j'ai toujours eu l'impression d'avoir parlé français dès le début ». Certes, l'accent québécois n'est pas de tout repos pour les nouveaux arrivants. Le rythme, la diction et la prononciation des mots restent un défi de taille pour plusieurs. « Nous étions habitués à l'accent français de la France. Mes parents ont été très déstabilisés par ce nouveau langage. Même aujourd'hui, il est plutôt difficile pour ma famille et moi de parler avec un accent complètement québécois », témoigne-t-il.

Bien que les souvenirs de son arrivée au Québec soient plutôt flous et peu nombreux, il se rappelle de quelques éléments frappants : « La première

fois que j'ai dû enfiler des bottes et des pantalons de neige pour sortir dehors, c'était très étrange. Je me souviens d'avoir détesté cela! ».

Après mûre réflexion, ce qu'il apprécie le plus des Québécois est leur côté terre-à-terre, simple et sans prétention.

Pour avoir voyagé beaucoup dans ma vie, je me rends compte que les gens d'ici aiment passer du temps de qualité avec leurs proches, et ce, de façon décontractée. C'est quelque chose qu'on ne retrouve pas en France ou à New York, par exemple.

Younes ne trouve pas que les Québécois soient plus accueillants que d'autres peuples. Selon lui, les arabes reçoivent leurs proches avec plus d'amour que les Québécois : « Quand je retourne en Algérie, je suis traité en roi. Des cousins éloignés nous reçoivent comme si nous n'étions jamais partis! ». Il raconte également qu'en Algérie, tout le monde se salue dans les rues.

Une enfance comme les autres

Vivant au Québec depuis maintenant 17 ans, Younes ne considère pas qu'il y ait de majeure différence entre sa vie et celle d'une personne née ici. Il remarque par contre qu'il a assurément une plus grande ouverture d'esprit envers les personnes immigrantes. « Mon cercle d'amis est un succulent *melting pot* de tous les continents », explique-t-il en souriant.

À l'adolescence, il entama son secondaire dans un collège privé de renom. Il s'inscrivit ensuite dans une ligue de basketball et se trouva une petite amie québécoise. « Bref, affirme-t-il, j'ai vécu une adolescence typiquement québécoise ». Il s'intéressa par la suite au monde musical intrigant du rap français. Il écrivit ses premières chansons dès l'âge de 13 ans, racontant son quotidien et sa vie d'adolescent. Le Québec est une province culturelle très riche en musique et en artistes, ce qui lui permit d'explorer l'univers du rap francophone, de se faire connaître rapidement et d'en faire ainsi une véritable passion. « J'ai commencé à écrire sur des sujets qui me tenait à cœur : sur les valeurs des gens, sur ma vie, sur ce que le monde pensait de moi, etc. » C'est alors que naquit chez lui un désir de dénoncer ce qui n'allait pas dans la société à travers ses chansons.

Younes X.

À cet effet, Younes a remarqué que beaucoup de Québécois voient l'Afrique et les pays islamiques de façon très négative. Au cours de la dernière année particulièrement, il a noté une montée fulgurante de l'islamophobie. « Les Québécois aiment utiliser l'argument de la victimisation à toutes les sauces et cela me dévaste vraiment », ajoute-t-il. Il croit également que les gens ont tort de ne pas s'informer réellement sur ce qu'est l'islam. Selon lui, la plupart des Québécois sont tellement confortables au Québec qu'ils souffrent d'un manque d'ouverture sur le monde, oubliant que la réalité est souvent bien différente ailleurs.

Les défis du Québec

Younes n'a pas de réelles recommandations à donner aux nouveaux arrivants. « Achetez-vous de bons vêtements d'hiver et vous survivrez! », dit-il en blaguant. La vie n'est pas si différente ici, selon lui : tout le monde va à l'école, se trouve un travail et finit par prendre sa retraite.

Il n'a pas de message pour les Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée des immigrants au Québec. En fait, un Québécois qui a peur des immigrants ne mérite pas son conseil. Selon lui, avoir ce genre de peur irrationnelle disqualifie tout Québécois de bon sens. « Ce n'est pas mon rôle de convaincre ou de rassurer les peurs incohérentes de certains Québécois bornés », explique-t-il.

Sur une base quotidienne, Younes fait face à plusieurs défis. L'accès à un emploi n'est pas toujours facile, prendre l'avion est aussi tout un processus physique et psychologique.

Pourtant, je me sens autant québécois qu'un autre, ces défis n'ont pas lieu d'exister.

Enfin, bien qu'il s'ennuie parfois de son pays d'origine, l'Algérie, il affirme que son pays d'accueil reste gravé dans son cœur. « Le Québec n'est pas parfait, mais quel pays l'est vraiment? » Il se considère chanceux d'avoir vécu une enfance et une adolescence relativement normales. Il remercie également ses parents d'avoir fait le choix de venir vivre au Canada, parce qu'il sait que même si l'Algérie est un pays qu'il adore, les conditions de vies y sont beaucoup plus précaires qu'ici. Au Québec, il peut vivre de sa musique, aller à l'université et avoir plusieurs amis, autant immigrants que québécois.

Québec arabe

Younes ne changerait rien à son parcours de vie, car ce sont toutes ces expériences, bonnes ou mauvaises, qui ont façonné le jeune homme ambitieux et talentueux qu'il est devenu aujourd'hui.



Algérie. Source : <https://pixabay.com/fr/alger-algrie-ville-appartement-2365666>. Crédit : SofiLayla

PARTIE II
MAURITANIE

16. Abou Sow

ISABELLE BOUCHER

Abou Sow, âgé de 32 ans, est originaire de la Mauritanie, pays situé à l'ouest du continent africain, mais faisant partie du Grand Maghreb. La Mauritanie constitue une sorte de pont entre le Maghreb et l'Afrique Noire. C'est un pays très riche en culture.

La population, encore fortement ancrée dans l'appartenance tribale, se répartit en parts égales entre Arabo-Berbères et Négro-Africains.
(Le Routard, s.d.)

Enfance en Mauritanie

Abou vu le jour en Mauritanie en 1985. Il est le deuxième d'une famille de quatre enfants. Il vécut les premières années de sa vie dans un petit village au nord du pays. Lorsqu'il eut l'âge d'aller à la maternelle, sa famille déménagea et il passa le reste de sa jeunesse dans la capitale Nouakchott. Il commença l'école en 1991. Comme la Mauritanie est un pays à majorité musulmane, Abou dut aller à l'école coranique avant d'aller à l'école moderne, comme tous les enfants issus de familles musulmanes. À l'école coranique, les enfants qui commencent à parler apprennent la religion musulmane. « Dès qu'ils sont alphabétisés, ils commencent la lecture du Coran ». Abou fit son parcours primaire et secondaire à Nouakchott. Il termina son lycée en 2005 avec une bonne mention. Grâce à ses excellentes notes, il se démarquait de ses collègues étudiants et reçut une bourse pour aller étudier à l'étranger. En effet, le gouvernement de Mauritanie offre chaque année des bourses aux étudiants performants pour poursuivre leurs études à l'étranger. Les étudiants récipiendaires de bourses peuvent choisir d'aller en Algérie, en Tunisie, en France ou au Maroc.

Études en Algérie

C'est avec une bourse d'excellence en poche qu'Abou quitta sa famille

en 2005 pour entamer son baccalauréat en génie à l'université en Algérie. Il s'installa dans un pays qui lui était encore inconnu. Au début, il trouva l'adaptation difficile. Jusque-là, il avait toujours vécu avec ses parents et c'est d'ailleurs en leur compagnie qu'il voyageait. De son propre aveu, il n'avait jamais quitté ses parents, même pas pour deux ou trois jours consécutifs. Ce fut très compliqué pour lui de s'adapter à ce nouveau mode de vie, surtout pendant les six premiers mois. Par contre, il fut soutenu par d'autres étudiants mauritaniens. Cela l'aida beaucoup à modifier son style de vie et à s'adapter à la vraie vie d'adulte. Son séjour a également été facilité par une association étudiante qui s'occupait de l'accueil et de l'aide à l'insertion et à l'intégration des étudiants étrangers. Abou se demande comment il se serait épanoui sans cette association, lui qui était encore adolescent à l'époque.

En Afrique, les étudiants ont neuf mois d'école et trois mois de vacances. Abou avait hâte de terminer son année scolaire pour pouvoir retourner chez ses parents. Puis il commença à prendre ses responsabilités et à gagner en maturité. Après la première année, les choses s'améliorèrent et il put profiter et apprécier pleinement cette période de sa vie. Il termina son baccalauréat en étant premier de sa classe. Ses enseignants lui conseillèrent de poursuivre ses études en France. C'est à ce moment-là qu'il décida de déménager pour commencer une maîtrise en génie informatique.

De la France au Canada : une nouvelle expérience

Abou travailla quatre ans en France pour une firme d'ingénieurs avant de se faire transférer au Canada. Il arriva de France en juillet 2013, ne connaissant pratiquement rien du pays qui allait devenir le sien. Une dame l'accueillit à l'aéroport et lui demanda : « Do you speak English or French? ». Ce à quoi il répondit : « Je parle français ». Son expérience canadienne commença de manière plutôt abrupte, puisqu'il arrivait ici et, déjà, la langue était une barrière. De l'aéroport, il prit l'autobus en direction de la ville de Québec. Ses futurs collègues l'accueillirent à bras ouverts et firent même une petite fête pour son arrivée. La langue fut une barrière pendant quelque temps. En effet, pendant les premiers mois suivant son arrivée, il préférerait que ses collègues lui écrivent au lieu de lui parler. Il ne comprenait pas leur accent ou leurs expressions. Par contre, il était capable de poser des questions et de faire expliquer lorsqu'il ne comprenait pas quelque chose.

Au début, il ne connaissait personne, mais il sympathisa petit à petit avec des gens qui venaient d'ailleurs, des latino-américains, par exemple, avec lesquels il travaillait. Il commença à être de plus en plus ami avec des Québécois d'origine, surtout dans le cadre du travail. À force de fréquenter ses collègues, ces derniers sont progressivement devenus des amis.

Abou fut surpris de constater que l'été était aussi long. Il s'attendait à arriver ici et voir beaucoup de neige. La première nuit, il lui fut impossible de dormir à cause de la chaleur. Il dut aller s'acheter un climatiseur. Il ne comprenait pas trop ce qui se passait avec la température et la météo. Il passa un très beau premier été et c'est l'une des raisons pour lesquelles il a choisi de s'établir ici, lui qui ne devait rester que trois mois.

Côté culture, rien ne le frappa vraiment. En effet, ayant vécu en France, il voyait beaucoup de similarités entre ici et là-bas. Ce qui l'a surpris, par contre, c'était de voir à quel point les Québécois ne sont pas pressés. Rien ne semble les angoisser. C'est tout à fait l'inverse des Français. La valeur québécoise qu'il apprécie le plus est la tolérance. Malgré tous les événements qui surviennent dans le monde, les gens restent ouverts d'esprit et tolérants. Ils acceptent les autres. Il travaillait avec un Colombien, une Brésilienne et un Italien. Ici, c'est le travail qui compte, pas l'origine. Les Québécois mettent surtout l'accent sur les compétences et les connaissances plutôt que sur les apparences et les origines.

Selon lui, les Québécois n'ont pas la même vision des pays arabes que les Français. En France, les gens sont portés à croire qu'il y a peut-être trop d'Arabes dans leur pays. Les Français sont moins tolérants que les Québécois, ils ont un peu plus peur de la différence. Ici, les Arabes sont mieux acceptés, dit-il.

Chaque personne qui arrive dans un pays étranger, vient avec son bagage, son vécu, ses expériences et vit l'angoisse d'être rejeté. « On vient souvent des pays moins industrialisés, un peu plus pauvres et on a toujours peur de la manière dont les gens vont nous percevoir », déclara Abou, avant d'ajouter que « tout cela ne compte pas; tout ce qui compte, c'est ce que tu es capable d'accomplir une fois ici, ce que tu peux apporter à la société québécoise ».

« Les gens ne choisissent pas où ils naissent, mais choisissent où ils vivent. Si on choisit le Québec, c'est que quelque chose nous attire ici ». Il a

Québec arabe

choisi de venir habiter au Canada parce que les valeurs de ses habitants le rejoignent. « Chaque humain recherche un monde idéal ».

Abou a toujours eu de bonnes expériences avec les Québécois et les Canadiens en général. Il n'a jamais vraiment vécu de racisme depuis qu'il est arrivé ici. Par contre, il se rappelle d'un événement en particulier qui l'a marqué. Il était dans l'autobus pour se rendre au travail et une vieille dame l'a insulté, mais il ne savait pas que la dame s'adressait à lui. C'est le chauffeur qui est intervenu et qui a demandé à la dame de quitter l'autobus.



Crédit : Abou Sow

Références

Le Routard, s.d. *Mauritanie*. [En ligne] http://www.routard.com/guide/code_dest/mauritanie.htm#ixzz4dqJvJwan. Consulté le 9 avril 2017.

PARTIE III
SYRIE

17. Myriam Maher

JEAN CARRIER

Un parfait amalgame

Il suffit de passer quelques moments avec cette femme chaleureuse pour se rendre compte rapidement de toute l'énergie qu'elle dégage. C'est à son travail que je suis allé rencontrer Myriam. Elle occupe un poste de vice-présidente dans une entreprise d'alimentation qui fournit plusieurs restaurants de la région de Québec; le chocolat et le gelato font la fierté de l'entreprise qui lui appartient, ainsi qu'à son mari. En visitant l'entreprise juste avant notre rencontre, j'ai rapidement observé que les employés qui travaillent avec elle lui portent un très grand respect. Tout le monde est affairé et personne n'a l'air de chômer. C'est donc après la fermeture qu'elle se prêta au jeu de l'entrevue avec son mari, qui se joignit à nous au cours de l'entretien.

La vie avant le Canada

Myriam naquit à Damas, la capitale de la Syrie, et vécut une enfance heureuse.

Damas est une ville magnifique, vraiment une ville superbe où il fait bon vivre, du moins c'était le cas avant la guerre.

Elle y fit la rencontre de son futur mari, originaire du Liban, auquel elle se maria à l'âge de 18 ans. Son mari était une connaissance de la famille et il gagna son cœur. Le mariage eut lieu au Liban et c'est dans ce pays que le jeune couple décida de commencer sa vie commune.

Cependant, un événement important arriva alors qu'ils étaient au Liban : le jeune couple fut la cible d'une tentative de meurtre. Ils se firent tirer dessus pour ce qui semblait être un règlement de compte contre le père de son mari. À cette époque, il n'était pas rare que les enfants soient la cible de règlements de compte. Cet événement vint évidemment bouleverser la vie du jeune couple. Craignant que leur vie soit désormais trop difficile en sol

libanais, sa belle-famille décida, en accord avec le couple, qu'ils devaient aller vivre ailleurs. La décision d'aller vivre en Syrie était la plus facile à prendre, mais comme son mari est Libanais et qu'il existait certaines tensions entre la Syrie et le Liban, cela ne dura pas : « C'est un peu comme la rivalité entre l'Ontario et le Québec, rien de bien grave, mais il existe des tensions ». Le couple décida donc de venir vivre au Canada. Son mari y était déjà allé et son beau-frère y vivait à l'époque.

L'arrivée au Canada

Myriam et son mari arrivèrent au Canada à la fin des années 80, plus exactement le 9 avril 1989.

On n'oublie jamais la date d'arrivée dans un autre pays, ça nous marque.

Il n'y avait pas de neige, mais il faisait beaucoup plus froid que ce à quoi le jeune couple était habitué. Ce n'était pas non plus l'idée qu'elle se faisait de l'Amérique : elle s'attendait à beaucoup plus de gratte-ciels et à voir des choses plus « glamour ». Dans ce sens, Montréal correspondait un peu plus à l'idée qu'elle se faisait de la vie en Amérique du Nord. Il faut dire qu'elle était habituée aux charmes des grandes villes.

Il y avait beaucoup de curiosité entourant le couple à l'époque; les gens posaient des questions à leur sujet et voulaient en savoir plus. Elle sentait que les gens étaient accueillants. Il faut dire qu'à l'époque, il n'y avait vraiment pas beaucoup d'immigrants à Québec. Pour ce qui est de son adaptation, Myriam croit que le fait qu'elle parlait déjà français a vraiment aidé et qu'il s'agissait d'une barrière de moins à franchir.

Dès son arrivée, elle trouva du boulot comme vendeuse, la mode ayant toujours été une de ses passions. Simultanément, elle réussit à entrer au Conservatoire de musique en piano. Son séjour au Conservatoire fut toutefois de courte durée, car le jeune couple reçut le plus beau des cadeaux : un bébé allait se pointer le bout du nez. L'arrivée du bébé dans la famille changea un peu les plans et Myriam décida de laisser tomber le Conservatoire. Son mari n'eut pas beaucoup de difficulté à se trouver un emploi comme pâtissier. C'est finalement en 1997 que le couple se lança en affaires. Au fil des années, ils eurent deux autres enfants.

L'adaptation au Québec

Après trois années à Québec, Myriam reçut sa citoyenneté canadienne. Elle se souvient encore du moment si important de l'assermentation, car c'est un peu comme si son choix de patrie se confirmait. De façon globale, l'adaptation au Québec s'est faite de façon naturelle et le couple a toujours trouvé que la ville de Québec était une bonne terre d'accueil. Évidemment, il y a eu des difficultés, mais elle pense que l'adaptation aurait été plus difficile si elle avait porté le voile. Étant de religion catholique, ce n'était pas un enjeu. En fait, c'est surtout l'accessibilité à l'information qu'elle a trouvé difficile, car il a toujours fallu qu'elle trouve par elle-même ce qu'elle cherchait. Elle pense d'ailleurs qu'il serait beaucoup plus facile d'arriver au Québec de nos jours grâce à toute l'information accessible directement sur le Web.

Puisqu'il n'existait pas une grande communauté libanaise à Québec, la majorité de ses amis actuels sont d'origine québécoise. Malgré cela, la famille a déjà subi de la discrimination. Elle s'est déjà fait insulter dans un parc, par exemple. Mais c'est lorsque cela arrivait aux enfants que le couple ressentait un grand sentiment d'impuissance et de frustration. Myriam refuse toutefois d'y voir autre chose que des citoyens qui manquent d'éducation sur le sujet. Le couple croit qu'il y a encore un manque de connaissances générales au Québec par rapport au monde arabe et, du coup, il y a encore beaucoup de généralisation dans la pensée populaire, plaçant tous les Arabes « dans le même panier ». Elle croit qu'une meilleure éducation pourrait aider à résoudre ce problème, de même qu'une meilleure couverture médiatique de l'information internationale. Bien que déplorables, ces incidents n'ont pas été fréquents et la famille se sent bien établie au Québec.

La nostalgie

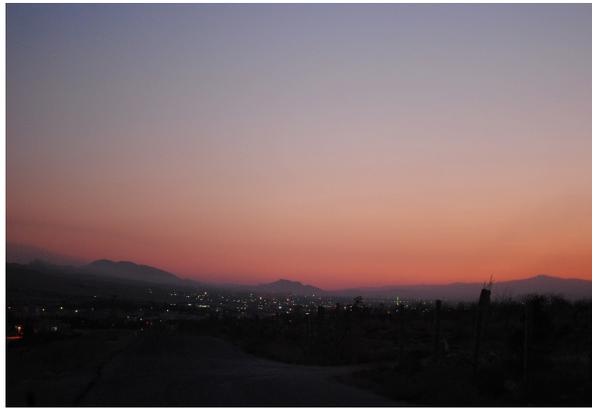
Pourtant, quand on lui parle de la Syrie, il est facile de constater la tristesse qui l'habite en pensant à l'horrible conflit qui envenime la vie de ce pays depuis quelque temps déjà. Elle n'a pas mis les pieds dans son pays d'origine depuis plusieurs années et seuls ses deux premiers enfants ont visité le pays lorsqu'ils étaient très jeunes. Elle a encore des liens avec des membres de sa famille là-bas et garde contact avec eux grâce aux médias sociaux et virtuels.

La famille voyage régulièrement au Liban. Myriam apprécie beaucoup retourner visiter ce pays et elle a même l'impression que, hormis le Canada, ses enfants se sentent plus Libanais que Syriens. Cependant, il est difficile pour elle de revoir le Liban ou la Syrie, car malgré les ravages de la guerre, elle se rappelle les bons côtés et la nostalgie l'envahit.

Paroles sages comme mot de la fin

و في هذا اليوم بالذات، و من كل قلبي
أدعوا و أتمنى لسوريّتي، و لأهل موطني
السلام و الأمان
دمتم و دامت كندا و أهلها بألف خير

En cette journée tout particulièrement et de tout cœur, je prie et souhaite à ma Syrie natale, ainsi qu'aux peuples de ma patrie, la paix et la sécurité. Que le Québec et le Canada demeurent une terre d'accueil et de paix pour l'éternité.



Syrie. Source : <https://pixabay.com/fr/coucher-de-soleil-ruhayba-syrie-675202>. Crédit : Alkudaymi

18. Jad Moussalli

LAURIANE LIARDET

Né en Syrie, Jad poursuit des études de génie mécanique à l'Université d'Alep et obtint son baccalauréat en juin 2014, malgré la guerre qui sévissait. Les conditions difficiles eurent évidemment un impact sur sa vie : certains de ses amis moururent durant la guerre, il fut privé d'eau et d'électricité. Finalement, à l'automne 2014, Jad décida de quitter la Syrie.

Aller au Québec au péril de sa vie

Jad résume sa vie en Syrie : « Ce n'était pas une vie normale et il n'y avait pas d'opportunités pour l'avenir. » Son but était alors de rejoindre l'Europe par la Turquie ou le Liban. Le passage par la Turquie était compliqué et dangereux, puisque la zone était la cible du groupe État islamique (Daesh) et que, pour atteindre l'Europe, il fallait passer par la mer. Deux des amis de Jad étaient morts en tentant l'aventure par cette voie. Il préféra donc passer par le Liban : il y avait des amis et la route pour y aller était plus sûre et moins fréquentée. Là-bas, il travailla comme enseignant de français et comme ingénieur stagiaire dans une compagnie. Cependant, les conditions de travail étaient assez mauvaises et les salaires bas. « Il y a environ 4 millions d'habitants au Liban et 1,5 millions de réfugiés syriens. Pour un petit pays, ça fait beaucoup. Ça affecte les Libanais qui sont au chômage parce qu'on prend des jobs à des salaires très bas. »

Il commença donc à rassembler les papiers requis pour quitter le Liban. Son projet initial était de demander un visa étudiant pour l'Allemagne ou la Suède où il connaissait déjà des gens et où il voyait des possibilités d'avenir. Mais il entendit parler d'un projet de parrainage privé pour les réfugiés syriens au Canada. Les conditions pour que Jad puisse en profiter étaient qu'il ait le statut officiel de réfugié et qu'il connaisse une personne au Canada. Il apprit également qu'il existait, à Québec, un foyer pour étudiants qui pouvait venir en aide à trois réfugiés syriens qui souhaitaient continuer leurs études. Grâce à ce programme, les coûts du logement et de la nourriture des bénéficiaires étaient pris en charge pour leur première année

à l'université. Pour bénéficier de cette aide, Jad devait répondre à certains critères : avoir entre 20 et 30 ans, avoir un premier diplôme et vouloir continuer à étudier ici. Il remplissait toutes les conditions et demanda donc à recevoir cette aide.

Après avoir obtenu le statut de réfugié, il commença à contacter des gens et entra en contact avec un ami de son oncle qui accepta de le parrainer. Les démarches devaient prendre un an et demi, mais grâce au nouveau gouvernement en place au Canada et aux décisions officielles prises pour accélérer les procédures et améliorer les services de parrainage, le processus dura moins d'un an. Jad s'envola vers le Canada le 1^{er} janvier 2016.

L'arrivée au Québec

À Montréal, il fut accueilli avec les autres réfugiés syriens par les bénévoles de la Croix Rouge qui leur fournirent manteaux et bottes d'hiver. Il rencontra ensuite son parrain chez qui il demeura durant deux semaines. « Il était très gentil, c'est vraiment comme si j'étais un de ses fils. » Il se rendit ensuite à Québec et, durant les six premiers mois, il profita du soutien apporté par le foyer pour étudiants. « C'était comme une aide pour moi au début. » Il tint néanmoins à se débrouiller seul et à être indépendant rapidement. Il commença une école de langue pour rafraîchir ses connaissances, mais le professeur estima qu'il n'en avait pas besoin, car ses compétences en français étaient suffisantes. Il trouva donc un travail de serveur dans un restaurant, ce qui lui permit de gagner un peu d'argent et de remplir son temps libre avant de pouvoir entamer ses études à l'Université Laval. En effet, en mai 2016, il commença une maîtrise en génie des mines et des matériaux, plus spécifiquement sur les biomatériaux utilisés dans le corps humain. Il fait actuellement de la recherche à l'hôpital Saint-François d'Assise où il travaille à améliorer la qualité des surfaces des alliages métalliques utilisés pour fabriquer les stents pour des applications cardiovasculaires.

Ce domaine est totalement nouveau pour moi. J'en avais entendu parler, mais on n'avait pas ça en Syrie. C'est un domaine prometteur. Le Canada donne beaucoup d'importance à la santé et c'est pour cela que j'ai choisi ce domaine d'étude.

Être inscrit à l'université était très important pour lui permettre d'obtenir un diplôme qui serait reconnu, de rencontrer plus facilement des gens et de mieux s'adapter à la vie canadienne.

Si, lors de ses premiers jours au Québec, il fut trop occupé pour penser à la Syrie, il s'inquiétait tout de même pour sa famille et ses amis restés au pays.

Quand je suis seul, je pense parfois à mes parents et mes sœurs là-bas. À cause de la guerre, j'ai peur d'un mauvais coup de téléphone.

Il tenta une fois de contacter un de ses amis resté en Syrie, en vain. Il apprit qu'un obus était tombé sur sa maison, mais que son ami était heureusement sain et sauf.

Toutes ces choses m'empêchent d'être totalement concentré sur mes études. Je me dis pourquoi nous? Pourquoi ça se passe chez nous, alors que les autres peuvent vivre une vie normale?

L'adaptation à un nouveau milieu de vie

Il était très important pour Jad de s'adapter, de ne pas rester isolé.

Je vais rester ici, c'est mon deuxième pays et donc je dois faire l'effort.

Le fait qu'il parle déjà le français fut d'une grande aide pour son intégration. Il remarqua que ce fut pour lui un atout que n'avaient pas d'autres réfugiés qui arrivaient sans connaissance du français et pour qui l'adaptation fut plus difficile. La communauté syrienne n'est pas très nombreuse ici et il n'avait pas le choix de parler en français. « Il faut voir des Québécois, ça aide beaucoup à comprendre cette nation et son histoire. »

Le premier défi qu'il eut à affronter fut la neige. « J'étais inquiet, j'ai aimé la neige la première fois que je l'ai vue parce qu'on n'a pas beaucoup de neige en Syrie. Mais après, c'était trop froid et j'ai commencé à paniquer, je me suis demandé ce que je faisais ici et si c'était une bonne idée de venir ici. » Mais finalement, il apprit le secret pour en profiter : « Quand on commence à faire des activités, qu'on ose sortir malgré le froid, on s'adapte. ». Il découvrit donc les activités typiquement québécoises : le ski, la raquette, la cabane à sucre et les matchs de hockey. Il goûta également aux spécialités : la tire d'érable

et la poutine. Sa surprise? « Il y a des patates dans tout! Soit en frites, soit en purée. Je comprends, c'est nourrissant pour l'hiver! ».

Il aime tout particulièrement le respect que les Québécois ont pour les autres, ainsi que la grande liberté qui règne : liberté d'expression, liberté d'avoir sa propre religion, liberté d'aimer qui on veut, liberté de s'habiller comme on veut, etc.

On apprend à écouter l'autre. Ce n'est pas ma job de critiquer les gens, chacun est libre tant qu'il ne dérange pas l'autre, c'est très important et on n'avait pas ça en Syrie. Cette liberté est une richesse pour le Canada.

Le remerciement au Canada

Jad n'oublie pas l'accueil chaleureux et l'aide reçue à son arrivée. En signe de remerciement, il commença à être bénévole pour la Croix Rouge canadienne moins d'un an après son arrivée. « C'est resté dans ma tête et ce bénévolat, c'est comme un remerciement pour le Canada. Pour moi, c'est la moindre des choses qu'on peut faire pour dire merci. ». Il avait déjà travaillé dans des ONG en Syrie, mais les actions y étaient très différentes, en raison du contexte de la guerre : les organisations prenaient en charge les gens déplacés, fournissait de la nourriture, etc. Au Québec, Jad fait des collectes de fonds dans les supermarchés afin de financer des projets comme l'aide aux personnes touchées par les incendies en Alberta en 2016. Il aimerait un jour, si l'opportunité se présente, être en contact direct avec les gens dans le besoin et pouvoir les aider plus concrètement.

En plus de ses études et du temps dédié à la Croix Rouge, Jad est interprète : il collabore avec une étudiante dont le travail de maîtrise porte sur les réfugiés syriens, leur passé, ce qu'ils ont fait, leurs rêves. Jad participe aux entrevues et les traduit en français.

Le message aux Québécois

S'il vécut surtout des expériences positives avec les Québécois, qu'il

Jad Moussalli

trouve très aimables et respectueux, Jad perçut parfois de la méfiance chez certains qui ont peut-être peur de l'inconnu.

N'ayez pas peur. Nous les Syriens sommes des gens qui aimons la paix, la joie. On ne va pas oublier qui on est ni d'où on vient, on va être fier de nos racines et de nos origines, mais on va s'intégrer à la société. On essaie de trouver notre place ici et, si vous l'acceptez, on veut donner aussi de notre culture.



*Jad Moussalli durant une conférence à l'UQAM dans le cadre des Journées de la culture et la langue arabe.
Crédit : Stephanie Colvey*

19. Nour Sayem

ÉMILIE NÉRON

Nour Sayem est née à Alep en Syrie. En 1967, quand elle eut 15 ans, sa famille et elle immigrèrent au Canada.

Quitter la Syrie

En 1967, la Syrie fut secouée par la guerre de Six Jours qui opposa l'État d'Israël et ses voisins, dont l'Égypte et la Jordanie. En Syrie régnait alors un climat politique marqué par la répression, plusieurs coups d'État, des réformes agraires et des étatisations injustes. Un tel environnement n'était pas un endroit où la famille Sayem souhaitait évoluer. Les parents de Nour ont alors choisi d'immigrer au Canada, puisque l'image du pays était très attrayante dans les années 60. Ils ont choisi d'immigrer au Québec pour la langue française.

Ils durent attendre l'ouverture des frontières entre la Syrie et le Liban pour pouvoir entreprendre le long périple vers le Canada. Le père de Nour avait quitté la Syrie avant la guerre, quatre mois plus tôt, afin de préparer l'arrivée de la famille à Montréal. C'est donc la mère de Nour qui fut en charge du déménagement de la famille de quatre enfants. D'Alep, ils se rendirent jusqu'au Liban afin de prendre un bateau de croisière qui les conduisit à Athènes où un bateau, le *Queen Frederica*, les attendait pour les transporter jusqu'en Amérique. Ce fut un voyage de quinze jours qui les amena à Halifax, en Nouvelle-Écosse. Nour se souvient de ce moment où elle a quitté les siens, sans savoir si elle les reverrait un jour.

Le choc de l'arrivée

Nour se souvient aussi du moment où elle a vu le Canada pour la première fois.

Les pleurs, les rires, les sourires, je les partageais avec tous les nouveaux arrivants. Je pensais que nous allions voir tout de suite des

gratte-ciel, comme dans les films américains! À ma grande surprise, il n'y avait que du vert et de l'eau.

Sa famille fut également surprise par la température. C'était le 8 juillet 1967, un été où il a fait très chaud, mais la famille Sayem s'était habillée chaudement avec des cols roulés en laine.

À leur arrivée à Halifax, Nour et sa famille furent accueillis par son père qui avait fait le trajet depuis Montréal pour l'occasion. Ils traversèrent les douanes, puis embarquèrent dans le train en direction de Montréal. Ils n'avaient pas de meubles et disposaient de peu de moyens pour décorer. Ils durent alors faire preuve de créativité pour créer un espace chaleureux dans leur appartement, conscient du proverbe syrien qui dit que « celui qui quitte son pays perd son prestige ». Voilà comment la famille Sayem se sentait à cette période alors qu'ils avaient laissé toute leur richesse en Syrie. Ils apprirent également à être fonctionnels dans un appartement et dans une ville qu'ils ne connaissaient pas, c'est-à-dire apprendre à faire la cuisine avec les aliments du Québec, comment nettoyer les différents matériaux à la maison, comment s'orienter dans la grande ville et prendre le métro et l'autobus sans se perdre. Pour Nour, se retrouver dans une ville et une culture sans ses repères fut tout un choc.

À cet âge, on cherche à forger son caractère et à trouver des points de repère au sein de sa culture.

Les étapes de son intégration ne furent pas des plus faciles. Ce fut avec beaucoup de détermination qu'elle apprit à s'adapter à une culture qui n'était pas la sienne.

À l'âge de 15 ans seulement, Nour s'inscrivit au programme de sciences pures du Collège Sainte-Marie afin d'y suivre des cours. Elle travailla jour et nuit pendant des mois afin de comprendre des matières scolaires très compliquées pour son âge, dans une langue qu'elle ne maîtrisait pas encore. Cette immersion au Collège la força à aller vers les gens. Le jour, elle côtoyait des gens d'une autre culture et le soir, elle rentrait à la maison où la culture était la sienne. Chaque jour, c'était « un voyage intercontinental et interculturel », se remémore-t-elle. Son passage au Collège lui permit de rencontrer des personnes qui sont encore ses grandes amies aujourd'hui.

Un autre choc que Nour vécut lors de sa première année à Montréal fut le froid du premier hiver. Nour et sa famille furent surpris par l'intensité

du froid et du choc thermique. « On dirait que les atomes de l'air sont congelés », disait sa mère. Dans le même ordre d'idées, son père trouvait que « c'était un froid qui pénètre les os et fait tomber les dents ». Nour mentionne que l'hiver est un choc pour tous les Syriens lorsqu'ils immigrent au Canada. Tous savent qu'il ferait froid, mais ils ne s'attendent pas à ce qu'il fasse froid à ce point. Le froid affecte également le comportement social des gens, selon elle. En effet, en période de froid intense, les gens ne sont pas portés à rester dehors pour « piquer une jasette » à leur voisin, par exemple.

Les moments difficiles

Nour a vécu plusieurs moments difficiles depuis qu'elle est au Canada. Malgré le fait qu'elle se soit intégrée rapidement dès son arrivée, c'était plutôt difficile pour elle et sa famille de faire la coupure avec leur pays d'origine. En 1972, le père de Nour l'envoya passer l'été en Syrie et au Liban. Elle y est restée trois semaines, traumatisée. Pour Nour, c'était un choc de revenir dans son pays et de voir le malheur des gens causé par la guerre. Elle rentra finalement à Montréal dans un état second, choquée par la situation là-bas. Sa famille a alors compris qu'elle ne retournerait plus vivre en Syrie ou au Liban, que sa place était maintenant au Canada.

En 1973, sa famille décida de retourner au Liban, mais Nour resta au Québec. Par la suite, elle se maria avec son premier mari québécois et hérita par le fait même d'une belle-famille. À ce moment, elle connaissait peu la culture québécoise et sa belle-famille n'avait guère de connaissances sur la sienne. À son mariage, Nour raconte qu'elle scandalisa ses beaux-parents lorsqu'elle performa un numéro de baladi. Le choc culturel et générationnel se fit également ressentir à la naissance de son premier enfant. Sa belle-mère vint l'aider, mais Nour s'ennuyait de sa famille à elle. Elle aurait voulu que sa mère soit présente et le mal du pays se fit beaucoup plus présent à cette période.

La découverte des régions

En 1974, Nour déménagea à Saint-Félicien au Lac-Saint-Jean pour le travail de son mari. Être une immigrante en région comporte plusieurs défis.

Elle dut repartir à zéro pour se faire des amis, bâtir un réseau de contacts et trouver un travail. Elle fut toutefois surprise par l'accueil chaleureux des gens de cette région, les « bleuets ». Au Lac-Saint-Jean, elle se sentait chez elle. Comme en Syrie, les habitants sont proches les uns des autres, ils sont très amicaux. « J'ai aimé le Lac-Saint-Jean pour sa lenteur et la candeur de son monde », se rappelle Nour. Elle découvrit les moustiques et les ours noirs et put faire du canot et admirer les aurores boréales.

Après plusieurs belles années, Nour et sa petite famille se dirigèrent vers la Capitale-Nationale, plus précisément vers la ville de Québec. C'est une ville qui est très semblable à Alep, puisque toutes les deux sont reconnues par l'UNESCO. La mentalité des gens de Québec ressemble également à celle des gens d'Alep puisque c'est une grosse ville, mais tout le monde se connaît presque. À Québec, Nour dit qu'on lui demande souvent : « T'es une p'tite qui? ». Question à laquelle elle aime répondre avec humour : « Georgette Gagnon d'Alma ». Car à Québec, lorsque quelqu'un se présente avec un nom de famille aussi long que le sien, on l'appelle un « étranger ». Elle dit qu'il ne faut pas avoir peur de ces remarques, mais plutôt jouer le jeu.

C'est une ville imperméable aux nouveaux venus : il faut donc lui plaire et lui faire la cour, comprendre la mentalité et les us et coutumes.

Ce qu'elle a appris des Québécois

Après son premier mariage, Nour fit la connaissance de l'homme qui est aujourd'hui son mari. C'est lui qui lui apprit le « gros bon sens » des Québécois. Sa famille est typiquement québécoise : ce sont des gens de parole, intègres et qui aiment discuter de tous les sujets. Chaque jour, elle apprend de nouvelles choses sur le Canada, que ce soit concernant les mots, les expressions ou la culture. Elle conseille le livre *Les trente-six cordes sensibles du Québécois* de Jacques Bouchard à tous les immigrants qui souhaitent en apprendre plus sur l'étiquette de la culture québécoise.

Selon Nour, le sentiment d'appartenance au Québec dépend de l'âge à laquelle on immigré au pays.

Il faut une grande ouverture d'esprit et ne pas hésiter à tendre la main aux gens d'ici avant de parler de nos propres racines, à nous

Nour Sayem

mobiliser pour aider nos voisins de rue, à parler la langue d'ici même avec un accent, à comprendre Louis-José Houde, lui qui parle le québécois à la vitesse de l'éclair, à comprendre l'histoire de ce pays, à respecter les racines et les cordes sensibles de ce peuple.

Ce que Nour apporte aux Québécois

« Nous avons apporté nos plus belles coutumes : l'hospitalité, la générosité du cœur, la bonne cuisine, la musique, la danse et la langue », raconte Nour à propos de sa culture.

Nour est très active dans l'intégration des nouveaux arrivants au pays. Elle a écrit un livre intitulé *Ma vie, entre figuier et érable*, publié en 2016. Dans ce livre, elle raconte les étapes de son intégration ainsi que tous les défis afin d'accompagner les immigrants lors de leur arrivée. Elle a également écrit une lettre dans le recueil *Lettres aux femmes d'ici et d'ailleurs*, paru en 2017. Le vivre ensemble est très important pour elle : « Le développement des sociétés s'effectue par le partage, les connaissances et l'ouverture aux différentes cultures ». C'est pourquoi elle s'implique de diverses façons.

Aujourd'hui, Nour s'occupe de sept familles de réfugiés syriens. Elle a créé un organisme sans but lucratif pour les femmes syriennes. Elles y font des pâtisseries et des mets syriens qui sont vendus à l'Université Laval pour amasser des dons. Elle invite également les femmes à se joindre à des rencontres pour discuter, entre femmes, du vivre ensemble.

Le parcours de Nour est inspirant et montre plusieurs facettes de l'intégration dans un nouveau pays. Dans son livre, elle conclut en disant : « Je suis l'Orient et l'Occident, la chaleur et le froid, le jour et la nuit, les paradoxes et les contraires de deux cultures diamétralement opposées. Comment aurais-je pu m'adapter si ce n'était pas de la destinée? ».

Québec arabe



Crédit : Nour Sayem

20. Ferass Rezek

CAMILLE BÉDARD

Ferass a 24 ans. Sa persévérance et son positivisme l'ont mené où il est aujourd'hui. Il est d'origine syrienne et il habite maintenant la Belle Province. Voici son histoire.

La guerre – Le bouleversement du quotidien

Ferass grandit à Damas, la capitale de la Syrie, avec ses parents, sa sœur et son frère. C'est en 2011 que les conflits commencèrent à déchirer son pays. Au départ, l'armée du gouvernement menait une lutte contre l'armée de l'opposition. Après la guerre civile, des bombardements ne cessèrent de se faire entendre sur le territoire. Les deux forces armées s'allièrent contre de nombreux groupes terroristes. C'est la guerre au terrorisme qui commençait. Ne se sentant plus en sécurité, la famille de Ferass fit une demande pour aller au Canada en tant que réfugiés.

Le conflit armé eut de tragiques répercussions sur les civils. Le quotidien d'étudiant de Ferass fut chamboulé.

Je partais à l'université le matin, mais je ne savais pas si j'allais en revenir.

Un jour, il y était pour étudier. Un énorme vacarme affola la communauté de l'institution. C'était une bombe qui venait tout juste d'éclater à quelques dizaines de mètres de lui. Une douzaine de ses camarades décédèrent. Comment pouvait-il agir face à une situation d'une telle gravité, sur laquelle il n'avait aucun contrôle? « J'étais là, j'ai tout vu ça ». Il retourna en cours les semaines qui suivirent et un tel épisode se reproduisit. Les ennemis gagnaient du terrain de jour en jour. Ferass ne pouvait plus quitter la capitale, c'était devenu beaucoup trop dangereux. Les prochaines victimes allaient être les habitants de Damas.

C'est comme si Lévis subissait des attaques et que tu savais que Québec allait être la prochaine. C'était à côté de chez nous.

Pris au dépourvu, Ferass et sa famille se réfugièrent au Liban, pays voisin qui ne demandait pas de visa à l'entrée, en espérant être rapidement accueillis au Canada.

Les procédures de départ

Le processus devant les conduire au Canada fut laborieux et demanda beaucoup de patience et d'espoir aux futurs réfugiés. Ferass et sa famille durent d'abord envoyer leurs documents personnels. Puis un Canadien se jumela à la famille en tant que parrain. Il dut montrer son salaire annuel, sa preuve de résidence et tout autre document prouvant qu'il pouvait assumer la prise en charge des arrivants. Deux ans après le début des procédures, leur vœu s'exauça. Il faut savoir qu'en temps de paix, cinq ans sont nécessaires afin d'arriver à bout du mécanisme d'immigration. Le dossier fut accepté par le gouvernement du Canada et le gouvernement du Québec : la famille passa une entrevue puis des tests médicaux. L'attente d'une réponse qui devait prendre quatre semaines dura deux mois. Les parents et leurs enfants reçurent finalement passeports et visas. Ils étaient prêts à entamer une nouvelle vie. Ferass laissait son enfance et ses amis derrière lui.

L'arrivée et l'adaptation

C'est à Montréal, la ville où demeurait le parrain, qu'ils atterrirent le 22 juin 2015 après de longues heures de vol et d'escale. Celui-ci les accueillit chez lui pendant une dizaine de jours, le temps qu'ils trouvent une résidence. Il faisait très chaud, contrairement aux croyances de Ferass. Pensant rencontrer la neige dès les premiers instants, il était beaucoup trop emmitouflé pour nos étés. Dès les premières semaines, il se mit à la recherche d'un travail, en vain. C'est pourquoi la famille déménagea dans la Vieille Capitale. Il rencontra pour la première fois ses trois cousins et sa tante. Cette dernière s'était installée à Québec 28 ans plus tôt après avoir rencontré son mari dans le cadre d'un voyage touristique.

Quand Ferass réalisa qu'il n'y avait pas de guerre à Québec et que la sécurité était retrouvée, la vraie vie recommença. Pour Ferass, les premiers mois furent les plus difficiles. Sa plus grande barrière était la langue. Ne

parlant pas le français, il avait de la difficulté à se faire des amis. Il restait chez lui.

Partout où j'allais, tout le monde parlait en français, mais moi je ne comprenais rien.

Le mode de vie fut également sujet à une longue adaptation. Il trouvait les gens plus individualistes, plus fermés.

C'est pas pareil ici, c'est la ville. Quand un Québécois a fini le travail, il revient chez lui avec sa blonde, il mange et il dort. Je ne vois presque pas ma famille. Je sors de la maison à 7 h et je reviens à 21 h, épuisé.

Son travail de concierge et ses cours de langue accaparaient une grande partie de son temps. Au bout d'un moment, Ferass commença à bien se débrouiller en français. Mais ce fut tout de même plus facile pour lui de rencontrer d'autres immigrants que des Québécois de souche. Il vécut d'ailleurs quelques anecdotes en raison de la pauvreté de son vocabulaire, par exemple quand il entama une relation avec une Francophone, sans parler sa langue. La liaison se termina assez rapidement. En français, les homophones lui posaient problème. Un jour, quand son patron lui demanda d'aller chercher un diable, il pensa à l'esprit du mal plutôt qu'à un chariot. Un autre jour, il rencontra la secrétaire de l'établissement où il travaillait afin de récupérer une clé pour son collègue Patrick. Elle lui répondit : « Patrick il l'a ». À l'oreille, la sonorité lui fit comprendre autre chose. Ferass renchérit alors « oui, Patrick, il est là, mais j'ai besoin de la clé ». C'est après quelques échanges qu'ils comprirent enfin ce que l'un et l'autre disaient. Une autre fois, il était au service au volant d'un restaurant Tim Hortons. Ne comprenant pas ce que l'employée lui disait au micro, il tenta tout de même de commander :

Préposée au service au volant : Bienvenue chez Tim Hortons, un instant.

Ferass : Un café s'il vous plaît.

Préposée au service au volant : Tim Hortons, un instant.

Ferass : Un café s'il vous plaît!

Préposée au service au volant : Tim Hortons, un instant.

Ferass : UN CAFÉ!

Préposée au service au volant : ONE MOMENT PLEASE!

Ferass : Oh. Okay sorry.

Il finit par avoir son café et retint ce qu'« un instant » voulait dire.

Ferass se familiarisa progressivement avec son nouvel environnement. Sa famille conserva des éléments de la culture syrienne dans leur vie au Québec. En cuisine, même si sa mère ne retrouva pas les mêmes produits qu'en Syrie, elle réussit à recréer, à quelques différences près, les plats d'origine. Par contre, lorsqu'elle tenta d'intégrer les recettes québécoises au menu, les résultats furent mitigés. « Elle ne connaît pas les ingrédients à 100 %. Parfois on aime, parfois on n'aime pas », confie Ferass avec une touche d'humour.

Les préjugés et les croyances

Selon lui, les Québécois ont des croyances erronées sur la Syrie. À un moment, quelqu'un lui demanda comment il trouvait le gazon et s'il aimait la sensation sous ses pieds en la comparant à celle du sable. Que les ignorants se détrompent, les Syriens vivent entourés de gazon et d'arbres et les habitants ne vont pas à l'épicerie à dos de chameau. Aussi, le pays se situe au Moyen-Orient et non en Afrique, contrairement à ce que Ferass entend souvent. « Ouvre-toi! », lance-t-il aux perplexes sur l'arrivée des immigrants.

Dans quelques années, je serai Québécois. Mes futurs enfants seront aussi Québécois.

Le temps et l'écoute sont selon lui les clés de l'acceptation de l'autre, une attitude qui n'est malheureusement pas acquise par tout le monde. Ferass l'a réalisé lors de certaines situations. Un jour, il cogna à la porte d'une vieille dame afin de régler un problème de plomberie dans l'établissement dans lequel il travaillait. Cette dernière refusa maintes fois de le laisser entrer en disant qu'elle n'ouvrait pas la porte aux personnes de culture étrangère. Il fallut que son collègue vienne la rassurer pour que Ferass puisse venir à son aide. Pendant qu'il s'exécutait, la dame téléphona à sa fille en clamant qu'un violeur avait pénétré sa résidence! Ferass souhaite que la mentalité change. Il ajoute que les Québécois devraient être plus indulgents avec les

Ferass Rezek

habitants qui ne sont pas francophones. Une chauffeuse d'autobus de ville l'a déjà ignoré pour cette raison, selon lui. Il demandait des indications en anglais, mais l'ignorant totalement du regard, tout ce qu'elle lui répondait était « trois dollars vingt-cinq ». Ne voulant pas payer pour rien, il continua à la questionner en lui montrant son téléphone portable. L'employée ne lui accorda son attention que lorsqu'il inséra la monnaie et elle lui indiqua qu'il devait sortir et prendre le trajet de l'autre côté de la rue. Trente minutes plus tard, l'autobus arriva enfin. C'était la même dame qui conduisait le même véhicule et qui le força à repayer le même montant.

Conseils de Ferass

Aux Syriens qui aimeraient venir au Canada, Ferass voudrait leur dire que ce n'est heureusement pas l'hiver toute l'année. et qu'il y a des souffleuses et des pelles pour débarrasser la neige, contrairement à ce qu'il pensait. Il recommande surtout d'avoir une bonne base en français si le Québec est la destination recherchée.



La ville de Damas. Crédit : Ferass Rezek

PARTIE IV
TUNISIE

2I. C.T. X.

JUSTINE GRAVEL

L'enfance tunisienne

C.T. a grandi dans une petite banlieue de Tunis, au nord du pays. En se levant le matin, elle avait la chance d'avoir une magnifique vue sur les montagnes qui entouraient la ville. Elle m'a parlé de l'origine romaine de la ville et de l'architecture des bâtiments qui est très différente de ce qu'on retrouve au Québec. Elle fait preuve d'une bonne connaissance de l'histoire, en expliquant que plusieurs habitants de la ville sont originaires de la région d'Andalousie en Espagne, ce qui la rend bien différente des villes avoisinantes. Ces personnes sont venues s'installer dans cette région lorsque les chrétiens ont repris l'Espagne aux musulmans. Elle se rappelle de la Tunisie laïque où les femmes et les filles étaient encouragées à poursuivre des études. Pour ceux qui ne le savent pas, la Tunisie et la Turquie sont les seuls pays musulmans où la monogamie est légiférée par des textes de loi. C.T. se rappelle aussi très bien que la religion n'était pas vécue de la même façon à la fin des années 80. Les jeunes filles ne portaient pas le voile. Elle se rappelle que ses tantes se baignaient en bikini sur le bord de la mer Méditerranée.

C'est dans une famille cultivée et respectueuse que C.T. a grandi. Elle évoque avec nostalgie toute l'affection et tout l'amour que sa famille lui a donnés tout au long de sa vie. Les souvenirs qu'elle a gardés de son enfance avec son frère, ses parents et ses grands-parents sont tous très heureux. Pour une famille aussi unie que la sienne, chaque moment de la journée était une raison de plus d'être heureux et de profiter du moment présent.

La décision de venir au Québec

C.T. aime relever de nouveaux défis, elle se décrit d'ailleurs comme quelqu'un de casse-cou. Avec elle, c'est tout ou rien. Elle a commencé son baccalauréat en économie en Tunisie. Au début de l'année 1994, elle a reçu une bourse pour terminer ses études à l'Université Laval. C'est avec cette

bourse en main qu'elle quitta, le 31 décembre 1994, son pays natal et sa famille pour venir s'installer dans la belle ville de Québec. Elle termina son baccalauréat en économie à l'Université Laval où elle entreprit par la suite une maîtrise dans le même domaine. Interrogée sur les raisons de rester étudier au Québec plutôt que d'aller en France ou dans un autre pays d'Europe, elle a révélé être fascinée par la culture québécoise. Pour une féministe engagée, le Québec se présentait à elle comme une destination de rêve, puisque l'égalité entre les femmes et les hommes est une valeur sacrée ici. Cette valeur l'a attirée au Québec et confortée dans sa décision d'y compléter ses études.

C.T. raconte son arrivée. À la sortie de l'avion, elle mit son manteau et sortit de l'aéroport. Ce ne fut que quelques minutes plus tard, avec le nez qui coulait et les mains gelées, qu'elle entra à nouveau dans l'aéroport. Elle se souvient encore aujourd'hui du froid extrême qu'il faisait ce jour-là. Après s'être réchauffée et préparée psychologiquement à affronter le froid, elle prit un taxi pour se rendre aux résidences de l'Université Laval. Seule dans ce nouveau pays, elle était déterminée à se faire de nouveaux amis. L'avantage de vivre dans les résidences universitaires est qu'il existe une grande proximité avec les autres étudiants de diverses nationalités, ce qui favorise les rapprochements. C.T. est donc allée frapper à la porte à côté de la sienne. Elle a fait la connaissance d'une étudiante venue apprendre le français. Après cette rencontre, elle n'a pas eu de difficulté à s'intégrer à la vie universitaire et à la société québécoise. Elle trouve qu'elle a eu beaucoup de chance, parce qu'elle n'a eu aucun problème depuis son arrivée. Les professeurs, le personnel de l'université et les citoyennes et citoyens en général étaient, et sont encore, très gentils avec elle.

Sous le charme de Québec

Après ses études, C.T. a obtenu un poste de chargée de cours à l'Université Laval. Par la suite, elle a eu son permis de travail au Canada et a obtenu le statut de résident permanent. Elle a par la suite décroché un poste à Ottawa où elle a déménagé pour trois ans. Après cette période, elle décida de revenir s'installer dans la ville de Québec pour y retrouver son amoureux.

C.T. X.

Ce qu'elle pense de la société québécoise

C.T. a beaucoup voyagé au Québec dans le cadre de son emploi. Elle a eu l'occasion d'observer le phénomène croissant de l'immigration dans plusieurs villes du Québec et dit être inquiète pour l'avenir de la culture québécoise face à la poussée vertigineuse d'un multiculturalisme incontrôlé. Elle prescrit pour cela la mise sur pied de programmes pour faire connaître la culture québécoise aux immigrants. Le Québec fait déjà d'énormes efforts pour accueillir et intégrer les nouveaux arrivants. Les mêmes efforts devraient être déployés par les immigrants pour assurer leur intégration à leur société d'accueil.

Que dire aux nouveaux arrivants?

Le repli identitaire est la première chose contre laquelle C.T. met en garde les nouveaux immigrants. C'est si important pour elle qu'elle propose une stratégie pour y arriver : ne pas essayer de toujours trouver des personnes qui leur ressemblent, mais plutôt aller vers des gens qui vont les aider à s'intégrer à leur nouveau pays. Il faut, selon elle, éviter l'autarcie et le communautarisme qui sont des menaces à la cohésion et à la paix sociales. Elle en appelle à l'ouverture de toutes les cultures les unes aux autres, à la tolérance et au respect. C.T. respecte le souhait des immigrants d'être avec des personnes qui vivent une situation semblable à la leur, mais elle trouve nécessaire qu'ils s'ouvrent à la société québécoise. Ceci n'est pas un appel à l'abandon de leurs origines, ni à faire table rase de leurs racines, mais elle milite plutôt pour une prise en compte des valeurs de la société québécoise, notamment celle de l'égalité entre les hommes et les femmes. C'est le passage obligé vers une intégration stable et harmonieuse.

Sa vie aujourd'hui

Vingt-trois ans plus tard, C.T. vit toujours dans la ville de Québec avec son compagnon et ses trois enfants. Elle tente de transmettre à ses enfants les valeurs québécoises et tunisiennes. C'est une personne réfléchie, qui prend le temps de bien analyser les choses. Elle est, encore aujourd'hui,

une personne très ouverte aux autres et à ce qu'ils peuvent lui apporter. Elle travaille dans son domaine d'études depuis bon nombre d'années. Il est donc possible de dire qu'elle s'est très bien intégrée à son environnement. Elle a toujours de très bons contacts avec sa famille. Son frère, ayant trouvé du travail dans sa spécialité, est venu la rejoindre il y a quelques années. Elle retourne environ trois fois par année en Tunisie pour passer du temps avec sa famille qui y demeure encore aujourd'hui. Elle aime particulièrement le fait que ses enfants ont la chance de connaître sa culture et son pays d'origine. La mère de C.T. vient également au Canada à l'occasion. Même si C.T. habite au Québec, la Tunisie reste dans son cœur et va toujours occuper une très grande place dans sa vie. Elle considère qu'elle représente un mélange intéressant de sa culture d'origine et de sa culture d'adoption. Elle n'a jamais souffert des préjugés que les gens pourraient éprouver à l'égard des immigrants. La Tunisie est selon elle un pays en mouvement : une personne qui est allée en Tunisie au début des années 2000 et qui y retourne aujourd'hui ne reconnaîtrait probablement pas le pays.



La photo provient d'un ami de sa famille qui a visité la Tunisie.

22. Salima Kamoun

AUDREY SANIKOPOULOS

Salima Kamoun est originaire de la ville de Sfax, aussi connue comme étant la capitale économique de la Tunisie, mais vécut à Tunis dès l'âge de dix ans. Adulte, elle travailla pendant trois ans en tant que chef de produit de la marque *Du pareil au même*, s'occupant principalement des marchés de l'Algérie et de la Tunisie. C'est à l'âge de 28 ans qu'elle prit, avec son mari, la décision de partir vers de nouveaux horizons.

La décision d'aller au Québec

La question de quitter son pays se posa après le début de la révolution tunisienne, pendant le printemps arabe. Au bout de deux ans de vie dans cet environnement conflictuel, elle dut choisir entre partir ou rester, car les horizons du pays commençaient à s'assombrir sur le plan économique. Salima et son mari n'avaient pas encore trente ans, mais ils avaient l'ambition de pouvoir accéder à un avenir meilleur : ils sentirent que c'était le moment ou jamais de partir et de refaire leur vie dans un nouveau pays. Par ailleurs, Salima était très ouverte à l'idée de reprendre ses études et plus particulièrement de faire un doctorat. Partir n'a pas été une décision facile à prendre et Salima y pense encore avec nostalgie : « J'ai l'impression d'avoir délaissé mon pays au moment où on aurait dû être là pour le reconstruire ».

Mais pourquoi avoir choisi le Québec comme destination? Comme l'explique Salima, « on ne peut pas avoir pour rêve de partir aussi loin de sa famille et de sa vie ». Elle dut prendre en compte certaines réalités pour choisir l'endroit où elle poserait ses valises. Salima est francophone, arabe, africaine, musulmane et fière de toutes ses origines. Mais tous les pays ne sont pas si enclins à l'accueil dans le contexte mondial actuel. En prenant en considération tous ces éléments, Salima commença à regarder vers le Québec, notamment parce qu'elle avait déjà de la famille et des amis qui vivaient ici. Trois ans plus tard, elle trouve toujours que Québec est un très bon choix et une belle destination.

Les premiers mois sur le sol québécois

Son mari et elle sont arrivés à l'aéroport de Montréal et ont passé leur première nuit chez un de leurs amis. Cependant, l'arrivée dans le froid québécois n'a pas été une partie de plaisir. « Quand on a atterri un 7 janvier et que les portes de l'avion se sont ouvertes, j'ai eu envie de rebrousser chemin », a-t-elle confié. Quelques jours plus tard, ils se sont rendus chez l'oncle de Salima à Québec, avant de s'installer dans leur propre résidence.

Salima n'eut qu'une semaine de libre entre son arrivée et le début de ses cours à l'Université Laval, ce qui ne lui laissait pas énormément de temps pour s'adapter avant le début de sa nouvelle vie québécoise. Le début de ses cours fut une véritable épreuve : elle n'était pas habituée au système d'enseignement ni à l'accent québécois qui représentait une véritable barrière pour elle : « L'accent québécois est très présent à tel point que des fois, je ne comprenais ni le fond ni la forme ». Salima ne baissa pas les bras, particulièrement grâce au déclic qu'elle reçut de la part d'un de ses professeurs. Elle était allée le voir pour lui expliquer qu'elle avait de la difficulté à comprendre son plan de cours, ce à quoi il lui avait répondu « vous êtes au doctorat, vous êtes censée comprendre ». Depuis, Salima lui est reconnaissante pour son aide. Elle travailla énormément pendant sa première session universitaire, car les cours préparatoires étaient déterminants pour sa poursuite au doctorat en relations industrielles.

À la fin de sa session, Salima est rentrée chez elle en Tunisie pendant un mois et demi afin de prendre du recul et faire le point sur les mois passés au Québec. Aujourd'hui, elle reconnaît que cette session a présenté beaucoup d'imprévus, mais que c'était principalement la joie de vivre de son mari qui l'a aidée à tenir le coup.

Les Québécois face au monde arabe

Dès le début de sa session d'automne, Salima s'était fait de très bons amis québécois et elle ne s'est jamais heurtée à des remarques ou des situations choquantes impliquant son origine. À ses yeux, les Québécois sont ouverts à la différence, ce qui n'était pas nécessairement le cas d'autres sociétés occidentales, comme en Europe où elle sentait que le regard que les gens portaient sur elle n'était pas particulièrement tolérant. Comme elle le dit

elle-même, « ici, au pire des cas, on va me demander où la Tunisie se trouve ». Généralement, elle situe géographiquement son pays selon le Maroc, car elle sait que les Marocains sont présents depuis de nombreuses années à Québec. Mais Salima constate qu'il y a de plus en plus de Tunisiens qui viennent s'installer ici. Elle est donc confiante dans le fait que la Tunisie sera mieux connue dans peu de temps.

Ce qu'elle apprécie énormément des valeurs québécoises, c'est que les gens ont moins de préjugés que de questionnements. Lorsqu'elle mentionne ses origines, ses interlocuteurs lui posent souvent des questions sur des choses qui les intriguent. Pour elle, « il y a une certaine spontanéité chez les Québécois que je trouve rarement ailleurs ». Les questions qui lui sont posées sont généralement en lien avec l'islam, mais elle ne voit pas de réactions négatives face à ce sujet. En fait, la difficulté principale est plutôt d'arriver à définir ou dissocier des notions. Salima a mentionné qu'il est important de comprendre les différences culturelles entre le monde occidental et le monde arabe en remettant les choses dans leur contexte, car les réalités et les modes de vie ne sont pas les mêmes. Et c'est ce point qui demande le plus d'explications, soit le fait de pouvoir se plonger dans un autre contexte que le sien afin de comprendre une autre culture.

Pour Salima, s'il y a une chose à travailler au Québec, et plus particulièrement dans la ville de Québec même, c'est le marché de l'emploi, car ce secteur souffre du manque d'ouverture de la part des employeurs.

Ce que Salima aimerait dire aux nouveaux arrivants

Avant de s'installer dans une nouvelle société, il est important de ne pas arriver avec des préjugés envers les habitants et leur culture. Comme le dit si bien Salima, « il faut assumer notre part d'intégration, avec ses hauts et ses bas ». Il est important d'aller vers les autres pour recommencer à vivre sur le plan social. Salima reconnaît que le fait d'être à l'université l'a aidée sur le plan de l'inclusion, car il existe un véritable mélange entre les différentes cultures. Une autre de ses recommandations est de participer à la vie associative, car « c'est une belle porte d'entrée pour rencontrer des gens ». Salima est d'ailleurs actuellement secrétaire générale de l'Association des étudiantes et étudiants de l'Université Laval inscrits aux études

Québec arabe

supérieures (AELIÉS). Elle terminera son doctorat en relations industrielles à l'hiver 2019, avant de se lancer dans de nouvelles aventures.



Crédit : Salima Kamoun

23. Nidhal Mekki

JULIANE NICOLA

Enfance et vie en Tunisie

Originnaire du sud de la Tunisie, la famille de Nidhal a beaucoup voyagé dans de nombreuses régions de leur pays. Le Nord, le Centre ou encore l'Est ont fait partie de l'enfance de Nidhal. Ses voyages l'ont aussi mené en Europe. La taille assez importante de sa famille, composée de 11 frères et sœurs, fait dire à Nidhal qu'ils constituaient « une sorte de mini société » à laquelle il tenait beaucoup. Malgré cette attache, il éprouva dès son plus jeune âge le besoin de devenir autonome. Indépendant, il aimait se retrouver seul et aborder ces moments importants avec des livres et de la musique. Les parents de Nidhal ont toujours travaillé dur et ont transmis cette vertu à leurs enfants. En Tunisie, Nidhal fit des études dans le domaine du droit jusqu'en sixième année universitaire. Il travailla ensuite en tant que juriste, mais aussi en tant que professeur à l'université.

La décision de partir

Sa manière d'aborder et d'apprécier sa solitude a permis à Nidhal d'avoir le goût du voyage et de pouvoir prendre la décision de partir avec le cœur assez léger. Avec nostalgie, il avoua quand même que « lorsqu'on passe quasiment la moitié de sa vie dans un pays, il n'est pas facile de tout quitter. »

Pourtant, il fallait partir. En effet, dès son plus jeune âge, Nidhal n'imaginait pas passer toute sa vie en Tunisie. Inspiré par les grands voyageurs, notamment ceux du Moyen-âge du monde arabe, il admirait leur courage et leur curiosité à une époque pourtant sans État de droit et sans grande sécurité. Il estimait qu'il serait dommage de ne pas profiter d'un monde en partie constitué de démocraties. Finalement, il cherchait avant tout une qualité de vie meilleure. Il le savait, le Canada était un pays développé connu pour être une terre où la liberté individuelle est respectée, et c'est cette liberté qu'il recherchait. En Tunisie, il ressentait le poids de la communauté, ainsi que la pression sociale sur l'individu.

Passionné par le droit, Nidhal voulait aussi se lancer dans la recherche scientifique, ce qui ne pouvait être réalisé en Tunisie, car les structures de recherches n'y sont pas autant développées. Après la révolution en Tunisie, il y avait eu une sorte de débâcle au sein de l'université tunisienne : les meilleurs professeurs étaient partis et le niveau des étudiants avait beaucoup baissé. Ainsi, les fonds alloués à la recherche étaient dérisoires, rendant quasiment impossible pour lui de mener une recherche scientifique digne de ce nom dans son pays. Voilà l'une des raisons pour lesquelles il décida de partir réaliser son rêve au Canada.

Pourquoi le Québec?

Nidhal avait d'abord voulu vivre en France, mais, selon lui, ce pays traversait une crise économique et sociale majeure. Même s'il trouve que c'était un très beau pays, il pense que la vie en France est stressante. C'est la stabilité et le côté paisible du Canada qui l'ont attiré. Le Québec représentait pour lui la sécurité et un modèle inclusif : il y a de l'interculturalisme au Québec. La province était une terre ouverte à tous, accueillante et qui très favorable à l'immigration. De plus, la religion n'occupait pas la sphère publique au Québec. Elle était privée, ce qui favorise la liberté. Tout ceci le motiva à choisir le Québec et le Canada.

Je crois qu'il y a un rêve Canadien.

Nidhal se sent très bien ici et sait qu'il va accomplir de bonnes choses.

Préparer le départ

Depuis son jeune âge, Nidhal lit beaucoup au sujet de l'histoire et de la culture de nombreux pays. D'ailleurs, l'histoire d'un homme d'affaires français qui avait beaucoup voyagé dans sa vie sans quitter son canapé, simplement en lisant des livres, l'a toujours inspiré. Les livres, mais aussi les films et les vidéos sur Internet ont aidé Nidhal à préparer son voyage. À l'époque, le film « Rouge pourpre » le marqua tout particulièrement. Ce film lui permit de comprendre une partie de l'histoire du Québec. D'autres

films modernes lui firent découvrir le mode de vie québécois, notamment l'individualisme.

L'une des premières choses qui l'ont impressionné en lisant sur le Québec fut la citation de Gilles Vigneault, poète québécois, qui disait : « Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver ». Très curieux de nature, c'est par plaisir et dans l'objectif de s'adapter que Nidhal approfondit son apprentissage sur le Québec, six mois avant son départ. « J'ai même suivi des vidéos pour apprendre l'accent québécois! », lança-t-il. Il souhaitait écouter le Québec « ordinaire », ce qui lui permit par la suite de bien comprendre les Québécois et de mieux partager avec eux. Une préparation si méticuleusement abordée qu'il se souvient encore avoir écrit à un ami le 5 mai 2014, deux jours après son arrivée au Québec : « Je suis comme un poisson dans l'eau, je suis dans mon élément ».

Arrivée et vie à Québec

Il arriva à Québec le 3 mai 2014 en tant qu'immigrant travailleur. Ses diplômes n'étaient pas reconnus au Québec. Après avoir vainement mené des recherches pour trouver un emploi qui correspondait à son profil, Nidhal finit par faire un stage qui lui ouvrit plusieurs perspectives. Il resta 11 mois en collocation avec des étudiants étrangers. Il s'aperçut que la plupart des gens avaient un point de vue très positif sur le Québec : les gens aimaient vivre ici, mis à part l'hiver et le froid.

De retour en Tunisie, Nidhal déposa une demande pour poursuivre un doctorat à l'Université Laval. Ses diplômes furent alors reconnus, de même que son expérience professionnelle d'enseignant et de juriste en Tunisie. Il posa alors les valises une deuxième fois au Québec, en août 2015, avec l'objectif d'y rester très longtemps et d'enseigner un jour à l'Université. Il s'installa cette fois en résidence universitaire. Il se fit beaucoup d'amis rapidement, québécois comme étrangers.

Nidhal souligna que le fait de parler la langue française lui avait beaucoup facilité les choses. De plus, il partageait les mêmes valeurs que les habitants du Québec, soit le respect des droits des femmes, la liberté, la laïcité. Ainsi, il ne se sentit pas du tout étranger. Ses valeurs ainsi que sa vision de la société lui ont donné la possibilité de s'intégrer plus facilement.

Surprise à Québec

La seule chose que Nidhal n'avait pas découverte dans les livres, c'est la façon dont se créaient les liens au Québec. Il découvrit que les gens de Québec ne se lient pas d'amitié très rapidement. Ils sont très chaleureux, mais le premier contact n'est pas facile. Il comprit alors que le mode de vie est très différent de celui de la Tunisie où il est bon de papoter et de prendre le temps de vivre. Il remarqua aussi qu'au Québec, les gens travaillent tout le temps au point que le mode de vie semble basé là-dessus. Cette différence culturelle n'a pas empêché Nidhal de tisser des amitiés précieuses, bien au contraire. Finalement, le seul réel problème qu'il évoqua fut le froid. Selon lui, s'il n'y avait pas le froid au Québec, ce serait « le paradis sur terre ». Toujours selon lui, l'hiver oblige les gens à travailler, alors qu'en Tunisie ils se prélassent au soleil et aiment se balader, parler, ne rien faire. Mais Nidhal adore travailler, c'est d'ailleurs sa première priorité.

Les valeurs du Québec

Nidhal s'accorda tout de suite avec les valeurs québécoises, mais surtout celles qui font référence à la liberté de l'individu. Il sait que s'il exprime des convictions, il sera écouté et respecté. En Tunisie, n'importe qui peut juger les autres selon leurs convictions, leurs habitudes ou leur manière de s'habiller, surtout pour les femmes. Même si la Tunisie est un pays pionnier dans le monde arabo-musulman, une partie de la société reste conservatrice. Nidhal se sent concerné en tant que citoyen et ne partage pas cette vision de la société. Au Québec, il apprécie beaucoup l'égalité entre l'homme et la femme. La loi s'applique à tout le monde de manière égale.

Perception québécoise des pays arabes

L'entourage de Nidhal lui permit dès les premiers jours de ne pas se sentir étranger. Son domaine d'études lui permit de rencontrer des personnes qui connaissaient la politique tunisienne, ainsi que la politique du Québec, de quoi bien se comprendre mutuellement.

Certaines autres personnes ayant des connaissances plus vagues et se

Nidhal Mekki

fiant surtout aux informations diffusées à la télévision (femmes voilées, hommes barbus, armes) se méfiaient de lui au premier abord. Elles étaient étonnées de voir qu'il vivait comme elles, qu'il buvait de l'alcool et qu'il mangeait de tout. Une fois, un Québécois apostropha un de ses amis marocains qui buvait de l'alcool : « Mais pourquoi tu bois de l'alcool? Ce n'est pas interdit? ». Ce qui montre que l'image des immigrants en provenance de pays arabo-musulmans renferme des clichés.

Nidhal m'expliqua qu'en Tunisie, les gens vivent à l'occidentale. À force de dialoguer, il y a eu une étape de connaissance mutuelle qui a été franchie. Nidhal pense que le temps va faire les choses. En effet, par le contact quotidien, les gens se connaissent de mieux en mieux. Il remarque que la situation évolue déjà avec son propre cas. Ici, il faut être courageux et faire le premier pas.

Recommandations

Pour Nidhal il est très important d'abord d'apprendre la langue, c'est la clé qui ouvre la porte. On ne peut pas comprendre un pays, une culture, sans la langue. Il faut avoir l'esprit ouvert, il n'y a pas qu'une seule manière de vivre, il y en a plusieurs. Il faut aussi considérer la différence comme étant une richesse et non pas comme une menace. Il faut être tolérant et apprendre des autres, ne pas croire que notre manière de vivre est la seule. Bien sûr, il faut beaucoup travailler.

Québec arabe



*Nidhal Mekki et Juliane Nicola. Crédit :
Juliane Nicola*

24. Taïeb Moalla

THIBAUD PETIT

Taïeb Moalla est d'origine tunisienne. Il a grandi dans la capitale, à Tunis. En 2001, avec un diplôme de droit en poche, il décida de partir rejoindre sa compagne au Québec tout en projetant d'y poursuivre ses études de maîtrise en communication publique. Mis à part une année passée en Tunisie en 2012-2013, Taïeb réside au Québec depuis environ 15 ans. Il travaille au *Journal de Québec* depuis la fin de 2006.

L'arrivée au Québec

En août 2001, Taïeb s'est envolé pour le Québec avec pour point de chute l'Université Laval où il a commencé sa maîtrise en communication publique. L'arrivée de Taïeb s'est bien passée dans ce milieu qu'il a jugé très organisé, professionnel et assez protégé. Cela a aussi permis à Taïeb de découvrir et de s'initier à la culture québécoise. Taïeb pense que son statut d'étudiant a facilité son intégration et que la situation aurait sans doute été différente s'il était arrivé comme « immigrant reçu ». Comment se sont passés les premiers hivers au Québec? « L'hiver? C'est toujours difficile, même maintenant, mais on survit ».

La gentillesse québécoise

Ce qui a surtout plu à Taïeb dans ses relations avec les Québécois a été l'accueil et la gentillesse des habitants.

Il faut éviter les généralisations. Des cons, il y en a dans toutes les sociétés.

Des liens très étroits avec la Tunisie

Depuis la fin de l'année 2006, Taïeb travaille comme journaliste au

Journal de Québec. Il est donc très bien intégré dans son milieu de travail et il est appelé plusieurs fois par jour pour couvrir des conférences de presse. À la fin de 2012 jusqu'à l'été 2013, il a pris un congé sans solde auprès de son employeur pour rentrer en Tunisie. Pendant cette année-là, il a travaillé comme journaliste pour une radio locale et comme correspondant pour le journal belge *Le Soir*. C'est le journal auprès duquel il avait fait ses premiers pas en journalisme, en 2000-2001, quand il était étudiant en droit à Tunis.

Ses liens avec la Tunisie sont encore très forts, notamment du fait que ses parents vivent toujours à Tunis. De plus, encore aujourd'hui, il reste très informé de l'actualité tunisienne. Son statut de journaliste au Québec lui a permis de développer des liens avec des Québécois, notamment au sein de la rédaction du *Journal de Québec*. Toutefois, ses amis les plus proches à Québec sont originaires de Tunisie.

Le printemps arabe et la révolution tunisienne

Les mois de décembre 2010 et de janvier 2011 ont été très difficiles pour Taïeb : « Je n'ai pratiquement pas dormi », se rappelle-t-il. À la suite du suicide d'un jeune marchand de fruits et légumes tunisien excédé par les tracasseries policières, des manifestations contre le chômage et pour l'emploi ont éclaté dans tout le pays. Taïeb a suivi ces événements depuis le Québec, puisqu'il était frappé d'une interdiction *de facto* de se rendre en territoire tunisien pour une durée de neuf ans. Cette interdiction faisait suite à quelques articles qu'il avait écrit quelques années plus tôt contre le président tunisien de l'époque, Ben Ali. Les manifestations qui faisaient rage partout dans le pays à la fin de 2010 et au début de 2011 ont finalement poussé Ben Ali à fuir vers l'Arabie Saoudite en janvier 2011. Taïeb a été très touché par les événements, mais il n'a pu participer à la révolution qu'en écrivant quelques articles sur le sujet depuis le Québec pour le *Journal de Québec*. Ainsi, il a été le premier journaliste québécois à rédiger un article sur l'arrivée au Québec de Belhassen Trabelsi, le beau-frère de Ben Ali.

Le regard des Québécois sur les pays arabes

Pour Taïeb, les Québécois suivent d'un regard assez éloigné ce qui se

passé dans les autres pays, notamment les pays africains. « Ils n'ont pas une idée très précise, ils en ont eu une un peu plus précise lors de la révolution en Tunisie, mais ils ont une idée très sommaire du monde arabe », explique-t-il. En tant que journaliste, il a remarqué que les journaux ou les bulletins télévisés n'accordent que peu d'espace au traitement de l'actualité internationale.

Selon lui, les Québécois qui sont les plus avertis doivent probablement côtoyer des personnes originaires de ces pays dans leur quotidien, au travail ou à l'école.

S'intégrer par le travail

« L'intégration se passe essentiellement par un emploi », expliqua Taïeb. Le travail est l'une des valeurs chères aux Québécois. Passer par un emploi augmente les chances de faire de nouvelles rencontres. En plus, cela permet de gagner en expérience québécoise et de régler les factures avec sérénité.

Il ne faut pas attendre un chèque du gouvernement ou rester chez soi à attendre je ne sais quoi. Travailler, c'est être partie prenante de cette société.

Taïeb explique que l'effort doit être fait par l'immigrant : il doit regarder le marché du travail. À Québec, c'est un « plancher historique », le chômage est de 4 %, « c'est très loin de l'Europe ou dans le monde arabe où certains pays sont à 20 % ». Selon lui, la société québécoise qui est accueillante et le faible taux de chômage sont les deux éléments les plus importants pour l'immigration au Québec.

Québec arabe



Crédit : Taïeb Moalla

25. Seima Souissi

MARGOT NONQUE

Seima Souissi a grandi dans une petite banlieue non loin de Tunis. C'est le 4 janvier 2006 qu'elle a matérialisé sa décision de venir poursuivre ses études au Québec, à l'Université Laval. Avec force et courage, elle a réussi à laisser sa famille et son petit ami derrière elle. Au Québec, elle a habité pendant cinq ans en résidence universitaire. À l'arrivée de son mari au Québec, le couple a déménagé dans un appartement. Seima est entourée de nombreux amis tunisiens et marocains qui comblent le manque de sa famille. Elle a complété un doctorat en communication publique. Cela fait aujourd'hui plus de onze ans qu'elle réside au Québec.

Le grand saut

Seima a décidé de partir au Canada, car elle fut l'heureuse récipiendaire d'une des trois bourses d'études qui ont été décernées par son université en Tunisie. Elle est donc partie afin de poursuivre des études et de découvrir le monde. « Une force me poussa à tout quitter », a-t-elle confié. Grâce à une relation professionnelle de son père dans l'import-export entre le Québec et la Tunisie, Seima rencontra une famille tuniso-québécoise dont la femme travaillait à l'Université Laval. Ne sachant pas qu'il fallait faire une demande d'admission à l'Université Laval avant d'avoir la confirmation de sa bourse d'étude, Seima ne put envoyer sa demande d'inscription à temps. C'est grâce à cette femme que Seima a finalement pu s'inscrire à la session d'automne.

Seima s'est donc envolée avec les deux autres boursières tunisiennes pour venir étudier au Québec. Elle était également accompagnée de son père. À l'aéroport, ils furent accueillis par la famille québécoise qu'ils connaissaient. Seima et son père restèrent toute la semaine avec cette famille afin d'appivoiser leur nouvel environnement, de faire du tourisme et de s'installer en douceur. Le processus de changement a donc été facile, car Seima était toujours très bien entourée par sa famille et ses amis.

Le début d'une nouvelle vie

Vint alors l'étape de la découverte d'une nouvelle culture dont la langue est l'un des puissants vecteurs. Au début, il fut compliqué pour Seima de comprendre le français parlé au Québec, tant l'accent était difficile. Le premier contact avec la neige fut également confrontant, car à Tunis il ne neige pas beaucoup. Elle a toutefois trouvé cela très beau. De plus, les premiers hivers qu'elle a vécus étaient très doux. Grâce aux passages souterrains de l'Université Laval, elle n'a pas beaucoup ressenti la rigueur des basses températures hivernales.

Pour ne pas la laisser dans la solitude, la famille québécoise invitait régulièrement Seima à faire des courses et parfois à dormir chez eux le samedi soir. C'était une belle façon de s'habituer à la population québécoise qu'elle a trouvée d'ailleurs très chaleureuse, souriante, gentille et toujours présente : « J'étais amusée de me faire appeler madame ». Enfin, c'est aussi grâce à cette famille qu'elle a rencontré d'autres familles tunisiennes.

Les études commencèrent rapidement, selon un rythme difficile à cause d'une charge de travail plus élevée que celle qu'elle avait en Tunisie. Seima a aussi remarqué une certaine proximité entre les étudiant.e.s et les professeur.e.s, se traduisant par le tutoiement. Elle se joignit à l'association de recherche en communication au troisième cycle, ce qui lui a permis de faire de nombreux contacts et de bien comprendre le fonctionnement de l'Université Laval.

Seima a habité cinq ans et demi en résidence. Le fait de rencontrer des ressortissants de plusieurs nationalités et de découvrir de nouvelles cultures face auxquelles elle avait des appréhensions a été un des acquis positifs de son séjour en résidence. La vie en résidence a été une belle expérience, surtout lors des regroupements en cuisine ou des soirées dans les chambres. De plus, le fait d'être autonome et de gérer un budget lui a permis d'en apprendre davantage sur elle-même. Il a été facile pour elle de rencontrer de nouvelles personnes dans les premières années de son arrivée. Toutefois, la troisième année a été plus compliquée parce qu'elle devait préparer une thèse et sa charge de travail avait encore augmenté.

Seima affirme qu'il a été plus compliqué d'entrer en relation avec des Québécois qui ne se sentaient pas proches des immigrants. De plus, c'était devenu problématique de garder des liens avec son petit ami qui habitait au

Qatar. En effet, ils étaient séparés par un grand décalage horaire. Toutefois, cette étape leur a permis de se découvrir autrement et de planifier leur futur.

Les relations avec les Québécois

Seima trouve qu'il existe chez les Québécois un grand respect des personnes selon l'âge et l'origine. Grâce à un programme de jumelage à l'occasion de Noël, Seima a rencontré une famille québécoise qui l'a invitée à passer les fêtes avec elle. Elle a apprécié le respect de sa culture : la famille lui avait cuisiné un plat sans porc et offert du jus au lieu de l'alcool. Seima a développé une amitié avec cette famille, notamment avec la mère qui l'invite chaque année pour des repas de Noël. De plus, elle est devenue amie avec la gardienne de son fils qui, mariée à un Bolivien, comprend bien la dimension interculturelle.

Cependant, Seima a peu d'amis québécois. Au-delà d'un sourire, selon elle, ils ne s'ouvrent pas vraiment à une relation d'amitié profonde, ce qui s'expliquerait par le rythme intense de la vie et de l'importance de la vie familiale pour les Québécois. Toutefois, elle a été surprise de voir l'intérêt et la connaissance dont les gens ont fait montre pour les pays arabes. Elle a aussi rencontré des personnes avec moins de compréhension de la culture, qui avaient une image stéréotypée et ne comprenaient pas grand chose de l'islam. Cependant, Seima n'a jamais été victime de racisme ou de remarques désagréables.

Le message d'ouverture au monde

Seima conseille aux nouveaux immigrants du Canada de s'informer au travers des médias afin de mieux comprendre la société, le pays, la démocratie. À son arrivée, elle a beaucoup écouté la télévision, ce qui lui a permis de découvrir la société québécoise. Elle a d'ailleurs été marquée au début par la liberté d'expression dans les médias québécois, ce qui était complètement différent de la situation des médias dans son pays d'origine.

Elle croit que si on veut immigrer, il faut savoir s'ouvrir aux autres, discuter et parler. « Nous sommes les ambassadeurs de nos pays, il faut

donner une image positive ». Il faut être respectueux, polis, ne pas juger et comprendre les autres et leurs histoires.

Seima affirme que les Québécois devraient s'ouvrir aux immigrants en s'informant et en comprenant que leur arrivée est importante pour la construction du pays. Les Québécois devraient comprendre que la rencontre de plusieurs cultures permet un enrichissement du tissu social, économique, culturel, une évolution dans le respect des différences, un bel équilibre du vivre-ensemble.

La vie aujourd'hui

Seima est mariée et a un enfant. La vie familiale est importante à ses yeux. Elle a beaucoup de relations avec des Tunisiens et des Marocains. De plus, elle est restée proche d'une amie qu'elle a rencontrée au début de son aventure au Québec, car elles sont à la même étape de leur vie. En effet, les deux amies ont chacune un enfant et ont suivi le même cursus universitaire. Ses relations familiales avec la parenté encore en Tunisie sont très fortes et encore plus avec la naissance du bébé. Les conversations Skype avec sa famille et ses amis tunisiens se sont davantage intensifiées : « C'est comme si j'étais toujours là », lance-t-elle.

Seima Souissi



Crédit : Seima Souissi et Margot Nonque

26. Aicha X.

ANNE-MARIE SIMARD

Enfance

Aicha est née en Tunisie. Elle a eu une enfance très choyée et épanouie. Ses parents l'ont inscrite dans plusieurs centres parascolaires à un très jeune âge et elle a pu développer plusieurs talents à travers diverses activités. À l'âge de 13 ans, elle a été choisie pour représenter son pays à des Jeux parascolaires internationaux. Elle raconte qu'elle a adoré son enfance : « J'ai eu une tellement belle enfance. Je suis extrêmement chanceuse sur ce point. Mes parents m'ont toujours supportée et m'ont encouragée à m'épanouir dans n'importe quel domaine ».

Elle a complété son secondaire et son baccalauréat en Tunisie. Elle ne pensait jamais quitter son pays, car elle y vivait une très bonne vie et elle était très à l'aise dans son environnement. Mais en 2007, son oncle, qui vivait à Québec et était professeur à l'Université Laval, lui a proposé de continuer sa scolarité à l'Université Laval : « Je croyais partir juste le temps d'une maîtrise. En aucun cas je ne voulais partir loin de ma famille à très long terme ».

Elle a postulé à la maîtrise en microbiologie agroalimentaire et a été acceptée immédiatement. Elle acheta son billet d'avion et se prépara à partir pour le Canada pour la session d'hiver 2008.

Son parcours vers le Canada

Aicha raconte qu'elle n'a pas eu de difficulté à obtenir son visa ni au niveau des services frontaliers : « J'avais tous les documents nécessaires, j'avais la scolarité nécessaire, je n'ai pas eu de problèmes avec mon entrée au Canada ». Le parcours entre la Tunisie et le Canada fut très long et très épuisant.

C'était le plus gros voyage de ma vie. C'était tellement long, avec plusieurs escales. J'avais vraiment hâte d'arriver à destination.

Elle est arrivée à l'aéroport Pierre-Elliott Trudeau de Montréal durant l'hiver 2007. Son oncle l'attendait dans la salle de réception de l'aéroport avec un manteau et des bottes d'hiver. C'était la première fois qu'elle voyait de la neige au sol : « C'était incroyable, je m'en souviendrai toujours ».

À l'hiver 2008, la quantité de neige était incroyablement importante et Aicha était très découragée par le froid et les tempêtes : « Je ne quittais jamais les tunnels de l'Université. Je ne pouvais pas braver le froid, c'était trop difficile ». Malgré les difficultés avec le froid, elle s'est rapidement intégrée au sein de la communauté universitaire en prenant part à des activités organisées à cet effet. Elle participait à des journées de patinage et des journées à l'extérieur : « Il faut participer pour s'intégrer. C'est très difficile de rester dans son coin quand il y a tant d'activités à faire avec d'autres personnes! ».

Les difficultés d'intégration

Selon elle, il y a un manque flagrant d'ouverture chez les Québécois : ils ne s'intéressent pas beaucoup aux cultures extérieures et ne tentent pas d'intégrer d'autres cultures dans leur univers.

Ils sont ignorants sur les autres, mais aussi sur eux-mêmes. Je m'en suis rendu compte après mon immigration. J'ai étudié pour l'examen sur la citoyenneté et j'en connaissais plus sur l'histoire canadienne que les Québécois. C'est flagrant et c'est très dommage, car il y a un manque d'éducation et de culture.

Selon elle, les Québécois la respectent, mais ils ont une certaine méfiance. Ses plus proches amis sont d'origine étrangère : « Les Québécois ont une méfiance face aux autres cultures. Ils ne voudront pas tisser de liens forts avec toi. C'est très étrange comme façon de faire! ».

Le processus d'immigration

Après deux ans à la maîtrise, Aicha décida de poursuivre ses études au doctorat et, sans tarder, entrepris des démarches pour obtenir la résidence permanente au Canada. Elle ne croyait pas rester au Québec toute sa vie,

Aicha X.

mais avec les mois qui passaient, elle développa un sentiment d'appartenance au Canada.

Plus je m'intégrais, plus je me sentais canadienne. J'ai complété le processus d'immigration assez rapidement et sans souci. J'avais toute la documentation et les diplômes nécessaires.

Sa vie aujourd'hui

Aujourd'hui, Aicha a complété son doctorat et travaille dans un domaine qui n'est pas le sien. Elle ne trouve malheureusement pas de travail dans son champ de spécialité, en raison de son origine.

Les gens voient mon nom et pensent le pire. Une fois, j'avais un rendez-vous (d'entretien d'embauche) et quand je me suis présentée, la réceptionniste était surprise de me voir. Elle a lancé : « Ah, c'est toi Aicha? Je ne m'attendais vraiment pas à toi ».

Le racisme professionnel est bien présent au Québec et c'est une difficulté énorme en ce qui concerne la recherche d'emploi. Elle ne veut toutefois pas généraliser le phénomène. Elle ne croit pas, par exemple, que ce racisme s'applique dans le milieu des études.

Je suis valorisée aux études, j'ai gagné une bourse, mais sur le marché du travail, c'est beaucoup plus difficile.

Comment les Québécois perçoivent le Moyen-Orient?

Selon elle, les Québécois ont une vision très stéréotypée du Moyen-Orient.

Les Québécois croient qu'ils sont dangereux, des terroristes, des renfermés, des fanatiques très pratiquants et qu'il y a une grande soumission de la femme. Ils croient surtout que c'est une délivrance quand on rentre dans un nouveau pays comme le Canada, terre de liberté absolue. Certains pensent qu'en Tunisie, on se balade en

Québec arabe

chameaux et on n'a pas d'autos. Ça dépend toujours du niveau d'éducation de la personne.

Or, Aicha explique que les Québécois ne devraient pas être inquiets face à l'immigration. Elle réfute toute idée qui tend à semer l'inquiétude ou à généraliser.

On n'est pas tous pareils, peu importe d'où on vient. Les Québécois ne sont pas tous pareils, les Canadiens non plus, idem pour les Arabes. Nous sommes tous humains.

Message d'espoir pour les nouveaux arrivants

L'entrevue se termine avec quelques mots d'encouragement pour les nouveaux arrivants. Aicha souhaite voir les immigrants s'intégrer et faire corps avec la culture québécoise et les autres cultures en présence. Selon elle, il est facile de se renfermer sur soi et de rester isolé, mais c'est tellement plus gratifiant de s'intégrer et de vivre une belle vie.

Nous ne sommes pas des victimes et il ne faut pas projeter cette image. Intégrez-vous et la vie sera beaucoup plus facile.

Conclusion

Cela fait maintenant trois ans que je connais Aicha. C'est une bonne amie et une femme très inspirante. Elle ne se laisse jamais décourager et n'aime pas quand on la voit comme une victime. C'est une femme très forte, qui a ses convictions et ne se laisse jamais décourager. Elle est très sûre d'elle et est une inspiration pour plusieurs. Elle est toujours là pour ses amies et est très ouverte aux autres cultures. Elle prône l'ouverture et le sens d'appartenance; c'est ce qui a facilité son processus d'intégration. J'ai beaucoup appris sur son parcours au Canada et je lui souhaite tout le succès possible.

Aicha X.



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/cimetire-mahdia-tunisie-2630209>. Crédit : SofiLayla

27. Yasmine X.

GABRIELLE FERLAND

Âgée de seulement 29 ans et avec tout l'avenir devant elle, Yasmine embrasse à bras ouvert la culture québécoise depuis maintenant quatre ans.

Retour sur le contexte sociopolitique

Née en 1987, l'année du coup d'État qui a porté Ben Ali au pouvoir en Tunisie, Yasmine, comme d'autres jeunes gens de sa génération, n'a connu que la dictature. L'ancien président a été démis de son poste sous prétexte qu'il n'était plus capable d'assumer ses responsabilités pour des raisons médicales. Ce coup de force a été contesté, puisqu'il était anticonstitutionnel. L'arrivée au pouvoir de Ben Ali inaugurerait ainsi une période de doute et d'incertitude. Ceux qui chérissaient l'espoir d'un changement positif ont vite déchanté face au constat de monocratie. Ce changement brusque marqua le début d'une nouvelle ère de dictature bien plus grave que celle connue sous le règne du président Bourguiba qui se cachait derrière le nationalisme et son projet de modernité pour opprimer le peuple.

Au début des années 90, Ben Ali ordonna une répression sanglante contre les islamistes. Avec l'apparition des médias propagandistes du Moyen-Orient, notamment en Égypte et en Arabie Saoudite, la population trouva refuge dans la religion; le conservatisme se faisait de plus en plus sentir. C'est alors que l'augmentation du port du voile chez les femmes fut constatée; cela ne laissait pas les autorités indifférentes. Le pays qui était auparavant multiethnique basculait lentement vers une culture musulmane conservatrice. De plus, contrairement à la capitale et aux régions du Sahel réputées touristiques et favorisées par l'État, Bizerte, où elle vivait avec sa famille, était une ville militaire qui était devenue très conservatrice.

Comme sa famille et elle-même ne pratiquent pas la religion et sont militantes, ces circonstances ne leur rendaient pas la vie facile en Tunisie. Sa mère, en évoquant l'ère Bourguiba, lui parlait avec nostalgie d'une époque où la Tunisie était beaucoup plus ouverte qu'aujourd'hui. Par exemple, elle

se remémorait le temps où des mosquées et des églises partageaient la même rue. Son père, athée depuis longtemps, se souvient de ses voisins juifs tunisiens qu'il aimait bien aider lors de leurs célébrations religieuses. Bref, la Tunisie avait déjà vécu l'expérience d'une certaine coexistence harmonieuse entre les différentes ethnies, cultures et religions.

La décision

Malheureusement, refuser de pratiquer la religion devenait inacceptable aux yeux de la population tunisienne. Également, militer pour les droits de la personne exposait les gens à de graves dangers. Certains étaient exilés, d'autres étaient enfermés et torturés par l'état policier de Ben Ali. Seule une minorité de la population osait afficher sa différence. Yasmine se rappelle que son père leur disait : « J'espère qu'un jour vous aurez une vie meilleure ailleurs ». À la menace islamiste s'ajoutait une situation économique désastreuse au pays. L'idée de quitter la Tunisie était donc implantée depuis longtemps et sa famille l'encourageait constamment vers cette solution.

Après la révolution de 2012, seule la liberté d'expression était acquise; les répressions contre les minorités sexuelles et religieuses augmentaient. La population tunisienne, autrefois soumise au régime de Ben Ali, est devenue « la police des bonnes mœurs ». État et citoyens devenaient dangereux pour ceux et celles qui empruntaient des voies non traditionnelles. La technologie était tout de même un avantage : Yasmine pouvait tisser des liens plus facilement avec des personnes partageant les idéaux qu'elle défendait. De plus en plus, la décision devenait évidente à ses yeux : elle voulait quitter le pays. Il ne lui restait plus qu'à choisir l'endroit et la manière de procéder. Elle visait le Canada en général et a fait son choix par rapport aux programmes d'études qui l'intéressaient le plus et offraient les meilleurs débouchés. Elle fit le choix de la bio-informatique à l'Université Laval. Elle prit part à plusieurs concours afin d'obtenir une bourse pour étudier à l'étranger.

La majorité des bourses impliquait malheureusement un retour en Tunisie après les études à l'étranger, ce qui ne faisait pas partie de ses intentions. Elle voulait partir et se construire une vie ailleurs, sans revenir au pays. L'argent était un des problèmes majeurs et ses parents furent obligés de vendre leur maison et de déménager dans un appartement afin de pouvoir

aider leur fille dans son projet. Son départ nécessitait d'énormes sacrifices. Elle est partie seule, en laissant derrière son frère et ses parents.

L'arrivée au Québec

Son voyage ne fut pas des plus relaxants, car elle ne savait même pas où elle allait vivre à Québec. Ce ne fut qu'à la toute fin de son vol qu'elle eut une réponse à son inquiétude. Elle fut d'abord accueillie par une famille tunisienne résidant à Québec depuis une dizaine d'années. Son intégration fut facile, puisqu'elle parlait déjà couramment français. L'accueil de la famille était très chaleureux mais, avec le temps, elle avoue avoir été un peu réticente face au conservatisme de sa colocataire. Elle se sentait obligée d'épouser le mode de vie de celle-ci en se soumettant à certaines règles. Il fallait rentrer à une certaine heure de la journée, ne pas ramener du porc à la maison et ne célébrer que les fêtes traditionnelles musulmanes. Bref, tout ce qu'elle fuyait de cette culture en quittant la Tunisie. Elle déménagea donc dans les résidences universitaires où elle fit la rencontre de William, un étudiant en sciences politiques et économiques, qui lui a fait visiter la ville et découvrir la culture typiquement québécoise. Son amour pour le Québec a été déclenché par toutes les superbes découvertes qu'elle fit avec lui.

Une des conditions pour faire partie du programme de bio-informatique l'empêchait d'avoir un travail avant six mois. Yasmine se concentra donc sur ses études. Elle remarque que les gens à l'université étaient difficiles à approcher. Les étudiants natifs de Québec étaient craintifs et n'osaient pas approcher les étudiants étrangers. Ce n'est qu'après avoir établi le contact et expliqué qu'elle partageait les mêmes valeurs que les Québécois qu'elle a réussi à se rapprocher des étudiants de son programme et a développé d'autres amitiés.

Pour elle, arriver au Québec, un des pays les plus développés au monde, a été une réelle délivrance. Elle pouvait enfin afficher ses convictions sans avoir à craindre pour sa vie. Contrairement à sa ville natale, elle trouve que Québec est une ville pleine de diversité et de personnes très ouvertes, mais cela ne l'empêche pas de remarquer que le communautarisme est très présent et que plusieurs immigrants n'arrivent pas à s'intégrer à la culture québécoise.

Aujourd'hui

Yasmine a aujourd'hui un copain québécois qu'elle a rencontré un an seulement après son arrivée. Pour elle, son amoureux est un vecteur d'intégration important. Elle se sent aujourd'hui tout à fait québécoise, ce qui n'enlève rien à sa nationalité tunisienne, bien qu'elle ne soit retournée au pays qu'une seule fois en quatre ans. En effet, les valeurs québécoises lui collent à la peau; la liberté d'expression et la diversité ethnique, de religion et d'origine, ainsi que plusieurs autres aspects du Québec font qu'elle se sent tout à fait à sa place ici. Son frère est venu la rejoindre au Québec. Ses parents, restés en Tunisie, ne peuvent qu'être heureux pour elle et lui souhaitent tout le bonheur du monde. Ils continuent de l'appuyer dans ses choix. Elle ne s'est sentie à aucun moment victime de racisme ou d'intimidation à cause de ses origines.

À l'avenir

Yasmine recommande fortement aux personnes qui vivent une expérience semblable à la sienne d'être patientes et ouvertes à la différence. Ce genre d'intégration demande beaucoup de temps, d'efforts et de sacrifices, mais cela en vaut la peine.

Les jeunes en Tunisie pensent à partir pour un avenir meilleur, socialement ou économiquement, mais ils ne pensent pas à leur intégration une fois établis dans un autre pays. Mon conseil serait qu'ils se préparent mentalement à absolument tout refaire à zéro.

Nous sommes tunisiens, mais nous sommes aussi Québécois (...)
nous vivons au Québec et nous partageons les valeurs du Québec.
- L'ASSOCIATION DES TUNISIENS DE QUÉBEC AU RASSEMBLEMENT DE
SOUTIEN AUX VICTIMES DE L'ATTENTAT DE LA MOSQUÉE

Conclusion

Yasmine est une jeune fille pleine d'ambition qui m'a fait comprendre

Yasmine X.

l'histoire tunisienne et les problématiques qui l'ont poussée à quitter son pays. Je trouve que cette rencontre a été une expérience tout à fait géniale, qui crée des liens très réels pour chaque étudiant.e qui a écouté l'histoire d'une autre personne. C'est si facile de juger quelqu'un sans connaître son passé et c'est pourquoi je pense que ce genre de rencontre est très intéressant et nous ouvre les yeux sur la réalité. Yasmine est une jeune fille tout comme moi, qui aime sa famille, qui étudie fort, qui propage la liberté d'expression. Son origine ne devrait pas être une barrière puisque nous avons tant en commun.



Photo de la Tunisie. Crédit : Yasmine X.

28. Fatma X.

AUDREY BEAUMONT

La Marsa est une petite ville côtière de la Tunisie, à moins de 20 minutes en voiture de la capitale du pays. C'est là, au bord de la méditerranée, qu'a grandi Fatma X., une jeune femme aujourd'hui établie au Québec.

Enfance en terre tunisienne

Fatma a eu une enfance heureuse et choyée dans un cadre familial épanoui. Elle a aussi reçu une éducation de qualité. Avec ses parents et sa sœur, ils discutaient beaucoup et abordaient toutes les problématiques. Il n'y avait aucun sujet tabou. Son père, en particulier, avait toujours quelque chose à raconter. C'était un homme très cultivé, très affectueux, qui a toujours encouragé sa fille à aller à la rencontre des gens, à s'ouvrir aux autres.

Mes parents avaient des amis de toutes nationalités et de toutes cultures et à l'école, c'était pareil.

À la maison, il n'y avait pas de religion particulière qui prônait. Sa famille et elle s'adonnaient au ramadan et à certaines pratiques *a priori* religieuses plutôt pour leur aspect traditionnel. Le père de Fatma, qui souffre de diabète, ne pouvait même pas faire le ramadan. Et à vrai dire, encore aujourd'hui, si Fatma continue de le faire, c'est surtout pour les bienfaits physiologiques reconnus du jeûne.

Par ailleurs, Fatma se considère avant tout tunisienne; elle n'est pas tout à fait certaine de s'identifier ou de se reconnaître en tant qu'Arabe ou Africaine. Il faut comprendre que du fait de la situation géographique de la Tunisie et des nombreux épisodes de colonisation qui l'ont marquée, son pays d'origine possède un riche et unique héritage culturel proche des autres pays du Maghreb, distinctif des pays arabes et des autres pays d'Afrique.

La décision de partir

En Tunisie, Fatma était pharmacienne. Elle avait complété avec succès les six années nécessaires à l'obtention de son doctorat, avant de travailler comme gestionnaire dans une pharmacie, même si elle n'avait pas de base en gestion. Après seulement un an, elle a néanmoins ressenti le besoin de greffer une formation en gestion à sa formation initiale. Elle avait également envie de rendre son profil plus international. Avant de ne plus avoir la force ou la motivation pour retourner aux études, elle s'est empressée de concrétiser ses projets.

Elle avait eu de très bons échos du Québec. Si son choix s'est arrêté sur la vieille capitale, ce n'est donc pas par hasard. En fait, la ville comblait tous ses critères. Elle avait déjà voyagé en Europe et en Asie et elle avait maintenant envie de découvrir l'Amérique. Elle aimait bien aussi le fait qu'au Québec, les gens parlent à la fois français et anglais. D'un côté, elle se disait qu'il serait plus facile de s'intégrer dans un milieu francophone. D'un autre, elle était heureuse de saisir une occasion de perfectionner son anglais. Enfin, le programme supérieur en administration de l'Université Laval avait très bonne réputation.

Le Québec

Fatma est arrivée au Québec le 29 décembre 2014. Elle a atterri à Montréal où elle a été accueillie par une amie et son mari, deux Tunisiens résidents au Québec depuis plusieurs années. Après s'être assuré que la nouvelle arrivante était convenablement chaussée et vêtue pour affronter le froid, ces derniers sont allés à New York le temps d'un court séjour pour célébrer le Nouvel An ensemble, avant de la conduire vers sa nouvelle ville d'accueil.

Force est de constater que Fatma s'est particulièrement bien adaptée à Québec et au style de vie des Québécois. Bien honnêtement, Fatma concède qu'elle n'a jamais eu de mauvaises expériences ou du moins qu'elle n'y a pas prêté attention si quelqu'un a essayé d'être mal intentionné. Puisqu'elle parlait déjà français, la langue ou l'accent québécois ne lui a pas posé problème. Elle trouvait ça plutôt charmant, en fait, puisque ça lui rappelait le vieux français lu, plus jeune, dans des pièces de Molière. L'hiver ne l'a pas

découragée, bien au contraire. Elle a appris à apprécier la neige. Fatma est encore émerveillée de voir la nature, tenace, renaître chaque printemps.

Qui plus est, elle trouve que les Québécois sont gentils, accueillants et souriants. Curieux également, mais dans le bon sens du terme. En effet, s'il y a quelque chose qui pourrait distinguer les Québécois des Montréalais par exemple, ce serait peut-être ça, une certaine curiosité naïve à Québec. Les gens de la ville de Québec ont tendance à demander « D'où venez-vous? » dès que quelqu'un ne parle pas avec leur accent, et ce, peu importe le physique de cette personne ou la couleur de sa peau. De plus, comme elle a l'impression que c'est son accent qui la rend spéciale ici, et pas autre chose, Fatma ne s'offusque pas du tout de se faire poser cette question. Elle ne la trouve pas déplacée. À ses yeux, il s'agit là d'une façon comme une autre d'établir un premier contact. Le contraste est toutefois intéressant : à Montréal, les gens ne lui ont jamais demandé d'où elle venait. C'est probablement parce que, dans une ville aussi cosmopolite, les habitants ont l'habitude d'entendre différents accents.

En revanche, les premiers mois, Fatma évitait de parler arabe devant les gens, car elle ne voulait pas s'exprimer dans une langue qui n'était pas couramment parlée au Québec. De plus, elle ne voulait pas créer d'effet boomerang, c'est-à-dire qu'elle croit que l'être humain est attiré par ses semblables, tandis qu'elle voulait plutôt aller à la rencontre de personnes de cultures différentes de la sienne. Elle ne le regrette pas, parce qu'elle a rencontré des gens d'horizons différents, parlant anglais ou français. Au fil du temps, elle explique avoir tout de même fait la connaissance d'autres Tunisiens, mais comme elle demeurait dans les résidences de l'Université Laval, les premières personnes qui ont intégré son cercle d'amis provenaient en fait des quatre coins du monde. Ce sont les nombreux petits emplois qu'elle a obtenus ici par la suite qui l'ont davantage aidée à tisser des liens avec des Québécois.

Les valeurs québécoises

Depuis maintenant plus de deux ans, ce sont l'honnêteté et la transparence des Québécois qui fascinent la Tunisienne. Elle a l'impression que ceux-ci disent les choses qu'ils pensent à haute voix et qu'ils les disent comme elles sont, sans sous-entendus. Elle a l'impression qu'ici, les gens

sont plus expressifs et plus spontanés que dans certains autres pays, dont la Tunisie : « Les gens ne sont pas gênés, ils rient fort ». Même dans des contextes de travail, elle a remarqué que les Québécois n'avaient pas honte d'avouer qu'ils ne savaient pas quelque chose ou qu'ils avaient tort. « Ils s'excusent et la vie continue ». C'est ce petit côté *easy going* des gens d'ici qu'elle apprécie. Elle admet même qu'il déteint un peu sur elle.

Ce qui lui plaît moins à Québec, c'est le fameux débat sur l'indépendance. C'est qu'elle le voit comme un frein, comme quelque chose qui divise la population. D'ailleurs, bien humblement, bien qu'elle comprenne très bien le point de vue indépendantiste (qui fait partie du processus de liberté d'expression et démocratique), Fatma rappelle que le multiculturalisme est une valeur canadienne très forte et qu'elle partage aussi cette valeur.

Et c'est un peu pour ça que je suis là, parce que c'est ce qu'on m'a dit du Canada et j'avais envie de vivre dans un endroit comme ça : riche de cultures et d'expériences.

Si elle avait un conseil à donner à quelqu'un désirant venir s'installer à son tour à Québec, ce serait tout simplement de venir dans un certain état d'esprit, la culture et le mode de vie étant à juste titre différents. Elle lui dirait de faire preuve d'ouverture, d'optimisme et de maturité. Elle lui conseillera de se remettre en question, mais aussi d'accepter d'emblée que les gens soient différents, car selon elle, les efforts d'intégration doivent impérativement se faire de façon réciproque pour être couronnés de succès.

L'immigration

Quand Fatma explique pourquoi elle est ici, les gens sont souvent surpris. « Quand tu viens d'un pays en développement, surtout, selon la croyance populaire ou ce qu'on entend aux informations et dans les médias, c'est soit parce que tu as de mauvaises conditions de vie chez toi, soit que tu fuis quelque chose ou encore c'est que tu n'as pas de travail ». Or, comme l'explique Fatma, c'est une vision erronée, du moins au Québec, parce qu'une grande majorité des immigrants sont choisis en fonction d'une foule de critères très stricts : ce sont des travailleurs qualifiés. La preuve? Logiquement, rationnellement, rien ne l'obligeait, elle, de partir de son pays.

Fatma X.

Je travaillais en pharmacie, j'avais un bon salaire, ma bande d'amis et ma famille, j'étais tranquille et ma vie était très agréable, mais il me manquait quelque chose, il me manquait cette expérience à l'international. C'est ça que je suis venue explorer ici.

De surcroît, qu'on le veuille ou non, l'immigration est une nécessité au Québec. En effet, nous le savons tous, la population vieillit et la population active s'amenuise au même rythme. La société a donc besoin de main-d'œuvre pour continuer à faire rouler son économie et l'immigration est l'une des solutions préconisées par le gouvernement. De l'avis de Fatma, c'est une très bonne chose, parce que l'immigration amène la diversité et « la diversité c'est beau (...). Ça optimise et ça crée de l'harmonie. C'est une richesse! ».

À bien y penser, Fatma se considère finalement comme une citoyenne du monde. Chaque fois qu'elle est allée quelque part, elle a intégré quelque chose de nouveau qui l'a changée, qui a changé sa façon de voir les choses et d'aborder les gens. Pour le moment, très sincèrement, elle se sent chez elle au Québec.



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/tunisie-mer-voyage-paysage-2442370>. Crédit : AlexSky

29. Zied X.

ELIZABETH BRASSARD

Le défi était immense. Les étapes à franchir avant d'obtenir son billet d'avion vers le Canada furent longues et coûteuses. Mais pourquoi ici plutôt qu'ailleurs? À cause de la langue française qu'il parlait déjà. Aussi, d'après son expérience, le Canada était l'un des pays avec une politique d'immigration les plus sélectives. Il félicite le gouvernement pour ses efforts pour promouvoir cette destination. Les images auxquelles il avait accès sur Internet l'ont séduit. Une chose est sûre, les défis et nouvelles aventures ne faisaient pas peur à Zied! Originaire de Soliman, il a choisi le Canada dans le but de s'assurer un meilleur avenir, d'améliorer sa situation et ses conditions de vie.

De la Tunisie à Québec

Alors qu'il était encore à l'étape des démarches et des procédures officielles d'immigration canadiennes, il fit la connaissance sur Internet d'une Québécoise qu'il trouva très attachante. Il n'était même pas arrivé qu'une histoire d'amour l'attendait déjà...

C'est finalement en 2012 que Zied mit les pieds à Montréal pour la première fois. C'était un de ses amis qui vivait au Québec depuis déjà quatre ans qui l'attendait à l'aéroport les bras ouverts. Il resta avec lui dans la métropole pendant quelque temps, afin de s'adapter à son nouvel environnement, puis se déplaça ensuite vers la Capitale-Nationale. « C'est d'abord le climat qui m'a surpris à mon arrivée », dit-il sans aucune hésitation. Difficile de comparer un mois d'octobre au Québec à un mois d'octobre en Tunisie. La première neige ne tarda pas et il fut impressionné, ainsi que par les infrastructures en général, les signalisations routières et les « grosses » voitures américaines. Même si tous les membres de sa famille, ainsi que ses amis, sont restés au pays, il dit s'être bien acclimaté et aime sa nouvelle vie. Cependant, il ne cache pas avoir vécu quelques difficultés au début de sa transition.

Transition dans la persévérance

Zied est doté d'une forte expérience professionnelle en hôtellerie. En Tunisie, il travaillait à la réception dans des hôtels de luxe. Il aimait son travail. Il a reçu une très bonne éducation, et fit des études en anglais, en français et en allemand, ce qui est un énorme atout pour lui. Mais malgré ses fortes qualifications, il passa deux mois sans pouvoir décrocher un emploi et dut se résoudre à faire des « jobines » depuis maintenant un peu plus de trois ans. Tout d'abord, il a travaillé dans une usine. Aujourd'hui, il œuvre à l'hôtel Clarendon, dans le vieux Québec, où il occupe un poste dans le service à la clientèle. Heureusement, il se rapproche tranquillement de son domaine et de ses intérêts. La persévérance est un ingrédient nécessaire pour lui, car le chemin est périlleux jusqu'à l'obtention de la « reconnaissance de ses acquis » au Québec. Zied est toujours dans la démarche d'« évaluation comparative » pour que ses expériences soient enfin reconnues et qu'il puisse obtenir un emploi en hôtellerie.

S'adapter malgré les différences

Selon lui, les aliments québécois semblent être moins nutritifs que ceux de son pays d'origine, mais il s'y est accoutumé. Dans son pays, les quantités servies aux invités sont immenses. On force pratiquement la personne à manger plus même si elle n'a pas faim. Il souligne que dans la culture tunisienne, même si une personne a soif, elle n'osera pas le demander à la personne qui reçoit, par pudeur. C'est pourquoi les hôtes servent de grosses portions et s'assurent que l'invité ne manque de rien. En Tunisie, demander est vu comme un acte d'impolitesse, contrairement au Québec où il n'y a aucune gêne en ce sens.

Il souligne aussi que son français et le français québécois sont différents, notamment au niveau du jargon. Petite anecdote, il dit avoir trouvé difficile de faire le lien entre le mot « char » et le terme commun « voiture » quand quelqu'un l'a prononcé devant lui pour la première fois. Bien qu'il parle très bien le français depuis longtemps, il dut s'habituer à l'accent québécois et à nos expressions qui ne sont pas toujours évidentes à comprendre.

Zied X.

Des difficultés à surmonter

Zied a trouvé le peuple québécois très enclin au jugement. À maintes reprises, il s'est fait lancer des insultes et a souvent fait l'objet des regards méprisants.

Ils te jugent dans leur tête même s'ils ne te le disent pas. Les Québécois sont aux deux extrêmes, ils sont super souriants avec toi ou super froids.

Selon lui, le racisme envers les Arabes se fait davantage sentir dans les banlieues de la ville de Québec. Après presque cinq ans ici, il est convaincu que les médias manipulent la société par leur façon de couvrir l'actualité en lien avec la religion musulmane.

Aujourd'hui épanoui

Zied a une très bonne vie sociale, bien qu'il constate que la diversité culturelle inquiète encore les Québécois. Il trouve ardu de faire bonne impression auprès des personnes qu'il rencontre pour la première fois.

Il éprouve de la difficulté à obtenir un emploi dans le secteur de l'hôtellerie, mais garde toutefois l'espoir d'y arriver tôt ou tard. D'après lui, il est important de faire reconnaître ses acquis et d'obtenir une reconnaissance des diplômes dès l'arrivée. Il a connu plusieurs personnes qui ont trouvé des emplois avant d'avoir la reconnaissance de leurs acquis, mais qui ne peuvent malheureusement pas obtenir d'autres emplois.

À trente ans sonnés, après toutes les démarches qu'il a effectuées, il est très fier d'être ici. Il a travaillé fort pour être sélectionné parmi tous ceux qui tentaient de franchir la frontière canadienne. Il en est fier, car le processus d'immigration du Canada est l'un des plus difficiles du monde. La sélection est minutieuse et rigoureuse.

Ils ne prennent que les meilleurs diplômés, les personnes qui travaillent dans un domaine où il y a de la demande, nous sommes notés sur la langue et sélectionnés en fonction de notre âge.

Son frère est venu le visiter dernièrement. Il y a maintenant des vols

Québec arabe

directs avec la Tunisie, ce qui facilite la tâche à ceux qui souhaitent venir le voir dans son nouvel environnement.

Cri du cœur

Les Québécois devraient ouvrir les bras devant les étrangers et casser le mur qui existe entre les différentes ethnies et religions.

Il est arrivé que Zied se fasse crier des insultes et que certains lui manquent de respect à cause de ses origines. Selon lui, les Québécois devraient s'éduquer et tenter de connaître les différentes nations : « Nous sommes de bonnes personnes ». Bien qu'il ne porte pas une attention particulière à la politique, il remercie le parti libéral pour son ouverture sur le monde et les immigrants.



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/place-tunisie-tunis-drapeaux-1248868>. Crédit : ziedkammoun

30. Imed Jarras

ANNE-SOPHIE ST-GELAIS

Imed Jarras, né en Tunisie, vit au Québec depuis 1992 avec son épouse. Depuis se sont ajoutés ses trois enfants nés en sol québécois. Il travaille actuellement au Cégep Limoilou en tant que professeur d'informatique.

De la Tunisie au Québec

Il y a maintenant 25 ans, Imed Jarras quitta son pays natal pour venir étudier au Québec grâce à l'obtention d'une bourse d'études canadienne pour réaliser une maîtrise en informatique. « C'est le gouvernement qui nous a inscrits ici à [l'Université] Laval. Personnellement, je ne connaissais pas les universités du Québec », explique Imed. Accompagné de sa femme, il quitta donc sa famille et ses amis pour s'installer à plus de 6 500 km de chez lui. Sa femme, même si elle n'avait pas obtenu de bourse, décida tout de même de poursuivre ses études à l'Université Laval. « Elle m'a suivi. Elle a étudié avec moi, mais au début elle n'avait pas de bourse », raconte-t-il.

Lorsqu'il arriva à Québec, Imed habitait près du campus de l'Université Laval. Son intégration fut facilitée par le rythme imposé par les études universitaires. « Le fait d'être à l'université est plus facile parce que c'est un rythme qui est bien organisé : une vie active, la façon d'enseigner etc. », souligne-t-il. Sa situation de boursier lui épargna plusieurs contraintes à son arrivée, comme de devoir trouver un emploi, ce qui fut bénéfique pour son adaptation. En plus de la bourse, il pouvait également bénéficier d'un service d'aide offert aux étudiants étrangers par l'université. Imed ne l'a toutefois pas utilisé, ayant trouvé de l'aide ailleurs : « C'était surtout avec les copains, les Tunisiens qui [étaient] déjà ici pour les études, qui avaient une session ou un an de fait. Ça s'est fait naturellement ».

Imed obtint un emploi à Québec avant même la fin de ses études. La décision de rester en sol canadien allait de soi. Le processus d'immigration fut d'ailleurs très simplifié, une fois ses études complétées au pays.

Aujourd'hui, Imed ne regrette pas son choix d'être resté au Québec. Évidemment, sa famille et ses amis lui manquent, tout comme l'ambiance

de son pays natal, l'été et la chaleur. Il retourne toutefois régulièrement en Tunisie, surtout pendant la période estivale, et sa famille vient également le visiter : « Ma mère est venue plusieurs fois. Elle est même restée une année au complet. Ils viennent parfois pour trois mois ». Il encourage maintenant les gens à venir au Québec : « C'est un bon milieu et un bon pays pour immigrer ».

Les valeurs communes

Le Québec et la Tunisie partagent beaucoup de valeurs. Il y a d'abord la famille qui, selon lui, est une valeur universelle : « Beaucoup de gens que je connais ont le sens de la famille et c'est important au Québec ». Ensuite, il a constaté la valeur d'entraide des Québécois, puisque plusieurs personnes l'ont aidé lors de ses premiers moments dans la province : « Ils sont naturels, c'est facile d'entrer en contact avec eux. En fait, c'est difficile, mais une fois que le premier pas est fait, c'est correct ». Il apprécie également la curiosité des gens : « Ils aiment savoir qui je suis, ce que je fais, ce que je mange. Ça fait de bons sujets de discussion ». Finalement, il apprécie la liberté des droits et le respect. Selon lui, les Québécois sont surtout curieux, mais lorsqu'ils en apprennent sur un sujet, comme sur la religion, ils respectent les différences.

D'un autre côté, certains aspects du Québec l'ont surpris à son arrivée. Autant il connaît des gens qui ont le sens de la famille, autant il trouve que le Québec a un problème de société à résoudre en termes de famille.

Je comprends moins les familles où les enfants doivent quitter ou contribuer au loyer à partir d'un certain âge.

Cette situation ne le choque pas, mais ce n'est pas quelque chose qu'il encourage. Ce qui le dérange davantage, c'est que « le mariage n'est pas encouragé, les jeunes sont en couples sans être mariés ». Il ne trouve pas cela sérieux. Il rappelle d'ailleurs qu'il y a beaucoup de séparations au Québec : « Parce qu'il n'y a pas de mariages, c'est dur pour la société. La famille est le noyau de la société. Les divorces ou les séparations déchirent les enfants. Ils ont plutôt besoin de stabilité ».

Pour éduquer ses enfants, il est allé chercher à la fois dans les bonnes valeurs du Québec et les bonnes valeurs de la Tunisie.

Imed Jarras

Ce n'est pas vrai qu'il y a de bonnes valeurs dans seulement un pays. Il faut mettre les bonnes valeurs en commun et laisser les mauvaises de côté. Il faut regarder ce que la société offre de mieux.

Il considère ses enfants comme étant autant des Québécois que des Canadiens ou des Tunisiens.

Donner au suivant

L'adaptation d'Imed Jarras a été relativement facile, mais il est conscient que ce n'est pas le cas pour tous les immigrants. « En Tunisie, tout le monde a la même façon de vivre. Quand on quitte le pays, il faut accepter la différence. Il faut comprendre l'autre et se mettre à sa place », explique-t-il. Plusieurs nouveaux arrivants le contactent pour lui demander conseil, puisqu'il habite ici depuis longtemps et qu'il connaît bien le milieu. Il s'adonne à cœur joie à cette activité : « Ça me fait plaisir de les aider à trouver un logement, à faire des inscriptions. Je les aide aussi à trouver un emploi, à faire des CV et à les mettre en contact avec des employeurs. Je les aide beaucoup ».

L'implication et le bénévolat sont très importants pour Imed. Il accueille régulièrement des étudiants au Centre culturel islamique de Québec à qui il présente la mosquée et explique la religion musulmane. Il aime transmettre et partager l'information. Il a aussi été entraîneur de soccer pendant plusieurs années, mais aujourd'hui, faute de temps, il a dû suspendre cette activité. Selon lui, l'implication est l'un des meilleurs moyens pour s'intégrer dans la société québécoise : « Il faut s'impliquer, faire du bénévolat pour côtoyer l'autre ».

Imed Jarras ne cache pas qu'il faut aussi faire preuve de beaucoup d'ouverture d'esprit pour faire sa place à Québec : « Il ne faut pas se renfermer avec la communauté et les gens du pays ». Pour mieux y arriver, il conseille de suivre des formations ou d'aller chercher un diplôme. « Il est mieux d'aller chercher un diplôme rapidement que de ne rien faire. Si tu veux changer de branche, c'est une bonne idée aussi. On a la possibilité de le faire », souligne-t-il. Il reconnaît que ce sont de gros défis, « mais plusieurs les ont relevés, ce n'est pas impossible ».

Les Québécois et l'immigration

Les Québécois ont aussi une responsabilité dans l'accueil et l'intégration des immigrants. Selon Imed, ils sont surtout curieux quant à la culture. Ils aiment partager des souvenirs de voyage et parler de leur expérience. Quant à la religion, il n'a jamais reçu de propos haineux, mais ce n'est pas le cas des autres membres de sa communauté. « Les gens dans mon cercle d'amis ne pensent rien de spécial. Ils savent que j'ai l'islam comme religion et c'est correct », indique-t-il.

Ce qu'il constate surtout amèrement, c'est le traitement de l'islam par les médias.

De plus en plus, je remarque que les médias parlent beaucoup de l'islam et surtout dans le mauvais sens.

Il précise que les musulmans composent seulement 3 % de la population, mais « comme les médias en parlent beaucoup, ça donne l'impression qu'ils sont beaucoup et c'est ça qui donne une mauvaise impression de la religion ». Il fait une distinction entre l'immigration au Québec et l'immigration en Europe : « Ici, les immigrants illégaux sont plus rares. Ils ne peuvent pas rester ici sans papiers, sans assurance ». Il souligne que « les immigrants ici sont de qualité, ils sont qualifiés ». Il attribue cela aux scores d'immigration qui sont établis notamment en fonction du niveau de scolarité, des enfants, de la famille et de la formation. L'important pour Imed Jarras, c'est d'être patient et de leur donner du temps : « Ce n'est pas en appliquant des lois qu'ils vont mieux s'intégrer. Ça va venir naturellement avec l'emploi, les enfants, le sport, les amis ». Surtout, il faut les traiter comme les autres.

Imed Jarras



Tunis. Source : <https://pixabay.com/fr/tunis-tunisie-ciel-nuages-87214>. Crédit : 12019

31. Khalil X.

STÉPHANIE FOURNIER

Originaire de Tunisie, Khalil est arrivé au Québec en 2016 comme professeur invité et retournera en Tunisie par la suite.

Deux valeurs primordiales : la famille et le respect

Il ne pratique aucune religion, se décrivant comme athée. « La majorité des gens de mon entourage sont musulmans. Certains sont pratiquants et d'autres non ». Il préfère ne pas juger les autres sur la religion qu'ils pratiquent.

Mon avis? Je trouve que c'est bon, chacun fait ses propres choix. La religion, c'est quelque chose d'individuel.

Il a vécu en France pendant plusieurs années, endroit où il a fait ses études de doctorat et où il a enseigné pendant trois ans. Son séjour en France fut interrompu par des problèmes familiaux. En effet, il explique : « Mes parents sont tombés malades, donc j'étais obligé d'être à leurs côtés. Mon père avait la maladie de Parkinson, ma mère avait l'Alzheimer, et en plus les deux à la fois. J'ai dû tout abandonner et rentrer pour mes parents ».

Voyage de raison

Le choix de venir enseigner l'économie au Québec s'est fait à la suite de l'invitation d'une université du Québec.

Je suis bien établi en Tunisie, je suis professeur titulaire depuis plus de 20 ans. Mais, cette année, ils ont fait appel à moi, m'ont proposé de venir enseigner et j'ai dit : pourquoi pas? Je vais venir ici voir une autre culture et découvrir d'autres gens. C'était ça. Prendre un peu d'air, voilà!

Les procédures furent très laborieuses pour venir au Québec.

Québec arabe

C'était très dur, plus que ce à quoi je m'attendais. Il a fallu quatre mois. En plus, il y a eu des délais. L'année dernière, ils m'ont refusé le visa.

Cette longue attente n'a pas entaché la qualité de l'accueil qu'il reçut au Québec et pour lequel il exprime toute sa satisfaction.

C'était très agréable. J'ai été pris en charge par le directeur du département. Je n'ai pas eu de problème particulier, au contraire. C'était au-delà de mes espérances.

Pendant l'année, il a pu rester en contact constant avec ses proches.

C'était un choix. C'est comme si je prenais une année sabbatique. C'est pour me reposer, voir autre chose. Et heureusement, avec les nouvelles technologies, Skype et autres, c'est facile de rester en contact tous les jours. Et puis, comme j'ai passé dix ans en France, j'ai l'habitude d'être éloigné. J'avais envie de revivre une autre expérience.

Ses premiers mois au Québec

Khalil s'est rapidement adapté à la vie québécoise.

Au départ, le système était un peu étrange pour moi parce que je ne le connaissais pas. Mais, je me suis vite adapté. Je trouve que la vie est très paisible ici.

Il n'a pas vécu de choc culturel à son arrivée puisqu'il avait déjà habité en France auparavant. Il trouve que les Québécois sont très plaisants. Jusqu'à maintenant, il ne se rappelle d'aucun problème particulier. En ce qui concerne l'hiver québécois, il n'a vraiment pas subi les affres de ce temps.

J'étais bien préparé, j'ai regardé beaucoup de vidéos. Mais, je trouve que ce n'était pas aussi terrible qu'on le prétendait. Ça dure un peu longtemps, c'est vrai, vers la fin on en a marre.

Khalil X.

Le Québec passionne Khalil

Khalil me parla beaucoup du calme des Québécois, du fait qu'ils sont très pacifiques.

On se promène dans la rue et on n'entend pas les gens crier. Les gens ne sont pas trop stressés.

Il trouve également que ce sont des travailleurs acharnés. Ils sont très attachés au respect de leurs lois. Parallèlement, il les trouve très carrés et fait le même constat quant à ses étudiants. Il préfère ne pas trop critiquer les autres. C'est pourquoi il ne voit pas vraiment de côté négatif aux valeurs québécoises. « Vous savez, ce n'est pas dans ma nature de juger les gens. J'essaie toujours de voir le côté positif plus que le côté négatif ».

Valeurs personnelles

Ses valeurs personnelles qui lui tiennent à cœur dans sa vie sont celles liées à l'ouverture. La loyauté et l'empathie sont importantes pour lui. Il pense que les êtres vulnérables devaient être au centre de nos priorités, comme les enfants et les personnes âgées, et même les animaux. Il n'aime pas qu'on fasse du mal aux autres. L'amour devait guider nos projets et nos actions. En tant qu'êtres humains, nous avons tous des sentiments, des vulnérabilités. Il se présente comme un « cosmopolite », « un citoyen du monde ».

Son avis sur l'ouverture au Québec et au Canada

Je trouve que la politique ici est très simple. Je trouve même qu'au Canada, c'est plus une politique de tolérance et d'inclusion. D'ailleurs, il y a présentement une fête en Tunisie et, hier, l'ambassadrice canadienne en Tunisie a mis un habit traditionnel tunisien et s'est rendue dans une radio. Je trouve que c'est bien.

Il ne voit pas là un problème d'appropriation culturelle. Au contraire, il apprécie cette ouverture et trouve que c'est sympa de sa part.

Dangers de l'autarcie chez les Québécois

Selon lui, les Québécois ne sont pas vraiment informés de ce qui se passe à l'extérieur du pays. Il se souvient d'ailleurs que certains de ses étudiants avaient une vision très stéréotypée des musulmans, qu'ils les assimilaient à des extrémistes, selon ce qui était véhiculé par les médias sociaux notamment.

Je leur ai expliqué la réalité des choses. J'ai éclairé leur lanterne sur la différence entre un islamiste et un musulman, parce que l'islamiste n'est pas un musulman. En effet, les islamistes, ce sont les gens qui veulent mêler la politique à la religion. Par contre, l'islam est comme le christianisme, c'est-à-dire une religion, une spiritualité. Les islamistes nous font beaucoup de mal.

Un peu de philosophie

Il y a deux phrases qui représentent bien sa façon de penser. La première est une citation de François Mitterrand : « Il faut laisser le temps au temps » et la deuxième est un adage qui dit : « Il ne faut jamais dire : fontaine, je ne boirai jamais de ton eau ».

On ne sait pas ce qui peut nous arriver demain.



Kerkennah, archipel tunisien. Crédit : Khalil X.

32. Yassine X.

CATHERINE BOUCHER

Yassine est dans la quarantaine. Il a vécu la majeure partie de sa vie dans une petite île touristique de Tunisie. Il entreprit les démarches pour immigrer au Canada par amour pour une femme. Il vit au Québec depuis 2004 en compagnie de sa femme tunisienne rencontrée quelques années plus tard et de leur fille.

Son ancienne vie en Tunisie

Yassine habitait sur une île touristique, au sein d'une famille très travaillante. Son père avait un ranch pour les chevaux qu'il louait aux touristes dans le cadre de randonnées d'équitation sur la plage. Âgé d'à peine six ans, Yassine avait déjà le sens des affaires, puisqu'il vendait des fleurs et des coquillages trouvés sur la plage à des visiteurs afin de contribuer au revenu familial. L'entreprise de son père était profitable puisque rien n'était enregistré et aucune taxe n'était requise à l'époque. Son frère reprit le flambeau quelques années plus tard. Sa famille ne manquait de rien et avait un commerce qui roulait à merveille. Ils réussissaient à mener une vie épanouissante.

Là où tout a basculé

C'était en 1999. Une jeune Gaspésienne qui visitait la Tunisie se rendit au ranch familial pour une promenade à cheval. Yassine ne se doutait pas que ce jour-là, l'amour frapperait à sa porte et bouleverserait son existence à jamais. Quelque temps après leur première rencontre, elle revint régulièrement le visiter et, avec le temps, elle devint sa femme. À l'époque, il était contre le mariage et, surtout, contre l'idée de se marier à l'extérieur du pays. Il côtoyait quotidiennement des femmes de toutes les nationalités et ne s'attendait pas à développer des sentiments amoureux pour aucune d'elles. « C'était peut-être ma destinée, car je ne m'attendais pas du tout à ce que ça arrive », confie-t-il. La distance était loin d'altérer leur amour, qui grandissait à coups

de téléphone et de communications électroniques. Sa famille avait les moyens de lui permettre de venir en visite tous les six mois et ils se voyaient ainsi deux à trois fois par année.

Le grand départ et l'arrivée

Son départ fut particulièrement difficile pour son père, qui ne s'attendait pas à le voir partir si loin du nid familial. Ils ont toujours eu un grand attachement l'un pour l'autre et une proximité singulière. Il n'était pas le premier à quitter le giron familial, puisque ses frères avaient levé les voiles bien avant lui vers l'Europe. Partir vers l'inconnu ne le rendait pas fébrile, puisqu'il avait l'habitude de voyager. Les douze heures de vol étaient interminables et la hâte d'arriver à destination se faisait omniprésente. « Je n'avais pas vu ma conjointe depuis six mois, j'avais hâte de la retrouver », se souvient-il. Il mit les pieds sur le sol québécois en 2004 et n'avait que sa compagne comme point de repère. À son arrivée, elle était présente pour son accueil en compagnie de sa mère, sa nièce, ainsi que son frère. L'intégration ne fut pas complexe, puisque le fait d'être constamment en compagnie de Québécois lui a facilité la tâche et lui a permis de connaître de fond en comble la culture d'ici : « Je peux parler de plein de chanteurs allant de Gilles Vigneault à Marie-Mai, et je déteste l'équipe de hockey des Canadiens... Ça montre que je suis bien intégré », lance-t-il à la blague. Avant d'arriver ici, il avait une phobie des chiens puisqu'il n'y a pas d'animaux domestiques dans son pays : « C'était un luxe, la majorité était errante », affirme-t-il. Or, sa femme avait un salon de toilettage. À force de côtoyer les animaux, sa crainte prit peu à peu le chemin des oubliettes. Il eut beaucoup de facilité à se trouver un emploi. Il occupa de multiples postes en tant qu'animalier à la SPCA, ainsi qu'inspecteur en réglementation animale.

Une nouvelle vie

Après onze années de vie commune, Yassine et sa conjointe prirent des chemins différents. Alors qu'il était en visite dans son pays d'origine, lors d'une escale au Maroc, il prit place sur un banc et fit la rencontre de sa voisine de siège, d'origine tunisienne. Elle devint sa femme un an et demi plus tard et s'installa au Québec, à ses côtés. Ils devinrent les heureux

Yassine X.

parents d'une petite fille. Ce ne fut pas toujours rose pour sa femme, qui eut beaucoup de difficulté à se trouver un emploi en raison de son voile. Yassine demeura compréhensif : « Si j'avais à choisir entre le CV d'une personne de ma nationalité et celui d'une personne provenant d'ailleurs, je pencherais probablement pour ma patrie », constate-t-il.

Ici et maintenant

Yassine vit maintenant au Québec depuis près de 15 ans. Il a pris l'habitude de visiter sa famille une fois aux deux ans. Personne n'est venu le voir au Québec depuis son départ, faute de temps. « J'ai essayé de faire venir mon frère, mais on n'a pas terminé le processus, c'est le seul à avoir voulu venir », admet-il. Bien qu'il s'ennuie de ses proches, ils demeurent en contact et se parlent toutes les semaines au téléphone. Yassine constate qu'il vivra déchiré toute sa vie, puisque lorsqu'il retourne en Tunisie, il s'ennuie du Québec et vice-versa. Lorsqu'il parle de ses racines aux gens de son entourage et qu'il leur présente des vidéos sur Internet, ceux-ci envient la beauté des paysages. La température clémente tunisienne est sans doute ce qui lui manque le plus, puisqu'il déteste la neige et le froid.

Son emploi lui permet de rencontrer une multitude de gens et de tisser des liens. Persévérant de nature, il adore le travail et y consacre six jours de sa vie sur sept : « J'aime vraiment ça », affirme-t-il. Sa femme vit également très bien ici et s'épanouit dans sa nouvelle profession. Celle-ci est d'ailleurs touchée chaque fois que les gens l'arrêtent pour regarder son bébé.

« Il y a beaucoup d'épicerie marocaines au Québec, je ne me sens pas dépaycé » : Yassine en vient même parfois à oublier son ancienne vie lorsqu'il est au boulot ou en compagnie de ses nouveaux amis. Il se dit très à l'aise et ne souhaite en aucun cas repartir. Sociable depuis toujours, il affirme avoir un très bon réseau de contacts et être connu de tous ses voisins. Il a d'ailleurs pris en charge un nouvel arrivant afin de l'aider à s'intégrer.

Valeurs intrinsèques

La Tunisie fera toujours partie de lui et c'est ce qui le rend authentique. Bien loin de renier sa culture, Yassine a gardé ce qui est bon dans ses valeurs

originelles, ainsi que dans celles que le Québec lui a transmises. Selon lui, les Québécois sont plus disciplinés et ont plus de classe et de politesse. « Là-bas [en Tunisie], les gens ne s'intéressent pas aux autres et ne sont pas galants envers les femmes », observe-t-il. Par contre, il remarque que les Québécois ont tendance à se plaindre sur de multiples sujets, dont la température.

Dans son pays d'origine, la famille est au cœur des priorités et le peuple a tendance à être plus humain. Ici, les citoyens sont axés sur tout ce qui est matériel. Il avoue avoir été étonné de constater que les gens paient généralement leur facture de restaurant de manière individuelle, alors qu'il a été élevé d'une toute autre manière. Par exemple, lorsqu'il sort au restaurant en compagnie d'amis tunisiens, une personne différente est désignée chaque fois pour payer la facture totale. La notion de partage est fondamentalement ancrée en lui. Il ne mange pas de porc et pratique le ramadan : « Je suis musulman et j'espère un jour être pratiquant », mentionne-t-il. Il a toutefois un grand respect envers la religion catholique et admet que lorsqu'il vivait avec son ancienne conjointe, un crucifix était accroché sur le mur du salon alors que des cadres de son pays ornaient les murs de la pièce adjacente.

Yassine est un homme débordant de générosité et il n'a jamais eu de ressentiment envers qui que ce soit. Un jour, alors qu'il était en compagnie de son ex-conjointe, un homme s'est arrêté et leur a dit : « Peux-tu me dire ce que tu fais avec ce bâtard-là? » Malgré les propos irrespectueux qui lui ont été adressés, il est demeuré respectueux et admet qu'il n'a pas été choqué. « Mon environnement d'avant m'a aidé, car j'entendais toutes sortes de choses sur l'île où je vivais », confie-t-il. D'ailleurs, l'homme en question s'est excusé et est aujourd'hui son meilleur ami. Bien qu'il continue de regretter ses propos amers, Yassine le défend : « Il a jugé sans connaître et a bâti son jugement sur ce qu'il a vu à la télévision », dit-il avec beaucoup de compassion. Bien qu'il revienne sur le sujet à l'occasion, il admet être passé à autre chose et ils ne se quittent plus depuis.

Le mot de la fin

« Le Québec, c'est chez moi maintenant, je me sens à ma place », confie le papa d'origine tunisienne. Sa fille est née ici et il se considère comme un immigré québécois. Il ne regrette pas d'avoir quitté son île et admet que cette aventure lui a permis de trouver le bonheur. Il conseille à tous les

Yassine X.

futurs arrivants de ne pas se limiter à fréquenter les gens de leur nationalité. « Il faut côtoyer d'autres nationalités et s'ouvrir aux autres », assure-t-il. Il reconnaît avoir été très bien accueilli au Québec et que la transition fut facile. Il insiste d'ailleurs à ce propos en ajoutant que « quelqu'un qui ne peut pas s'intégrer au Québec ne peut s'intégrer nulle part ». Pour ce qui est du futur, il n'a aucune inquiétude. Il souhaite que sa fille s'épanouisse ici en mentionnant qu'elle y sera libre : « Je ne regretterai jamais d'être venu et ma fille vivra sa vie ici », confie-t-il, le sourire aux lèvres.

وهذا هو فضفاض لتسلق الجبال سيعيش دائما في قدمه – proverbe arabe disant qu'une personne trop lâche pour grimper la montagne vivra toujours à son pied (Traduction libre).



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/tunisie-komachi-bord-de-mer-mer-2471197>. Crédit : veronica111886

33. Mohamed X.

CAMILLE STEBEN-ROY

Mohamed quitta en 2001 son pays d'origine, la Tunisie, pour s'installer au Québec et étudier à l'Université Laval en gestion des technologies de l'information.

Arrivée au Canada

Avant son départ, il effectuait en Tunisie un baccalauréat en commerce. Certains professeurs lui conseillèrent fortement de continuer ses études au Canada. Différents choix lui étaient proposés, notamment la France et le Québec. Bien que la France soit plus proche de la Tunisie, il choisit le Québec, attiré par son environnement social attrayant. Ayant le français pour langue d'étude, il a choisi de s'installer dans la capitale nationale plutôt qu'à Montréal pour la réputation de l'Université Laval et de la qualité de vie dans cette ville.

Lorsque Mohamed évoque son arrivée à l'aéroport de Montréal, le mot qu'il utilise est « inoubliable ». Il s'agissait de son tout premier voyage, alors il était un peu déstabilisé. Épuisé par un long vol de sept heures, de Paris à Montréal, il était tout de même fébrile. En regardant par la fenêtre de la voiture qui le menait à Québec, il fut frappé par le nouveau paysage : les grandes routes, l'architecture des bâtiments, la propreté de l'environnement, le gazon vert partout... Il était fasciné par cette nouvelle culture qui se présentait à lui, annonçant une vie pleine de défis.

L'adaptation et ses défis

Durant ses premiers mois, il découvrit le mode de vie québécois. Pour beaucoup d'immigrants, le climat parfois très froid du Québec demande beaucoup d'adaptation, mais Mohamed s'y habitua rapidement. Bien sûr, il eut d'abord du mal à comprendre l'accent québécois. Il devait se concentrer pour pouvoir suivre une conversation, puisque les Québécois ont tendance à

parler vite et à utiliser un vocabulaire différent. Mais le plus difficile dans son processus d'adaptation fut de réussir à suivre le rythme à l'Université. Dans ses premiers cours, les autres étudiants paraissaient toujours très préparés : il se sentait constamment dépassé et en décalage. Heureusement, il habitait dans les résidences et son père payait ses études, ce qui lui permit de concentrer toute son énergie sur ses cours pour suivre la nouvelle cadence.

La grande disponibilité des ressources d'information facilita beaucoup son adaptation. Par exemple, l'accès illimité à Internet sur le campus lui permettait de faire ses recherches, ce qu'il ne pouvait pas faire dans son pays d'origine. Mohamed appréciait également l'usage répandu des outils de collaboration en ligne : il pouvait ainsi communiquer avec ses coéquipiers universitaires pour planifier une rencontre à tout moment. D'ailleurs, les travaux d'équipe favorisèrent son introduction à la culture québécoise, d'une part en échangeant avec les autres étudiants et de l'autre en étant invité dans leur maison. De nombreux étudiants prenaient également le temps de discuter avec lui et de lui dire bonjour. « Seulement un sourire ou un bonjour dans la rue peut tout changer : une petite attention facilite l'intégration », raconte-t-il. Sur le plan des traditions, il fut heureux de pouvoir continuer à pratiquer sa religion sans problème. Il fut certes surpris par certains aspects de la culture québécoise : la nudité des gens dans les vestiaires des piscines publiques n'était pas habituelle pour lui!

Valeurs et identité

L'attentat du 11 septembre 2001 survint quelques jours après son arrivée au Québec. Ce qui le surprit le plus fut la solidarité du peuple québécois et l'entraide dont il fit preuve. Selon lui, « il y a toujours des gens qui se fermeront à la différence, mais il y a encore plus de gens ouverts et tolérants ». Il fut également surpris aussi par la bonne relation entre les Québécois et leurs services de sécurité, bien différente de celle qui prévaut dans son pays d'origine. « En Tunisie, un policier ne dit pas bonjour à un citoyen et le système n'est pas aussi bien organisé et efficace. » Il se sent en sécurité au Québec.

Mohamed remarqua vite qu'une grande importance était accordée à la justice et à l'égalité. Aussi, il constata que les valeurs québécoises diffèrent de celles de la Tunisie. Il dit que « le Québec est fondateur d'une société

Mohamed X.

qui évolue. » Il apprécie le fait de vivre dans une société progressiste. La notion d'équité entre les sexes est d'ailleurs très importante pour Mohamed, ayant lui-même une épouse et une fille. Sa femme vient également de la Tunisie : il l'a rencontrée en vacances là-bas. Il tient à ce que sa femme et ses enfants vivent dans la liberté et l'égalité, ce qui n'est pas nécessairement valorisé en Tunisie. Les valeurs québécoises que Mohamed chérit le plus sont la gentillesse, l'ouverture, le fait de sourire et de rendre son sourire à l'autre : pour lui, ces attentions surpassent les différences.

Si Mohamed a vécu certains épisodes de racisme, cela ne l'a pas empêché de continuer de croire en la bonté des gens.

En étant toujours avec les mêmes étudiants, j'ai développé certaines connexions avec des gens qui sont encore aujourd'hui mes amis. Bien sûr, avec d'autres, je n'ai pas développé d'affinités, ce qui est bien normal. Je voyais par contre comme une preuve de respect le fait de dire bonjour à tout le monde, mais certaines personnes faisaient tout simplement semblant de ne pas me voir.

Même s'il comprenait et respectait que certaines personnes ne veuillent pas lui parler, cela n'effaçait pas le mal provoqué par le fait d'être ignoré. Il sentait que certaines personnes préféraient mettre tous les immigrants dans le même panier stéréotypé alors que, selon lui, chacun est différent et aussi unique que n'importe quel Québécois.

Dans ces moments, je me rappelle que c'est normal qu'on soit perçu différemment. Au sein des peuples et des tribus, les gens se reconnaissent et se ressemblent, mais nos différences ne devraient pas nous empêcher d'aller vers les autres.

Pour faciliter les expériences des futurs immigrants, Mohamed recommande : « Il faut comprendre les Québécois. Connaître avant de juger. Apprendre sur l'histoire du Québec et connaître la société dans laquelle on vit. Il y a du travail à faire de part et d'autre, une seule main n'applaudit pas seule ».

Il est donc important de se familiariser non seulement avec la situation actuelle du pays d'accueil, mais aussi avec son passé.

Observer, comprendre, tolérer.

Québec arabe

Il rappelle que, lors de l'attentat à la grande mosquée de Québec survenu le 29 janvier dernier, les Québécois ont été très présents pour lui et ses confrères et consœurs, ouverts à la discussion et prêts à aider. Pour lui, la force du Québec est sa valeur d'inclusion : peu importe sa culture, son origine ou sa religion, tous et toutes sont les bienvenus.



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/tunisie-arabe-l-islam-tapis-hall-2444513>. Crédit : veronica111886

34. Adam X.

ROSALIE GUAY

On est tous des fils d'Adam et d'Ève, alors on est tous des frères et sœurs...

Faire le choix de l'immigration

Adam vivait dans la ville de Tunis avec toute sa famille et ses amis. Un jour, il choisit d'effectuer un changement pour améliorer son niveau de vie. C'est donc dans l'optique de trouver un meilleur travail et une meilleure qualité de vie qu'Adam quitta son pays d'origine et se lança dans la périlleuse aventure de l'immigration.

J'ai bien étudié la situation d'immigration à travers le monde et surtout l'Europe, le Canada, les États-Unis et l'Australie.

Adam avait une préférence pour une destination francophone, puisqu'en Tunisie, la seconde langue parlée est le français. La France n'était pas une option pour lui puisque le taux de chômage y est aussi élevé qu'en Tunisie et l'intégration des immigrants n'y est pas favorable.

Le Québec semblait être la meilleure destination. Il fit sa demande d'immigration, mais le processus pour obtenir un visa canadien était trop long et il ne voulait pas attendre. Il s'essaya donc pour l'Australie. Après avoir obtenu l'approbation pour le visa et passé tous les tests, il décida d'annuler par manque d'argent. « Ils demandaient beaucoup d'argent pour commencer à vivre là-bas et je n'en avais pas ». Aux États-Unis, il avait obtenu la *green card*, mais n'eut pas de chance pour un visa et, encore une fois, il n'avait pas les moyens financiers. Entre chaque démarche, le temps passait et une fois toutes ses options essayées, déjà deux années et demie avaient passé. C'était le temps nécessaire pour que les démarches du Québec se finalisent et, contre toute attente, le Québec accepta finalement sa demande de visa. Il était « très heureux de la situation ».

L'arrivée à Québec

En arrivant en septembre, Adam eut droit à un court temps d'adaptation au climat du Québec. Il se souvient que c'était un beau mois de septembre, chaud. « C'était agréable parce que la Tunisie, c'était trop chaud pour moi ». C'était d'ailleurs une des raisons de son départ. Adam avait quelques connaissances qui habitaient déjà à Québec. Ils l'ont aidé dans les démarches et les papiers pour les premières semaines, mais lui aussi expliquer les manières de fonctionner d'ici, les règles de conduite, « par exemple, ici les gens respectent les files d'attente. Savoir cela empêche de faire bien des bêtises ».

Adam arriva donc au Québec en septembre 2011, avec seulement 2 500 \$ en poche pour combler le temps d'adaptation et de recherche d'emploi.

Il est difficile d'imaginer partir avec si peu et devoir tout recommencer à zéro. C'était très difficile au début. C'était stressant et j'étais obligé d'accepter des emplois même s'ils n'étaient pas dans mon domaine. Je ne voulais pas être sur l'aide sociale.

Pendant trois mois, Adam eut de médiocres conditions de travail et il ne savait jamais s'il serait capable de payer à la fin du mois.

Les emplois n'étaient pas motivants à cause du très petit salaire et des longs trajets d'autobus qu'ils exigeaient. Les employeurs exploitaient mon manque d'expérience aux yeux des normes du Québec.

Il n'a donc pas tardé à faire ce qu'on appelle une évaluation comparative des diplômes hors Québec. Cela lui a permis d'obtenir la certification pour travailler dans son domaine. Il reçut finalement une offre d'emploi plus intéressante dans son domaine, ce qui lui a permis d'améliorer son niveau de vie tranquillement. Il eut plusieurs emplois avant de trouver son emploi actuel, celui qui le comble vraiment.

En arrivant à Québec, Adam était célibataire et avait « un fort sentiment de solitude », car il avait laissé toute sa famille en Tunisie et qu'il n'avait pas de compagne de vie. Après un an, il voulut donc trouver quelqu'un ici avec qui partager sa vie. Il voulait « quelqu'un avec qui partager les hauts et les bas de la vie et fonder une famille à Québec ».

Adam X.

Religion

Se définissant comme musulman croyant et pratiquant, Adam doit faire ses cinq prières durant la journée. Au début, il eut de la difficulté à pratiquer les prières pendant la journée. Comme il ne voulait pas avoir de problèmes avec ses employeurs, il ne demanda pas à prier sur son lieu de travail. Après un moment, il devint plus confiant et il demanda la permission de prier pendant les pauses. À son premier emploi, il n'y eut pas de problème. Par contre, à son deuxième emploi, il n'obtint pas l'accord.

Mon employeur n'était pas accommodant et cela était dur pour moi.

Valeurs

Tout au long des démarches pour venir vivre à Québec, Adam apprit beaucoup sur la ville et la province, mais l'apprentissage fut réellement tangible dans le quotidien. Pour Adam, une des plus belles valeurs du Québec fait référence à la justice et à l'égalité.

Comparé à la Tunisie, ici on respecte et on fait appliquer la loi. C'est drôle d'ailleurs, parce que dans la religion musulmane, la justice est très importante et les Québécois la respectent plus que nous-mêmes.

Lors des premiers mois, Adam trouvait que les Québécois étaient très gentils : « On m'offrait beaucoup d'aide matérielle, mais surtout de l'aide morale ».

Habitation

Adam fut surpris par l'architecture du Québec qui est complètement différente de celle de son pays d'origine.

On se prépare, on étudie, on regarde des photos, mais ce n'est pas pareil. La première journée j'étais saturé, bloqué par la différence, mais on finit par s'habituer.

Il était conscient que la Tunisie avait un peu de retard par rapport au

Québec, mais « la surprise était grande par rapport au confort du Québec : le chauffage, la climatisation et l'espace dans les logements et les transports en commun. Ici, presque tout le monde a un siège pour s'asseoir. Il y a aussi beaucoup de feux de circulation comparativement à la Tunisie ».

Racisme caché

Vivre le racisme, même si on veut l'oublier, ça fait mal et ça reste.

Adam a été confronté au racisme.

Je ne veux pas généraliser, tout le monde n'est pas raciste. C'est quelques personnes, quelques moments.

Adam constate quand même que le racisme prend une forme différente ici. Contrairement à l'Europe où le racisme est exprimé clairement dans la rue, au Québec le racisme est caché. Être raciste, c'est un tabou et ce n'est pas accepté, mais certaines personnes le sont quand même. Il l'a subi à de nombreuses reprises pendant qu'il recherchait un emploi : « Ce n'est pas dit clairement, mais nous sommes exclus silencieusement ».

Le pire moment pour Adam fut lors d'une confrontation avec le propriétaire de son deuxième logement. Il y avait des problèmes dans l'appartement avec le robinet et l'eau chaude, mais, lorsqu'il appela le propriétaire, celui-ci l'insulta et lui dit de retourner dans son pays, que tout le monde s'en porterait mieux. Adam se résolut à le confronter à nouveau en menaçant d'appeler la police, mais le propriétaire resta ferme. Par crainte d'avoir un mauvais dossier de locataire, il n'a rien fait. Ce fut pour lui une expérience douloureuse et difficile à partager.

Selon Adam, les médias ont une grande part de responsabilité dans la lutte contre l'islamophobie. Le manque d'information ou la qualité de l'information sont souvent responsables de ce type de comportement.

C'est dommage, car peu de gens sont conscients qu'il y a une différence entre les Arabes et les musulmans, peu de gens savent ce qu'est réellement la religion musulmane.

Adam X.

Le Québec aujourd'hui

Malgré le fait qu'il soit impossible d'oublier notre origine et nos souvenirs, il est possible de s'adapter à la vie québécoise.

Je ne veux pas changer mon accent. Je suis bien avec qui je suis. Je respecte les règles, les normes et j'aime ce pays. Je me sens impliqué dans l'avenir du Québec, du Canada. J'y élève mes enfants, je participe à la vie économique et au développement de la société. J'ai même commencé les démarches pour obtenir ma citoyenneté, car je veux participer aux élections et avoir le droit de voter.

La vie d'Adam à Québec est bien remplie.

Je suis comblé avec ma famille, mes amis, ma voiture, des assurances, un travail, une vie de qualité. Ce sont plusieurs choses que je n'avais pas dans mon pays d'origine.

Entre les prières le soir à la mosquée où il socialise avec des amis, il trouve toujours le temps de revenir à la maison écouter son émission préférée : « Génial ». Il a d'ailleurs constaté qu'il « passe plus de temps avec les amis québécois qu'avec sa femme à la maison ». L'adaptation s'est bien faite et il désire continuer à la bonifier. Il a pris récemment la décision de retourner à l'école. « J'ai débuté des études pour améliorer mon expérience et mes compétences pour mieux m'installer ici ».

Recommandations

Il faut faire attention aux diplômes et aux équivalences de diplômes.

Selon lui, « pour avoir plus de chance, il faut étudier et demander la reconnaissance de ses diplômes ».

Selon Adam, lorsque tu immigrés, « il ne faut pas mentir, ne pas se forcer à changer. Si tu n'es pas à l'aise, il ne faut pas rester ». Il croit profondément qu'il n'y a pas de honte à repartir ou changer de destination. Il connaît des personnes qui ne sont pas reparties alors qu'elles ne se sentaient pas bien. Elles n'ont pas trouvé d'emploi et, maintenant, elles vivent de l'assistance

Québec arabe

sociale. « Ce n'est pas une expérience réussie, parce qu'ils ne se développent pas et ne contribuent pas à la société ».



Ville de Tunis. Source :
<https://location-vacances-tunisie.jimdo.com/la-tunisie>

35. Habib Saïdi

JEAN-DAVID RHÉAUME

Enfance et études

Fils d'agriculteur, Habib Saïdi grandit en Tunisie, plus précisément dans la région de Bizerte. Située près de la mer, des forêts et des montagnes, cette région proche de l'Europe vit grandir le futur professeur de l'Université Laval. Habib fit ses études primaires, secondaires et supérieures en Tunisie avant de se rendre en Égypte où il poursuivit ses études et obtint l'équivalent d'une maîtrise au Québec. Avoir étudié dans une université francophone d'Égypte lui permit d'aller à la rencontre d'une autre francophonie, différente de celle de sa Tunisie natale. C'est dans cette société de connaissances où la beauté de la langue est valorisée qu'il apprit à s'adapter et qu'il rencontra des professeurs canadiens qui lui offrirent par la suite l'expérience d'une vie.

Une première expérience

Pendant ses études, il se fit offrir l'opportunité de venir au Canada afin de faire des travaux de recherches au Musée des civilisations. En 1999, il effectua donc une première visite au Canada et se vit réserver un accueil chaleureux. Il remarqua aussi une très grande ouverture de la part des gens qu'il côtoya. Il louait une chambre chez une dame qui l'accueillit à bras ouverts. Pour le mettre en confiance et l'aider à s'intégrer, elle prit le temps de le présenter aux voisins. « J'étais la vedette, en quelque sorte, j'étais une découverte pour ces gens-là qui ne connaissent pas ce monde de l'Afrique du Nord, des Arabes et des musulmans ». Même s'il ne connaissait pas l'accent québécois, l'adaptation fut assez rapide et son expérience le marqua de la meilleure des façons. La société accueillante et les relations humaines fortes le poussèrent même à penser que le Québec pourrait être une possibilité permanente et non pas seulement temporaire. Lors de ses visites, il remarqua aussi avec intérêt les différences au niveau des études que présentait le Québec, un facteur qu'il ne put négliger. Puisqu'il était

assistant à l'enseignement supérieur à Tunis, il dut toutefois repartir à l'automne afin de respecter ses autres engagements.

Un changement permanent

Habib décida tout de même de s'inscrire au doctorat à l'Université Laval et fit sa demande pour être résident permanent. Il s'agissait donc d'une étape majeure et du début d'une nouvelle vie pour lui et sa famille.

Lorsqu'il arriva à Québec avec sa famille, en 2002, il eut la chance de passer le premier mois dans un appartement normalement loué aux étudiants de l'Université Laval. Même si celui-ci était assez dispendieux, il s'agissait d'un moment de répit pour ensuite commencer la quête d'un logement pour lui, sa femme et ses deux enfants. Il faut rappeler qu'il y eut une crise du logement assez importante en 2002 au Québec afin de comprendre la grande difficulté de se trouver un logement.

L'hiver arriva, accompagné de ses péripéties. Puisqu'il ne possédait pas d'automobile, Habib affronta la dure saison à pied et se déplaça dans le froid, le vent et les chutes de neige importantes. En y repensant, il s'agit de moments cocasses qui font partie, selon lui, de ce qu'offre le Québec.

Quelques moments plus difficiles

À la suite des attentats du 11 septembre 2001, il remarqua un changement dans ses rapports avec la famille qui l'hébergeait durant l'été. Il eut beau condamner les actes commis par ces marginaux tout en manifestant sa profonde déception, cela ne semblait pas convaincre la dame qui l'hébergeait. C'était comme s'il avait plus de responsabilités qu'elle dans ce drame et qu'il devait se sentir encore plus coupable que les autres pour compenser.

On est passé d'une période où il y a toute une ouverture à une période avec plus de réserves.

Habib sentit qu'une certaine distance se créait et que l'atmosphère était plus froide entre sa famille d'accueil et lui.

Habib Saidi

C'était le premier signe d'un changement que j'ai vu venir et qui a continué jusqu'au drame du 29 janvier 2017. (...) Ce stéréotype de musulman et d'arabe qui fait peur s'est accentué après le 11 septembre.

Il mentionna aussi que la difficulté de se trouver un logement était peut-être liée en partie au fait que les gens se gardaient une part de réserve. Les événements du 11 septembre 2001 étaient toujours frais dans la mémoire collective et une certaine crainte semblait être présente. Par exemple, il mentionna un cas précis en 2002 où il prit rendez-vous pour louer un logement et qu'après avoir su qu'il était Tunisien et non Français, la chose sembla se compliquer. La personne le rappela 15 minutes plus tard en disant que la conjointe du propriétaire venait de louer le logement en question. Était-ce réellement le cas ou simplement une décision non réfléchie menée par une peur non fondée?

Il réussit tout de même à trouver un logement et commença sa vie à Québec. Puisque sa fille aînée trouvait la situation difficile, elle retourna vivre chez sa grand-mère en Tunisie pendant qu'il continuait à chercher un logement un peu plus grand.

Aujourd'hui

Depuis 2007, Habib est professeur en ethnologie à l'Université Laval et occupe le poste de directeur de l'Institut du patrimoine culturel. C'est en se dégageant de la perception des autres qu'il s'adapta à la culture de sa nouvelle maison, le Québec. C'est ainsi qu'il vit aujourd'hui, en continuant d'avancer dans ce Québec qui est maintenant le sien.

Selon lui, les différences ne sont pas aussi grandes que ce que les médias laissent paraître.

Il y a des différences et c'est ce qui fait la beauté de la chose. Sinon, ça ne donne pas le goût de l'aventure. Il y a des efforts à déployer des deux côtés, de la société d'accueil, ainsi que des individus et des familles qui viennent s'installer ici. Chacun peut s'adapter aux différences des deux côtés.

Il a décidé de venir au Canada afin d'améliorer sa qualité de vie, mais

Québec arabe

c'est surtout en raison de son coup de cœur pour le Québec qu'il est venu s'installer de ce côté de l'océan.



Ville de Bizerte. Source : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bizerte>

36. Housseem Ben Messaoud

FREDERIC CARON

Housseem Ben Messaoud est originaire de Tunis, précisément de la ville de La Marsa. Il est l'aîné d'une famille de trois garçons. Fils de forgeron, il est issu d'une famille au revenu moyen. La famille est installée dans la ville depuis trois générations. La mère d'Housseem vient du sud de la Tunisie, tandis que son père est natif du nord.

Housseem qualifie son enfance de normale. Il avait des notes moyennes à l'école et voulait devenir médecin. Il s'inscrivit donc à la faculté de médecine une fois l'âge réglementaire atteint, mais dut laisser tomber, car il n'avait pas les notes requises. Plus tard, il fut admis dans une école d'ingénieurs, en génie mécanique agro-industriel, avec une spécialité en transformation des produits alimentaires. Le programme dura cinq ans. Il fut le premier de son université à compléter ce parcours, ce qui lui valut une bourse pour aller étudier en France.

Arrivée au Québec

Housseem compléta son baccalauréat au mois de juin et, à la suite de son admission à la maîtrise à l'Université Laval, arriva au Québec en août. Pourquoi avoir préféré le Québec à la France?

Pour des raisons de sexualité. La France n'est pas aussi avancée au niveau de l'homosexualité et de la lutte contre l'homophobie, et tous les préjugés sur l'immigration clandestine empêchent certaines personnes de rencontrer ou parler à des Arabes. Les gens sont plus méfiants qu'ici.

Selon lui, certains Français sont peu ouverts aux immigrants. Ils ne réalisent pas que la plupart d'entre eux ne sont là que pour travailler et améliorer leur qualité de vie.

Housseem arriva au Québec seul, n'y connaissant personne. Les procédures d'immigration à l'aéroport furent longues et lui firent manquer le dernier bus vers Québec, l'obligeant ainsi à passer à Montréal sa première

nuit d'immigrant. Son premier contact avec des Québécois fut lorsqu'un passant lui prêta son cellulaire pour appeler vu qu'il n'avait pas la monnaie requise pour le faire à partir d'un téléphone public.

Premiers mois à Québec

Houssem s'est rendu à Québec le lendemain. Il passa ses premiers mois à Québec en résidence d'étudiants. Sa première session universitaire fut une expérience heureuse : « Je dirais que c'était tranquille. Je ne connaissais personne, je n'avais rien dans la tête à part les études ». S'il devait choisir un mot pour décrire ses premiers mois de vie québécoise, il dirait : neutre. Il dut faire des efforts pour s'adapter au système scolaire québécois et consacra beaucoup de temps à ses études, ce qui l'empêcha de rencontrer des personnes ailleurs que dans un contexte scolaire, faute de temps.

L'individualisme des Québécois est ce qui l'a le plus marqué : « Être individualiste peut être compris dans deux sens : les Québécois sont individualistes et distants, mais c'est correct, puisque chacun a besoin de son espace, ce qui n'est pas le cas chez nous ». Il appréciait cela au début, mais après un certain temps, il en fut déçu. Il remarqua que même entre amis ou entre voisins, les Québécois gardent toujours une certaine distance.

Québécois inquiets

Houssem ne croit pas que les Québécois sont ignorants par rapport aux immigrants, particulièrement aux immigrants de culture arabe. Il considère que la plupart des résidents du Québec sont éduqués et sensibles. Il croit toutefois que les Québécois sont facilement manipulés et manipulables par les médias, surtout les médias privés. Il considère que les motivations de ces médias, ainsi que leur traitement des nouvelles, nuisent à la cause des immigrants. Il encourage les Québécois à conserver leur sens critique et à toujours approfondir leurs recherches sur l'actualité. Selon lui, les Québécois ont le droit de s'inquiéter pour leur sécurité et leur pays, mais il les encourage toujours à se poser des questions : « Pourquoi cette personne a quitté son pays? Pourquoi s'est-elle installée ici? ». Il aimerait que les

Québécois essaient de comprendre les conflits qui poussent les réfugiés à quitter leurs pays.

Houssem n'est pas surpris des jugements auxquels il fait face. Il voit les habitants de la ville juger les gens des régions, les Montréalais juger les gens de Québec, etc. Selon lui, il ne faut pas oublier qu'on ne connaît pas davantage les habitants de sa propre ville que les personnes provenant d'autres pays, ce sont des étrangers. Mais il dit qu'il ne faut pas avoir peur des étrangers, peu importe d'où ils viennent. Il croit toutefois que les immigrants doivent apprivoiser la culture du pays d'accueil et l'intégrer. Il a d'ailleurs un message à faire au ministère de l'Immigration : « Faites rentrer les homophobes chez eux! ». Même s'il existe des homophobes québécois, il aimerait que les gens d'ailleurs soient plus ouverts à ce sujet en arrivant ici.

Son adaptation au Québec

Si Houssem pouvait revenir dans le passé et se donner un conseil pour mieux s'adapter à son nouveau pays et à sa nouvelle ville, ça serait : « Ne te force pas à essayer de t'adapter! ». Il a vécu de la frustration lors de ses premiers moments au Québec à essayer de recréer le même genre de liens qu'il entretenait avec ses amis tunisiens. Les gens ici ont déjà un cercle social établi et il ne faut pas forcer les choses à son avis, elles arriveront en temps et lieu. Toutefois, ses amitiés québécoises sont moins fortes que ses amitiés tunisiennes, et la majorité de ses amis au Québec sont des enfants ou petits-enfants d'immigrants.

Sa vie aujourd'hui

Houssem occupe actuellement un travail à temps partiel en attendant de se trouver un emploi dans son domaine. C'est d'ailleurs dans les milieux de travail qu'il considère vivre le plus de discrimination : « Quand je postule pour un travail, on ne me rappelle jamais. C'est grâce à des gens que je connaissais que j'ai obtenu des emplois ».

Du côté de sa vie personnelle, Houssem est très impliqué dans plusieurs organismes et événements LGBT de la ville de Québec : le Groupe gai de l'Université Laval (GGUL), la Fête Arc-en-ciel, MIELS-Québec, etc. On

comprend pourquoi la Fierté gaie de Montréal fut le premier évènement qui l'a marqué positivement à son arrivée :

J'ai changé ma date d'arrivée à Québec pour pouvoir arriver à temps!
[...] Je suis arrivé, j'ai mis mes affaires au Pavillon et je suis retourné à Montréal voir la *Gay Pride*! Et je suis retourné voir la *Gay Pride* de Québec.

Housseem garde toujours contact avec son pays d'origine, mais avec moins d'intensité qu'avant. Il est retourné deux fois en Tunisie, mais il ne pense pas y retourner prochainement. Il aimerait trouver un emploi avant de retourner en visite. Aussi, à la suite de son *coming out*, il attend que les choses se calment un peu chez lui. Les mentalités plus conservatrices des Tunisiens ont fait en sorte que la nouvelle n'a pas été extrêmement bien reçue par ses proches.



Bertrand Bouret, 2006, « Panorama de la baie de La Marsa », Wikimedia Commons.

37. Nawel Hanchi

CHARLINE HIVERNAT-MORISSETTE

Originaire de Bizerte, une ville située au nord de la Tunisie, Nawel Hanchi décida, vers la mi-vingtaine, de quitter son pays pour venir s'installer au Québec. Issue d'une famille de trois enfants, Nawel quitta sa mère, son frère et sa sœur au printemps 2013 dans le but de commencer une nouvelle vie de l'autre côté de l'Atlantique.

Au revoir, Bizerte

Le contexte de travail en Tunisie est précaire. Le nombre d'individus à la recherche d'un emploi dépasse largement le nombre d'emplois disponibles. Ainsi, en général, les enfants ne quittent le nid familial que s'ils se marient et fondent leur propre famille. Autrement, les membres d'une même famille se serrent les coudes et tous contribuent au revenu du ménage. Il en était de même au sein de la famille de Nawel, qui travaillait six jours par semaine afin d'aider sa famille à joindre les deux bouts. C'est donc en lisant une annonce dans le journal tunisien que la jeune femme, audacieuse et travaillante, sentit un besoin profond de sortir de la routine. À l'intérieur des pages de ce quotidien, elle aperçut une offre d'emploi dans une entreprise québécoise qui cherchait des couturières, domaine dans lequel Nawel œuvrait.

Quand j'ai vu l'annonce, je me suis dit : pourquoi pas? Je ne suis jamais sortie du pays!

C'est ainsi qu'elle et trois autres femmes obtinrent un poste de couturières pour une entreprise située à Saint-Ubalde dans la région de Portneuf.

Bonjour Saint-Ubalde!

Le printemps 2013 fut une période marquante pour elle. L'arrivée de Nawel se déroula en douceur. À leur arrivée, les quatre jeunes femmes furent

installées dans une maison qui leur était louée, au centre du village agricole. Dès le départ, Nawel se sentit accueillie avec curiosité, certes, mais cette curiosité s'accompagnait d'un respect immense.

Au début, je disais à ma mère : c'est fou comment le monde est gentil.
Il y a des fois où ça me gêne.

Les habitants du village étaient nombreux à n'avoir connu dans leur vie que très peu de personnes d'origine arabe. Ainsi, plusieurs Ubaldiens rendirent visite à Nawel et ses compagnes afin d'en connaître davantage sur leur culture, leur religion et leurs motivations à changer de vie. Au cours de ces visites, Nawel fut surprise par l'accent québécois qui, disons-le, est très particulier. Il fut cependant aisé pour la jeune femme d'entrer en contact avec le voisinage, entre autres en raison d'un français qu'elle maîtrisait bien. Il arriva fréquemment que des voisins se rendissent chez elle pour lui offrir de l'aide, pour l'inviter à sortir ou même pour partager un repas. Ces contacts, de plus en plus familiers, lui permirent d'améliorer davantage son français et d'y intégrer progressivement quelques expressions québécoises. « Ça reste que je ne comprends pas encore les blagues! », dit-elle en éclatant de rire.

Toutefois, là n'est pas le seul avantage qu'obtint Nawel de ces visites. En effet, l'une des raisons de son bonheur actuel fut la rencontre de son mari. À la suite de quelques visites de courtoisie, une complicité s'installa entre eux. Un an plus tard, ils se marièrent. « On se respecte tout le temps. Il est gentil avec moi, il a toujours été là pour moi, même lorsque j'étais plus déprimée. »

En effet, malgré l'accueil hors du commun auquel elle eut droit, la jeune femme connut tout de même quelques embûches. Le processus complexe et interminable de l'immigration, les kilomètres qui la séparaient de sa famille et les conditions quelque peu précaires de son emploi minèrent son moral pendant quelques mois. Bien entourée et dotée d'une immense force de caractère, elle se remit vite sur pieds. « Je veux vraiment remercier les gens de Saint-Ubalde, c'est surtout grâce à eux que j'ai gardé le moral. »

Nawel, une jeune femme épanouie

En Tunisie, il fait généralement très chaud. Nawel, malgré son amour pour le Québec, fut donc bien surprise par le froid qui règne sur la province

pendant l'hiver. Elle avoue préférer le confort de sa maison aux activités hivernales pendant les mois les plus froids de la saison. Toutefois, aussitôt que la chaleur revient, elle aime profiter de la nature et du soleil. Les après-midis en bateau ou les balades en véhicules tout-terrain dans les champs à perte de vue de son village d'adoption font partie des petits bonheurs de la jeune femme. Son mari et elle partagent désormais le même toit et continuent à apprendre à se connaître dans le respect et l'ouverture. Ils honorent leurs différences et évoluent ensemble selon une conception de la vie qui prône le vivre et laisser vivre. D'ailleurs, autant dans son couple que dans les autres aspects de sa vie, l'ouverture d'esprit est une valeur fondamentale pour la jeune femme. Lorsqu'il est question de religion, de mode de vie ou de culture, Nawel est d'avis que tous ont droit à leur opinion. En général, elle considère les Québécois comme un peuple accueillant, respectueux, curieux et serviable, mais elle avoue avoir vécu des situations où la peur des gens faisait surface de manière offensante. Malgré ces incidents, rarissimes, elle se sent choyée par la vie qu'elle mène aujourd'hui. Depuis peu, Nawel a changé d'emploi, pour une autre entreprise de la région. Ce nouvel emploi lui permet de faire des économies dans le but de réaliser un projet de couple qui lui tient à cœur : aller visiter sa famille en Tunisie afin d'y officialiser leur union. Le couple est bel et bien uni par les liens du mariage au Canada, mais les lois étant différentes dans son pays d'origine, le processus est différent et il est important pour elle et son mari de rendre leur union valable aux yeux de sa famille tunisienne. Nawel, qui porte désormais le Québec dans son cœur, souhaiterait aussi réaliser un autre projet à leur retour, celui de mettre un enfant au monde.

Donner au suivant

Afin d'honorer l'accueil auquel elle eut droit à son arrivée, Nawel s'implique grandement dans le processus d'intégration d'une nouvelle famille syrienne au sein de son village. En effet, à l'hiver 2017, Saint-Ubalde accueillit à bras ouverts une mère, son mari et leur petite fille. En toute humilité, Nawel prit contact avec la famille syrienne et, pendant des semaines, correspondit avec ses membres afin de les préparer à ce grand changement. À leur arrivée, Nawel fut leur point de repère, le visage rassurant qui allait les aider à faire connaissance avec leur nouvel environnement.

Québec arabe

Chaque individu possède sa propre histoire. Nawel est une jeune femme courageuse, un exemple inspirant. Son parcours reflète l'importance de faire des choix pour soi, malgré les craintes et les obstacles qui peuvent se présenter. C'est aussi le reflet d'une intégration positive en milieu rural, un espoir pour les immigrants de toutes origines qui auraient perdu confiance en la bonté humaine.



Crédit : Nawel Hanchi

38. Jane X.

ALEXANDRA DUPÉRÉ-MIGNEAULT

J'ai beaucoup voyagé auparavant, mais je ne suis jamais partie de chez moi en laissant famille et amis pour m'installer ailleurs. Donc, je savais que ça allait être un peu difficile au départ, mais j'ai pris mon courage à deux mains et je me suis lancée.

Le 23 août 2015 est le jour de l'arrivée de Jane à Montréal. La jeune femme de 28 ans, célibataire et sans enfant, venait de quitter son pays d'origine, la Tunisie, pour vivre ce qui allait être l'expérience de sa vie. Elle se retrouvait donc pour la première fois au Québec, seule avec sa valise et son désir de découvrir le monde. Bien qu'elle se considère comme une personne à l'esprit un peu bohème et qui aime découvrir de nouvelles cultures, venir étudier dans un autre pays était une expérience complètement nouvelle pour elle.

Les premiers jours à Québec

Dès le lendemain de son arrivée, Jane se dirigea à Québec vers l'Université Laval, l'endroit où elle souhaitait poursuivre ses études. C'est d'ailleurs à cet endroit que toute son aventure dans ce nouveau pays commença. Grâce au personnel d'accueil de l'Université et de la direction des résidences, Jane eut en main toutes les informations concernant les inscriptions et les logements. Toutefois, malgré la gentillesse et la bienveillance de toutes ces personnes, ce fut le début d'une semaine plutôt difficile pour cette nouvelle résidente du Québec. Elle avait du mal à trouver un logement, puisque toutes les chambres des résidences sur le campus étaient déjà occupées. Heureusement pour elle, elle eut la chance de rencontrer d'autres étudiants qui lui permirent de trouver un endroit où habiter. Une autre difficulté qu'elle rencontra fut la langue québécoise et ses expressions particulières. « J'ai dû faire un effort pour comprendre l'accent québécois et les quelques mots et expressions que je ne connaissais pas », précise-t-elle. Puis, au fil du temps, elle rencontra des gens qu'elle qualifia de « formidables, gentils, serviables et très ouverts ». Elle apprécia d'ailleurs

dès son arrivée la manière de vivre des Québécois qui ressemblait, selon elle, beaucoup à celle de son pays.

Bien qu'elle redoutait son premier hiver, puisqu'elle était habituée à des températures plus clémentes avec beaucoup de soleil et des hivers doux, tout se déroula plutôt bien, grâce aux conseils des gens rencontrés ici.

Une expérience enrichissante et de belles rencontres

Aujourd'hui, près de deux ans après son arrivée, elle mentionne qu'il y a encore quelques expressions propres aux Québécois qu'elle ne connaît pas. Toutefois, avec le temps et après avoir côtoyé plusieurs personnes, elle a fini par s'habituer à l'accent de la région, tout comme ceux qui lui sont proches se sont habitués à son accent. Jane étudie à temps plein en marketing à l'Université Laval et occupe un emploi à temps partiel. Elle considère avoir très bien réussi son intégration dans son nouveau milieu, en partie grâce aux nouvelles amitiés qu'elle a développées. Elle consacre d'ailleurs la majeure partie de son temps libre à sa vie sociale, ses amis étant québécois, tunisiens, mexicains, français, colombiens, etc. Malgré la distance, ses origines demeurent importantes pour elle, et elle précise à cet effet : « Je garde bien entendu des liens profonds avec ma famille restée en Tunisie et mes amis dans mon pays ».

Elle ne regrette rien de sa décision d'aller étudier à l'étranger et semble, au contraire, en être très heureuse. Son expérience lui a permis de créer de nouvelles amitiés, découvrir une nouvelle culture et un mode de vie en partie différent du sien.

J'ai été élevée dans une famille très ouverte et où les traditions et la religion sont des actes personnels. J'ai vécu dans le respect de la diversité des opinions et des convictions, la tolérance. Est-ce à cause du fait que je suis le produit d'un mariage mixte et que j'ai la chance de vivre au sein d'une famille ouverte que je me suis très vite adaptée à la vie québécoise? Je ne sais pas. Bref, je suis restée en contact avec ma famille via les réseaux sociaux. Certes, la distance rend encore plus difficile le départ, puisque j'ai toujours été très proche de ma famille et de mes amis, mais le fait d'être entourée par mes nouveaux amis a énormément facilité mon séjour à Québec.

Jane X.

De plus, pour Jane, le Québec représentait un choix logique pour poursuivre ses études, d'abord pour la langue française qu'elle maîtrisait, ensuite pour l'excellence et la notoriété internationales du système d'enseignement. Par ailleurs, selon ses dires, elle se sentait « en phase avec la culture québécoise et les valeurs qu'elle prône ».

J'apprécie grandement la tolérance du peuple québécois et les valeurs d'intégration de la diversité au Québec. Je pense que ça constitue en partie la richesse de cette province. De plus, le Québec est une société démocratique mettant de l'avant les valeurs de liberté, laïcité et égalité. Toutes ces valeurs m'animent et me touchent.

Partager son expérience

Pleine de bonnes intentions et ravie de son expérience plus que positive, Jane n'hésite pas à dire aux gens d'oser voyager et explorer de nouveaux pays. Elle recommande vivement à ceux qui veulent venir vivre la même expérience à Québec de bien planifier leur arrivée. Ensuite, elle suggère de s'impliquer dans plusieurs activités, de sortir et rencontrer des personnes, québécoises ou non, pour vivre pleinement l'expérience. À l'université, par exemple, faire partie d'associations et s'intégrer dans la vie étudiante est une autre voie vers la pleine intégration.

Selon elle, la diversité constitue une richesse pour un peuple. Elle soutient qu'il faut

accepter les différences et vivre ensemble pour un monde meilleur, pour encore plus de tolérance et d'amour pour les générations futures. La peur de l'autre, les idées reçues et le refus de l'autre ne font que nourrir les conflits et la haine envers les autres cultures.

Par ailleurs, elle ajoute que les habitants du Québec ont souvent tendance à percevoir les pays arabes comme des pays où tout le monde est musulman. Des croyances telles que le port du voile imposé à la femme plutôt que relevant d'un choix personnel ou l'obligation de pratiquer la religion sont bien présentes dans l'esprit des Québécois, bien qu'il ne s'agisse

Québec arabe

pas de vérités fondées. Ils posent parfois des questions, cherchant à comprendre pourquoi certaines femmes arabes ne sont pas voilées, pourquoi ils ne consomment pas d'alcool ou de porc. Il ne s'agit là que d'une simple curiosité de la part des gens qui ne connaissent peut-être pas si bien cette autre culture. Jane pense « qu'en communiquant, on arrive à faire passer notre point de vue et notre opinion ».



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/tunisie-sidi-bou-sad-bougainvilles-1463720>. Crédit : DEZALB

39. Marwen X.

CATHERINE LACERTE

À 17 ans, Marwen commença à s'intéresser à la science et au reste du monde. Ce fut à ce moment-là que l'idée de quitter son pays et de découvrir d'autres cultures lui est venue. Il s'ensuivit le printemps arabe auquel il participa activement et qui lui donna encore plus envie de quitter l'endroit où il avait grandi. Depuis maintenant trois ans, Marwen habite au Québec et il est fier de faire partie de notre grande famille.

Les étapes vers le Québec

Jusqu'à l'âge de 17 ans, Marwen suivit le mode de vie de ses parents. Son père, imam d'une mosquée à Tunis, prônait un mode de vie très religieux. Marwen faisait la prière cinq fois par jour et c'était « toujours la religion qui choisissait comment ils devaient être ». À la fin de son adolescence, il découvrit la science, il eut une illumination. Ce fut à ce moment-là qu'il se dit que la religion n'avait pas à dicter son mode de vie. C'est aussi à ce moment précis qu'il se rendit compte de multiples contradictions présentes dans les écrits de différentes religions quant au statut de la femme, notamment, et au fait que l'esclavage était permis. Marwen cessa alors de pratiquer sa religion, malgré la position de son père. Par la suite, il entama des études universitaires en affaires. Mais il eut ensuite de la difficulté à se trouver un emploi. Les emplois qu'il pouvait obtenir étaient dans le secteur de la vente, mais ils étaient très mal payés. Puis vint le printemps arabe. La précarité de l'emploi chez les jeunes, le besoin de liberté et de démocratie, ainsi que plusieurs autres raisons de mécontentement dans le monde arabe firent qu'une partie de la population fut indignée et s'ensuivit un mouvement de contestation de masse dont Marwen faisait partie.

Toutes ces raisons firent en sorte qu'il décida de quitter son pays pour avoir une vie plus à son image. Au départ, il était censé aller vivre à Dubaï, car son oncle lui avait offert un travail dans sa compagnie. Cependant, par amis interposés, Marwen fit la rencontre d'une Québécoise et tomba en amour avec la culture du Québec. Il était tellement décidé à partir qu'il fit

sa demande de parrainage, qui fut acceptée en quelques mois, lui donnant accès au Canada.

L'arrivée

Marwen arriva au Canada avec le statut de résident permanent, puisque lors d'un parrainage le gouvernement alloue ce statut dès l'arrivée de la personne. À son arrivée, il fut surpris du décor qui l'entourait. Pour lui, le Canada se résumait à Toronto. Mais quand il arriva dans le petit village de La Baie au Saguenay où habitait sa copine, il fut dépaysé. En plus de voir qu'il n'y avait pas seulement des grandes villes au Canada, il fit aussi connaissance avec l'hiver québécois :

Je suis arrivé en mars et j'étais excité de voir de la neige, mais la première fois qu'il a fallu que je déblaie mon auto, j'ai compris pourquoi vous n'aimez pas l'hiver.

Comme La Baie est un petit village, il sentit que pendant les premières journées « les gens le regardaient d'un air bizarre ». Ce qui le frappa le plus fut l'accent des Québécois. Même s'il parlait français, il ne comprenait pas les expressions. Après deux semaines, il commença à comprendre les gens autour de lui. Une des premières choses qu'il fit en arrivant au Québec fut d'aller à la bibliothèque pour lire des livres qu'il n'avait pas lus en Tunisie, par exemple les livres de sciences de Stephen Hawking.

Il n'eut pas de difficulté à se trouver un travail en arrivant au Saguenay. Il commença à travailler au magasin Sears de Chicoutimi. « C'est facile de se trouver une job quand tu démontres que tu veux travailler. Il suffit d'établir la confiance et de montrer de la volonté ». Il ne travailla pas longtemps chez Sears, puis décrocha un emploi au magasin *Future Shop* où il se retrouva avec des gens de son âge avec qui il se lia d'amitié.

Vers la ville de Québec

Québec fut un coup de cœur pour Marwen. Il vint au Festival d'été en 2015 et il est tout de suite tombé en amour avec la ville. Après une soirée à Québec, il s'est dit : « C'est ici que je veux vivre! ». Dès son retour au

Marwen X.

Saguenay, Marwen a demandé son transfert dans un *Future Shop* de Québec. Malheureusement, les *Future Shop* fermèrent tous peu de temps après. Mais Marwen voulait tellement venir habiter à Québec qu'il a pris sa voiture et fit la route pour se trouver un appartement. Il entreprit ensuite sa recherche d'emploi. Il fut engagé chez Vidéotron où il est agent de ventes. « Lorsque j'ai passé mon entrevue, le gérant m'a demandé pourquoi je voulais travailler ici et j'ai répondu que je voulais m'acheter une Mercedes, il m'a tout de suite engagé. »

Les moins bons coups du Québec

Marwen adore sa nouvelle vie et ne voudrait pas la quitter. Il n'a pas beaucoup de choses négatives à dire sur le Québec, mais son nouveau pays n'est pas parfait non plus. Premièrement, il trouve que les médias occidentaux sont « mauvais ».

Les médias sont fermés, ils devraient parler plus du reste du monde au lieu de parler seulement de la température et des accidents de la route.

Deuxièmement, il trouve que l'aspect famille est très différent au Québec de ce qu'il est en Tunisie.

En Tunisie, les jeunes prennent davantage soin de leurs parents. Ils n'envoient pas leurs parents dans des maisons de retraite.

Troisièmement, il trouve que certaines personnes ont de forts préjugés ou ont un flagrant manque de connaissance au sujet de l'Afrique. Par exemple, pour certaines personnes, l'Afrique, c'est seulement les girafes et les lions.

Les gens ne sont pas informés et c'est autant le rôle des médias que le rôle de chacun de se renseigner.

Et finalement, il déplore le fait que beaucoup de gens pensent que tous les Arabes ont le même tempérament, surtout les filles qu'il rencontre.

Elles pensent que je vais être contrôlant, mais je suis féministe et

Québec arabe

j'encourage les droits des femmes. S'il vous plaît, ne pensez pas qu'on est tous pareils. Soyez plus courageux pour nous connaître.

Son ancienne vie

Marwen continue de se renseigner sur son pays d'origine. Il prend chaque semaine les nouvelles tunisiennes en écoutant la radio sur Internet. Surtout, il continue de regarder les parties de football (soccer) de son équipe, « c'est très important »! Pour ce qui est de ses relations sociales, il entretient toujours des liens d'amitié avec ses meilleurs amis tunisiens. Il discute avec ses amis et sa famille à tous les jours. Cependant, Marwen ne parle plus vraiment à son père. Il se fait aussi dire par certaines personnes qu'il a oublié ses origines et qu'il est islamophobe.

J'ai perdu des amis, ils m'ont bloqué sur Facebook, car je ne crois plus la même chose qu'eux.

Conclusion

Finalement, Marwen est complètement tombé en amour avec la ville de Québec et souhaite rester ici.

Il serait maintenant plus difficile pour moi de déménager de Québec à Montréal que de la Tunisie au Québec, car là-bas je n'étais pas bien, mais ici j'ai des amis et je ne veux pas quitter.

S'il pouvait parler aux immigrants qui souhaitent faire le saut comme il l'a fait, il leur dirait que quand « tu prends la décision de venir au Canada, c'est une décision de vie. Il faut que tu acceptes ta décision à 100 %. Il ne faut pas que tu veuilles juste venir travailler et repartir ensuite, tu dois être bien avec ta décision ».

Ta mère c'est ton pays d'origine et ta femme c'est ton nouveau pays.
Tu vas toujours aimer ta mère peu importe ce qui arrive, mais ta femme, tu recherches et choisis celle que tu veux!

Marwen X.



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/souk-la-medina-tunis-tunisie-1240602>.
Crédit : ziedkammoun

40. Bassem Oueslati

ANNE-MARIE PLANTE-BELLEMARE

Bassem Oueslati est né à Tunis, capitale de la Tunisie. Depuis sa naissance, son pays est secoué de crises politiques et sociales incessantes. Du haut de ses 19 ans et animé par la volonté de réaliser ses rêves, Bassem Oueslati prit une décision qui fit basculer sa vie à jamais.

5 :00, Times Square, New York, 1997

En 1997, Bassem Oueslati visita New York à l'occasion d'un voyage étudiant. Empli de détermination et résolu à faire le grand saut, le jeune homme profita de la folie de Times Square pour s'enfuir du groupe, abandonnant ce qu'il avait toujours connu derrière lui. Le point de non-retour franchi, Bassem lutta contre les obstacles de cette nouvelle vie qui fut loin d'être facile. Entre les divergences de culture et la différence de langue, en passant par la solitude et les problèmes d'argent, c'est la peur au ventre et les veines chargées d'adrénaline qu'il s'accrocha à ce nouveau monde dans lequel il était plongé. Les répercussions du 11 septembre 2001 complexifièrent davantage son statut d'immigrant, se sentant plus rejeté par sa terre d'adoption que jamais. Il n'était plus question de vivre, mais bien de survivre. Chaque jour pouvait être le dernier. Chaque heure passée en vie était une victoire. Son passé sombre fut illuminé par la rencontre d'une jeune Québécoise, l'amour de sa vie. Dès lors, il ne lui restait plus qu'un seul choix, qu'un seul but, qu'un seul désir : celui d'immigrer au Québec.

N'abandonne jamais, puisque tu es un rêveur. Le plus important dans la vie ce n'est pas de réaliser son rêve, mais bien de ne jamais cesser de rêver. (Père de Bassem)

Un nouveau chapitre

En 2005, après deux ans et demi d'attente aux États-Unis, Bassem acquit un droit de passage pour le Canada. Impatient de pouvoir finalement vivre

avec sa conjointe et découvrir son nouveau pays d'adoption, il savait que le processus serait long et pénible.

En arrivant à Québec, il avait des études universitaires à son actif et il parlait trois langues : l'arabe, le français et l'anglais. Néanmoins, il resta six mois sans emploi, ayant pourtant postulé absolument partout. Bassem n'avait aucun contact vers qui se tourner, à part sa femme. Les premiers mois furent extrêmement difficiles. Ayant toujours été un grand sportif, il se rappelait à chaque moment sa philosophie : « Il ne faut jamais abandonner, il faut toujours aller au bout des choses ». La vie lui a appris que l'abandon n'était pas une option. Il décida donc de poursuivre ses études en droit au baccalauréat à l'Université Laval. Après une année réussie, le manque de soutien financier le poussa à abandonner. Puis, il entreprit des études de trois ans en Gestion hôtelière au Collège Mérici, à Québec. Après ses études, il trouva enfin un travail à la hauteur de ses ambitions.

Le choc et l'adaptation

À son arrivée au Québec, Bassem subi un grand choc culturel. En effet, il fut déstabilisé par les préjugés en lien avec ses origines, notamment au sujet des femmes soumises, des bombes et de la violence faite aux femmes dans les pays de culture arabe. Il était tétanisé, ne sachant pas comment il allait pouvoir défaire tous ces préjugés alimentés par des médias. Dans une ère où l'individu est étouffé d'informations et manque d'esprit critique, les jugements sont bâtis sans investigation. Bassem fut attristé de voir que des gens manquaient de connaissances et d'ouverture d'esprit, étaient dépourvus d'un regard plus objectif. Par contre, il fut heureux de constater qu'il y avait encore des gens qui cherchent la vérité, qui questionnent et qui sont conscients que tout n'est que perspective.

Encore aujourd'hui, après avoir voyagé au quatre coins du monde, Bassem ne comprend toujours pas le pauvre degré d'ouverture de certaines personnes au monde extérieur. Il est perturbé de voir la manière dont les gens vivent, comme un troupeau de moutons dirigé par des informations biaisées et manipulées par le berger qui profite de l'ignorance. Par ailleurs, Bassem qualifie de schizophrénique l'incapacité de plusieurs d'affronter la peur de l'autre, la peur de l'étranger. Il dénonce aussi l'hypocrisie des gens et de leurs préjugés, dont il est lui même encore victime, malgré dix ans

dans le même milieu de travail. Selon lui, dans la vie, les gens ont peur de ce qu'ils ignorent. Pour combattre cette peur, il faut l'affronter, car tous les humains sont les citoyens du monde. Heureusement, l'humanité semble prendre conscience des aberrations de nos sociétés et un cri pour la tolérance et l'indulgence se fait de plus en plus entendre.

Il ne faut pas avoir peur des fissures d'un mur, car celles-ci sont la preuve que la lumière va entrer.

Par exemple, lors des 30 jours du ramadan, il fait participer ses collègues de travail. Il transmet les valeurs du partage et de la générosité aux autres, afin de prôner l'ouverture à la différence. Ce rituel pour lui n'est pas seulement lié à la nourriture, c'est une purification physique, mentale et spirituelle.

Nous sommes tous pareils, si une personne n'est pas capable d'affronter un défi de ce genre, comment pourra-t-il affronter la vie?

Pour Bassem, ce genre de rituel aide à apprécier la moindre petite chose qu'on croit acquise et aide les gens à prendre réellement conscience du monde qui les entoure.

Du moins, depuis son arrivée, il comprend beaucoup mieux comment la société québécoise fonctionne. C'est grâce au peuple québécois qu'il reste au Québec. L'amour qu'il éprouve pour la ville de Québec et ses citoyens est très puissant. Les Québécois sont ouverts à découvrir l'autre et à aller encore plus loin. Sa reconnaissance envers le peuple québécois est plus grande que tout l'or du monde. Il se compte chanceux d'être entouré de gens vaillants aux valeurs familiales très ancrées. De plus, selon Bassem, avant d'aimer les autres, il faut commencer par s'aimer soi-même. En effet, il s'est longtemps caché derrière un masque aux couleurs qui n'étaient pas les siennes. À un moment, il s'est arrêté et il a décidé d'être la personne qu'il désirait être.

C'est grâce aux différences que le monde évolue.

L'harmonie

Tout le monde peut cuisiner, mais combien d'amour es-tu prêt à y mettre? (Mère de Bassem)

Aujourd'hui, Bassem vit en harmonie avec son pays d'adoption. La Tunisie lui manque, mais le fait d'aimer son travail et son entourage adoucit grandement cette rupture. Il a mis beaucoup d'efforts et d'amour pour récolter les fruits du respect et de la considération des Québécois. Il apprécie la personne qu'il est devenu et profite de chaque instant de sa vie.

L'amour c'est comme le sel et le poivre de la vie. Il faut combattre la haine avec l'amour, le respect vient par la suite, c'est la base la communication.

Peu importe la hauteur qu'une branche prend, elle perdrait sa hauteur dès qu'elle serait détachée de ses racines. Il ne faut jamais oublier d'où on vient et qui a bravé le chemin à nos côtés. Les gens peuvent se couper, mais le passé reste.

Un message pour tous les Québécois et les futurs immigrants

Selon Bassem, les habitants du Québec perçoivent les pays arabes d'une façon assez intrigante. En effet, pour lui, c'est un mélange entre des gens prêts à découvrir l'autre sans préjugés et d'autres qui fondent leur opinion sur des préconceptions. L'exemple le plus évident est assurément que certains individus associent les musulmans aux terroristes.

Si on veut soigner, il faut connaître les réelles causes pour guérir.

Selon Bassem, c'est extrêmement difficile de se faire juger lorsqu'on est musulman, dans la vie professionnelle et dans la communauté. Il ne veut pas à avoir à se dissocier de son peuple quand il fait aussi partie intégrante d'un pays qui manque d'ouverture.

En tant qu'immigrant, il faut s'ouvrir et être un bon ambassadeur pour soi-même, pour sa propre culture et apprendre à mieux s'intégrer à la société dans laquelle on habite. Un Québécois dès qu'il te connaît, s'ouvre et te fait confiance. C'est en notre pouvoir de nous faire valoir.

De plus, son message le plus sincère aux Québécois concernant l'arrivée de nouveaux immigrants est simple :

Ouvrez vos bras, on ne peut seulement avoir peur de ce que l'on

Bassem Oueslati

ignore. L'humain n'a pas de frontière. Nous sommes qu'une seule race, nous sommes qu'un!



*Crédit : Anne-Marie
Plante-Bellemare*

41. Hakim Merdassi

JOEY RICHARD

Amours, intérêts et ambitions

Originaire de Tunis, Hakim vu le jour en 1975. Ses parents lui offrirent une enfance remplie d'affection, ainsi que de valeurs importantes, notamment le respect de la famille, là où les histoires traditionnelles prennent leurs racines, et des aînés qui sont toujours pris en charge.

C'est dans ce contexte familial d'amour qu'Hakim grandit et entreprit des études dans un domaine qui, sans le savoir, allait jouer un rôle important dans son avenir. L'informatique lui permit d'obtenir une bourse d'études de l'État tunisien et de lever les voiles en direction du Canada au mois d'août 1998. Cette décision reposait sur le fait que la langue française était parlée dans sa future terre d'accueil et que le Canada était un endroit propice au développement de ses acquis scolaires en informatique et technologies de l'information. Hakim, bien que disposant de la double nationalité franco-tunisienne, n'était pas intéressé par la France. Une chronologie d'événements permit donc à ce dernier de développer son potentiel en terre québécoise, à un moment où les technologies de l'information étaient en plein essor, ce qui facilita indirectement son parcours.

Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver

C'est ainsi qu'Hakim mit les pieds à Québec sous le soleil du mois d'août 1998. Ayant entendu parler du Québec par les médias en janvier 1998 lors de la grande crise du verglas, il appréhendait fortement son arrivée. Il prit tout de suite la direction d'un centre commercial avec un seul but en tête, conquérir l'hiver et trouver des manteaux pouvant supporter des froids glaciaux!

L'adoption de sa terre d'accueil

Hakim entreprit des études en technologies de l'information à l'Université Laval, tout en habitant aux résidences sur le campus. Cet accueil graduel lui permit ainsi d'appivoiser peu à peu sa nouvelle ville et ses habitants. Il fut surpris de constater que ses confrères québécois associaient la Tunisie au reste des pays arabes et musulmans, ainsi qu'aux clichés entourant la religion islamique.

Je me rappelle qu'un ami m'a raconté qu'il étudiait l'islam à travers le film de fiction *Jamais sans ma fille*. J'ai été surpris de constater que de telles choses se produisent dans un endroit où on est supposé enseigner à réfléchir, à l'Université. L'Iran n'est pas un pays arabe. On oublie souvent que tous les arabes ne sont pas musulmans, et que tous les musulmans ne sont pas des arabes!

Son intégration fut facilitée par le fait que son meilleur ami l'accompagnait dans l'aventure. Les résidences étudiantes furent un endroit favorisant les rencontres avec des gens de partout. Il fut facile de tisser des liens rapidement dès son arrivée, d'autant plus qu'il parlait déjà la langue, malgré que l'accent québécois lui parut un peu complexe.

Honnêtement, ce fut vraiment un contexte très favorable pour moi.

La religion ne faisant pas partie intégrante des pratiques quotidiennes d'Hakim, il ne portait pas de signes ostentatoires ou religieux, ce qui facilita peut-être son intégration. Par contre, une certaine solitude se faisait sentir lors des fêtes traditionnelles qu'il ne pouvait malheureusement pas fêter en présence de sa famille.

Les antipodes

Aujourd'hui militant pour les droits de la personne, Hakim développa sa culture politique à son arrivée. Issu d'une culture autoritaire et stricte, Hakim a saisi les opportunités que le Québec lui offrait pour développer sa conscience sociale et citoyenne afin de pouvoir aujourd'hui revendiquer l'égalité sans se cacher.

Le non-respect des aînés québécois fut au cœur des conflits internes qu'il a vécus, spécialement lorsqu'il apprit que beaucoup de gens gardaient une distance envers leurs aînés, alors qu'en Tunisie ces derniers sont très importants pour l'héritage culturel et familial. Le simple fait de les imaginer logés dans des CHSLD bouleversait sa perception de la famille, qui était si ancrée. Le côté communautaire très fort des Québécois a toutefois très rapidement conquis Hakim qui se sentit interpellé par cette caractéristique dominante à laquelle il n'était pas accoutumé.

La vie aujourd'hui

Hakim compléta ses études à Montréal aux HEC. C'est là qu'il obtint un stage en lien avec ses intérêts, mais il se vit offrir rapidement un emploi qui l'intéressait davantage à Québec.

Encore une fois, le destin m'a ramené à Québec.

Travaillant maintenant dans son domaine, Hakim aime toujours ce qu'il fait et est conscient qu'il a beaucoup d'avantages d'avoir fait sa vie ici. En effet, hors du cadre professionnel, Hakim rencontra une femme à Québec, elle aussi d'origine tunisienne, avec laquelle il est toujours en couple aujourd'hui :

Le destin est parfois très curieux, il a fallu faire des milliers de kilomètres pour rencontrer l'âme sœur.

Hakim a un fils de sept ans ainsi qu'une belle-fille de 18 ans. Le fait que sa conjointe soit elle aussi originaire de la Tunisie permet donc à la petite famille de garder un certain contact avec leurs racines. Pour lui, *FaceTime* n'est pas suffisant et c'est pourquoi il profite des vacances en été pour retourner à l'occasion en Tunisie de façon à enrichir ses rapports avec ses parents qui sont si importants à ses yeux. C'est aussi en Tunisie qu'il retrouve à l'occasion son frère et sa sœur qui, comme lui, profitent de l'été pour aller se ressourcer dans leur Tunisie natale.

Conseils d'un professionnel

Pour Hakim, l'expérience d'immigration au Québec fut bénéfique, enrichissante et lui permit de s'épanouir entièrement de plusieurs façons, de ses intérêts professionnels jusqu'à la possibilité pour lui de s'exprimer librement. Avec du recul, il a des conseils à donner aux futurs nouveaux arrivants : « D'abord, lisez! L'histoire du Québec n'étant pas celle du reste du Canada, les gens de l'extérieur ne font pas cette distinction, mais la marge est assez notable pour s'y attarder, car le Québec est plus qu'une terre franco-canadienne. De plus, entrez en contact avec des associations sociales permettant de faciliter la transition en faisant le pont entre les deux cultures. ».

Note aux Québécois

L'immigration est une richesse en soi. Cette terre qui est la vôtre s'est bâtie grâce à l'immigration et jouit ainsi d'une identité particulière reconnue mondialement. Le conflit de perception que peuvent vivre les citoyens du Québec est évident, surtout en ce qui concerne la communauté arabe ou les immigrants de confession musulmane, mais la meilleure façon d'éliminer l'inconfort est d'abord d'aller vers les gens et de discuter, briser le mur de verre qui s'installe grâce au contexte médiatique mettant de l'avant la différence. Le contexte est d'ailleurs tout à fait différent ailleurs au Canada en ce qui concerne l'immigration, ainsi il va de soi que la meilleure façon d'arriver à une cohésion sociale est de procéder à un consensus et, pour cela, de sortir de son confort et d'aller vers l'autre.

Hakim Merdassi



Crédit : Hakim et Joey

42. Félix X.

VANESSA LOIGNON

À l'âge de 23 ans, Félix X. a quitté son pays d'origine, la Tunisie, afin de venir s'établir au Canada pour poursuivre ses études. Grâce à ses excellents résultats scolaires, Félix s'était mérité une bourse prestigieuse pour faire de la recherche scientifique. C'était une opportunité pour lui de poursuivre ses études dans un autre pays. Il était important pour Félix d'aller étudier dans un pays où il allait bien se sentir. Avant de faire son choix, il avait questionné son entourage afin d'avoir leur avis et certaines recommandations. Plusieurs personnes de son entourage étaient déjà allées en France, mais leurs commentaires n'étaient pas tous positifs. Certains lui disaient qu'il y avait beaucoup de discrimination et que les gens étaient racistes. Il choisit finalement le Canada. Un des facteurs qui a influencé Félix à choisir la province de Québec est la langue. Aussi, des membres de sa famille y étaient déjà installés. Ainsi, Félix ne fut pas complètement seul lors de son arrivée au Canada, ce qui a représenté une grande aide afin de l'orienter sur les manières et les coutumes des gens du Québec.

Un peu d'adaptation

Il a choisi d'emménager aux résidences de l'Université Laval : « c'est un petit monde, c'est vraiment l'international là-bas ». Il affirme également avoir eu beaucoup de fun en résidence. Il aimait beaucoup le fait que ce soit multiethnique. Pour Félix, « tu retrouves toutes sortes de couleurs au Québec [...] particulièrement à l'Université Laval ».

Il considère que ses premiers mois au Québec se sont plutôt bien passés, même si au départ, il eut un peu de difficulté par rapport à la langue.

L'accent du français parlé au Québec était différent du mien, j'ai cru que j'étais nul en français au départ, mais j'ai finis par m'habituer rapidement.

Emploi difficile à obtenir

Lorsqu'il habitait en Tunisie, Félix étudiait en ingénierie. Pour poursuivre ses études au Québec, il avait donc décidé de se spécialiser davantage en faisant une maîtrise en génie à l'Université Laval. Même si Félix aimait beaucoup son programme, il a constaté que les emplois dans ce domaine sont plus difficiles à obtenir lorsque tu viens d'ailleurs.

C'est difficile pour moi. Il y a des emplois, mais tu es défavorisé si tu viens d'ailleurs, c'est aussi le cas pour beaucoup de mes compatriotes.

Il a été déçu des entretiens d'embauche qu'il a passés, les employeurs posant très rarement des questions objectives. C'était souvent des questions superficielles de type social. Félix avait l'impression de recevoir un questionnaire d'immigration en entrevue. Par exemple, à une entrevue, un employeur lui a demandé « Pourquoi es-tu venu ici, justifie ton choix du Canada, vas-tu déménager si on t'engage? ». Il recevait aussi des questions du genre : « Est-ce que tu penses que tu vas te positionner dans notre groupe? » ou des commentaires par rapport aux immigrants : « Tu sais, il n'y a pas beaucoup d'immigrants ici ».

Une fois, lors d'une entrevue pour un projet d'envergure ayant des exigences très spécifiques et même s'il avait toutes les compétences requises pour réaliser ce projet puisqu'il avait réalisé le même genre de projet auparavant et qu'il travaillait sur un projet similaire dans le cadre de sa maîtrise à l'Université Laval, il essuya un refus. Pire, aucune des personnes nommées comme références n'avait été appelée.

Tu te sens jugé d'entrée.

Il a d'ailleurs remarqué que c'est comme ça pour la plupart de ses amis d'Afrique. Certains de ses amis ont des diplômes et des compétences spécialisées, mais sont toujours sans emploi dans leur domaine des années après la fin de leurs études.

Félix ne veut pas perdre de temps en s'obstinant à chercher des emplois dans son domaine. Il est une personne très positive et c'est ce qui l'a aidé à passer à travers les déceptions qu'il vivait à la suite de ses entrevues. Certains de ses amis ont choisi d'éviter ces situations, de se réorienter et de se lancer

Félix X.

dans l'entrepreneuriat. D'ailleurs, un de ses amis entrepreneurs lui a proposé un poste très intéressant au sein de son entreprise. C'était un grand défi pour Félix, car il n'avait pas eu d'expériences préalable pour ce poste. La persévérance de Félix a été récompensée, car maintenant il performe très bien dans son emploi.

Il aurait toutefois aimé travailler dans son domaine. C'est pourquoi il attend le changement de son statut pour pouvoir tenter d'obtenir un emploi pour la fonction publique. Pour lui, la fonction publique semble être un employeur transparent et impartial avec qui ça ne « niaise pas ».

La vie au Québec

À son arrivée à l'Université Laval, Félix a dû prendre le temps de bien s'adapter au système nord-américain qui est différent du système scolaire en Tunisie. Étant donné que la pédagogie est différente, il a investi beaucoup de temps dans ses études lors de la première session et n'a pas développé de relations amicales. Il a vraiment donné son maximum pour réussir dans son parcours scolaire.

Puis, grâce à son expérience de travail sur le campus, Félix a rencontré beaucoup de gens. Au fil du temps, il s'est fait des amis québécois, des amis qu'il considère comme corrects et directs. Une des valeurs que Félix apprécie le plus chez ses amis québécois est sans aucun doute leur gentillesse et leur serviabilité. Ses amis québécois « ont su apprécier les ressemblances et bien respecter les différences ».

La vie aujourd'hui

D'après l'expérience de Félix, un nombre élevé de Québécois, qui varie selon les régions, perçoivent les gens originaires des pays arabes comme étant automatiquement musulmans, « des personnes à éviter. Tu réalises alors que c'est comme une équation : tu es un Arabe, donc tu es un musulman, et les musulmans sont des terroristes ». Ce qu'il trouve dommage, c'est que ces gens qui font ces amalgames s'informent auprès de certains médias sans rien remettre en question. Ce n'est pas tout le monde qui est

ignorant sur les pays arabes, mais il y a plusieurs personnes qui ne prennent pas la peine de s'informer correctement et de comprendre.

Souvent les gens pensent quelque chose de moi et, après avoir pris le temps de me connaître, leur perception change. C'est peut-être le jugement de l'apparence.

Les mauvaises graines existent partout et les préjugés existent également partout.

Quelques conseils

Selon Félix, les futurs immigrants doivent être patients. Il est important de s'informer sur les coutumes et valeurs du pays. Selon lui, il a été chanceux, puisqu'il a été bien soutenu et conseillé avant et pendant son arrivée. En effet, sa famille lui a été d'une très grande aide. Grâce à leurs conseils, il savait où aller, quoi faire et comment tracer son chemin.

Si Félix pouvait conseiller certains Québécois, il leur dirait qu'ils doivent être plus objectifs. Il ne faut pas juger les gens par « leur couleur de peau, leur origine ou leur religion ». Dans le milieu de travail, Félix reste toujours objectif avec ses collègues. Il regarde aussi les personnes en tant que personne et ne cherche pas à savoir combien la personne vaut.

Parfois, des gens lui demandent quelle est sa « race ». Pour lui « c'est une question qu'on pose concernant les animaux et non pas les humains ». Il ne donne toutefois aucune importance à ce genre de situation.

Ça entre par une oreille et ça sort par l'autre.

Il est certain qu'à certains moments, ces situations le touchent un peu plus, mais Félix a un objectif dans la vie et il ne laisse aucun bruit le déconcentrer.

Que la couleur de peau, le langage, l'ethnie ou la religion soient différents, ça ne change rien, car à la base nous sommes tous humains et si on veut juger les personnes, je pense que les meilleurs critères seront de juger ce qu'ils ont dans leur cerveau et ce qu'ils font avec les gens.

Félix X.



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/tunisie-bdouin-dsert-caravane-733606>. Crédit : hbieser

43. Faten Mbarek

SARAH LAGRANDEUR

Faten Mbarek est maître-assistante en sociologie à l'Université de Tunis et spécialiste en sociologie de la jeunesse. Elle enseigne la sociologie et travaille avec des associations qui s'intéressent à la femme et à la jeunesse en Tunisie et hors Tunisie. Elle a eu l'occasion de travailler avec des unités de recherche sur l'immigration de la jeunesse et des femmes en France, en Suède et au Canada.

Proposition de recherche au Canada

Alors qu'elle travaillait dans le cadre d'un projet de recherche sur la jeunesse, elle fut invitée par une unité québécoise de recherche sur l'immigration et la jeunesse pour un projet sur l'immigration chez les jeunes Arabes et leur intégration dans la société canadienne. Elle arriva d'abord dans la ville de Montréal et commença ses recherches à l'Université de Montréal. Elle vint donc au Québec dans un but purement scientifique. Elle fit ainsi plusieurs séjours de quelques mois avant de retourner en Tunisie. Elle finit par s'installer au Québec afin de mieux connaître la culture québécoise. Durant ses multiples voyages, elle se promena entre Montréal et Québec, car elle travaillait en collaboration avec plusieurs universités.

Lorsqu'elle prépara son premier voyage au Canada, elle rencontra certaines difficultés. Il fut ardu pour elle de trouver quelqu'un qui souhaitait lui louer un logement. Les gens avaient de la difficulté à croire ses démarches et à lui accorder leur confiance. De plus, elle avait besoin d'un domicile pour obtenir son visa de recherche. Par conséquent, elle dut s'armer de patience afin de pouvoir faire ses recherches au Canada.

Arrivée au Québec

Avant d'arriver au Québec, elle s'était préparé un « GPS à elle ». Elle savait qu'il pouvait être difficile de trouver de l'aide en raison de ses origines.

En descendant de l'avion, elle m'a dit qu'elle avait trouvé ça bouleversant. Le climat était très différent, les paysages étaient plus vastes et elle trouvait que les moyens de transport étaient complexes. Elle eut beaucoup de difficulté à s'orienter et à faire le trajet entre l'aéroport et son domicile. Au début de son expérience, elle avait peur. Elle ne voulait pas « perdre son équilibre », car elle devait s'installer rapidement pour commencer ses travaux de recherche.

En arrivant, elle tenta de se rapprocher de la communauté tunisienne pour se faciliter la vie, car elle dit que « par conscience ou inconscience, on cherche toujours des gens avec qui on peut trouver quelque chose de commun ». Lors de ses voyages suivants, elle tenta davantage de se rapprocher de la vie universitaire. À ce moment, il lui était plus facile de s'organiser, car elle avait acquis des repères lors des voyages précédents. Par contre, elle trouvait toujours difficile l'intégration sociale, peu importe dans quel environnement elle se trouvait. Elle pense que cette difficulté est liée aux différences entre le Canada et la Tunisie. En Tunisie, le contact est plus facile, car les gens sont plus chaleureux et faciles d'approche. Les manières de discuter et de parler sont également différentes. Mais elle constate aussi une différence de culture. Les Tunisiens sont moins individualistes. Elle mentionne aussi que les relations professionnelles peuvent facilement se transformer en relations d'amitié en Tunisie, ce qui était très difficile au Québec.

Faten avait un ami de son pays d'origine qui faisait lui aussi des séjours au Québec pour des recherches scientifiques. Il l'a aidée au niveau des relations professionnelles et de l'intégration au travail, mais pas dans les relations sociales. Elle resta un bon moment seule. Le conseil qu'elle aimerait donner aux gens dans cette situation est qu'ils doivent faire leur intégration seuls. Chacun doit prendre l'initiative de s'intégrer et de participer à des activités de leur propre gré. Elle avait remarqué, lors de précédents voyages de recherche en France ou en Suède, qu'il avait été plus facile de s'intégrer au niveau social, car les relations professionnelles peuvent se transformer en relations sociales. De plus, elle trouvait que le contact avec le voisinage était plus facile dans ces autres pays.

Lors de ses voyages suivants, elle rencontra beaucoup moins de difficulté à s'installer, mais elle remarqua une grande différence au niveau de la francophonie entre les villes de Québec et de Montréal. Elle se sentait comme si elle était dans deux pays différents.

Ses recherches : l'immigration chez la jeunesse arabe

Une partie importante de ces voyages au Québec concerne ses recherches pour la communauté universitaire. Elles portent sur l'immigration de la jeunesse arabe. Faten a étudié la situation des immigrants arabes sur une période de cinq ans, car le Canada est le pays principal où les jeunes Arabes peuvent immigrer s'ils ont des plans d'éducation supérieure. Elle constata au fil du temps que la situation devenait plus difficile. Le problème ne se situait pas au niveau de la législation, mais plutôt au niveau de l'intégration sociale. Étant une sociologue de formation, elle constate que les jeunes Arabes ont de la difficulté à se faire des contacts. D'ailleurs, elle remarque qu'il n'y a pas au Québec des quartiers arabes comme il est possible d'en trouver en France. Il est seulement possible de trouver des rassemblements de quelques familles arabes vivant sur la même rue. Son expérience personnelle l'a aidé à mieux comprendre la réalité des jeunes Arabes et les problèmes qu'ils rencontrent.

De plus, dans ses entretiens, elle constata que plusieurs personnes, même si elles étaient citoyennes canadiennes depuis plusieurs années, retournaient dans leur pays d'origine pour terminer leur vie. La réponse à laquelle elle arrive est, qu'au fond, ces gens se sentaient toujours arabes au niveau social et psychique. Elle estime qu'il faut faire un meilleur mélange entre la culture arabe et canadienne afin que les immigrants se sentent chez eux, autant au plan social qu'au plan professionnel.

Finalement, je lui ai demandé comment elle pensait que les Québécois perçoivent le monde arabe. Elle fait un constat : un Arabe ayant aussi la nationalité française a moins de difficulté à se faire accepter qu'un Arabe ayant seulement la nationalité tunisienne.

Les Québécois prennent leur temps pour avoir des contacts et des amis d'origine arabe.

Elle pense que c'était un réflexe de sécurité de leur part en raison d'une différence de l'esprit de vie, mais aussi du contexte de vie. Elle raconte qu'elle a rencontré plusieurs personnes qui ne savaient même pas où se situait la Tunisie.

Québec arabe

Recommandation pour les nouveaux arrivants et les Québécois

Faten souhaitait vraiment partager son expérience, car le projet de livre *Québec arabe* reflète bien le sujet de ses recherches et de ses expériences personnelles. Elle trouve que le projet permet de comprendre comment les gens se sentent, à travers le récit de leurs expériences et de leurs impressions.

De retour en Tunisie

Elle aimerait revenir un jour pour continuer à voyager pour le plaisir. Elle termina en disant : « Vous avez un très beau pays ».



Tunisie. Crédit : Faten Mbarek

44. Nesrine X.

MARIE-CLAUDE RHÉAUME

Nesrine est originaire de Tunis. Âgée dans la trentaine et mère de deux jeunes enfants nés à Québec, elle y vit en compagnie de son mari depuis près de sept ans, soit depuis 2010, et travaille actuellement au gouvernement du Québec. Avant d'immigrer, elle a obtenu une maîtrise en administration dans son pays d'origine.

Pourquoi le Québec?

Nesrine prit la décision de quitter la Tunisie principalement en raison des études de son mari à l'Université Laval. En effet, ayant entrepris des études universitaires en administration des affaires en 2006, ce dernier pouvait l'accueillir dans la capitale nationale. Son intégration fut d'ailleurs facilitée par le fait que son mari habitait le Québec depuis quatre ans. Nesrine se trouvait alors à la recherche de nouveaux défis; s'établir au Québec et y bâtir sa carrière lui permettaient d'offrir une meilleure qualité de vie à sa progéniture. Elle choisit également le Québec parce qu'elle y avait déjà de la famille, tant de son côté que de celui de son conjoint. Ceux-ci leur recommandèrent fortement le Canada, mais elle précise : « Nous avons choisi le Québec parce qu'il s'agissait d'une province francophone ». Le français étant la deuxième langue de la Tunisie, cela facilitait davantage leur immersion.

Les deux côtés de la médaille

Lors des premiers mois de sa vie québécoise, plusieurs éléments vinrent faciliter son intégration tandis que d'autres la rendirent parfois plus difficile.

D'un côté, elle fut beaucoup aidée par le programme d'intégration à l'emploi offert par Exportech Québec. Cette expérience « très formatrice » permit à Nesrine non seulement d'intégrer le marché du travail plus rapidement, mais aussi de s'adapter aux codes culturels québécois. Par

ailleurs, le fait d'avoir trouvé un emploi au gouvernement dans son domaine d'étude dès la première année fut d'un grand soulagement. « C'est la reconnaissance de mes diplômes et de mes équivalences de travail par le Canada qui m'a permis de décrocher ce poste », précise-t-elle. Enfin, grâce à sa famille qui demeurait déjà au Québec, dont son mari, elle reçut tout le support nécessaire pour s'adapter à cette nouvelle culture.

De l'autre côté, le climat fut très déstabilisant. Venant d'un pays où la chaleur est au rendez-vous, le froid du mois d'octobre et de l'hiver qui s'ensuivit fut bien pénible pour Nesrine. Elle mit un certain temps à s'habituer aux températures glaciales québécoises. En outre, même si elle maîtrisait très bien la langue française avant son arrivée au Québec, il lui fut parfois ardu de comprendre le dialecte québécois au quotidien : l'accent et les différentes expressions typiquement québécoises lui demandèrent quelques mois d'adaptation.

Les valeurs québécoises

Qui dit différents pay dit différentes valeurs, et c'est ce que Nesrine dit avoir observé depuis son arrivée au Québec.

Pour elle, le service des Québécois est généralement « très courtois ». Que ce soit au supermarché, à la pharmacie ou encore au centre d'achat, le service à la clientèle semble être une valeur bien spécifique et importante dans la culture. Elle a aussi remarqué que les gens sont très organisés et qu'ils deviennent donc autonomes plus rapidement, c'est-à-dire à partir d'un plus jeune âge. Selon elle, le « respect des individus » est également très valorisé par les Québécois.

C'est une valeur qui me rejoint particulièrement!

Dans un autre ordre d'idée, elle remarque que les liens familiaux semblent moins importants dans la culture québécoise, comparativement à la sienne. Les valeurs familiales étant très précieuses pour les Tunisiens, elle observe une distinction dans la façon dont nous entretenons nos relations avec les membres de notre famille, particulièrement avec les aînés. Aussi, selon elle, certains Québécois semblent moins ouverts à l'égard des immigrants, « mais ils ne forment pas la majorité », précise-t-elle.

Nesrine X.

La vie à Québec

À ce jour, en tant que Canadienne, Nesrine vit très bien à Québec. Elle a un emploi stable qui lui permet de s'épanouir professionnellement, des amis et de la famille au Québec, mais également son mari et ses deux enfants qui la comblent. Elle se considère « fière d'être Canadienne », mais reste tout aussi fière d'être Tunisienne. En effet, elle garde un lien fort avec son pays d'origine et le visite chaque année afin de revoir sa famille et de conserver son sentiment d'appartenance à la Tunisie. Elle et son mari reçoivent d'ailleurs souvent les membres de leur famille qui y demeurent toujours. Quant à ses amis, collègues et connaissances, ces derniers s'intéressent grandement à ses origines et à la Tunisie, espérant un jour s'y rendre pour en connaître davantage.

Pour faciliter l'immigration

Afin de faciliter le processus d'immigration, mais aussi l'adaptation et l'intégration dans un nouveau pays, elle recommande à tout immigrant de « respecter les différences », mais surtout, de « demeurer fier de ses origines, quelles qu'elles soient ». Rappelons le fait qu'intégrer le marché du travail dès son arrivée au Québec a grandement facilité son adaptation en plus de renforcer son estime personnelle. Elle suggère donc à tout nouvel arrivant dans le pays de « ne pas s'isoler » et d'intégrer le marché du travail le plus rapidement possible afin de se donner les meilleures chances pour une intégration réussie.

Message pour les Québécois

En tant qu'immigrante, Nesrine souhaite transmettre comme message aux Québécois pouvant se montrer craintifs devant l'arrivée d'immigrants qu'ils ne doivent pas porter de jugement à leur égard. En effet, ces gens viennent habiter le Québec afin d'améliorer leurs conditions de vie, en plus de donner une chance à leurs enfants d'avoir une vie heureuse et épanouie. De plus, pour immigrer, principalement au Québec, les immigrants doivent répondre à plusieurs critères. Ils arrivent donc avec une bonne maîtrise

de la langue française, mais aussi avec leurs diplômes. « Il s'agit de gens qui arrivent avec leurs études, leurs expériences; ce sont des personnes éduquées qui peuvent apporter du bien au Québec ». Il est donc important de « ne pas les sous-estimer » puisqu'ils représentent une « grande richesse » pour notre pays et notre province.

Nesrine ajoute que, si un immigrant ne doit pas effacer son passé et oublier ses origines, c'est tout de même son rôle de « s'ouvrir, de s'adapter et d'aimer le pays d'accueil et les gens qui y habitent ».

Malheureusement, depuis l'attentat du 29 janvier 2017 survenu à la grande mosquée de Québec, sa vision du Québec et de ses habitants est teintée d'inquiétude : « Il faut savoir qu'à partir de la tragédie du 29 janvier 2017, c'est moi l'immigrante qui s'inquiète de la capacité du Québec et de ses habitants à être ouverts et à accepter l'autre ».



Crédit : Nesrine X.

45. Marouene Fazzi

MARIANE CHABOT

Marouene Fazzi, Tunisien d'origine, arriva au Québec à l'âge de 23 ans dans le but de travailler. C'est un stage au sein du gouvernement provincial qui lui permit ainsi d'obtenir un visa de travail. Depuis plus de deux ans maintenant, Marouene possède la résidence permanente canadienne.

En route vers le Québec

C'est avec l'envie de voyager et de découvrir le monde que Marouene choisit de faire ses études à l'étranger. Force est de constater qu'il ne quitta pas la Tunisie pour des raisons de guerre ou de dangers potentiels. Il souhaitait parcourir le monde dans le but de parfaire ses connaissances dans son domaine d'étude et accroître ses possibilités d'emploi.

De ce fait, à la suite de ses études en Tunisie, il compléta son MBA en France. Il faisait partie de l'association AIESEC, en Tunisie et en France, et c'est grâce à elle qu'il put poser sa candidature pour divers stages autour du monde. Il fut finalement recruté par le gouvernement du Québec afin de débiter un stage au Centre des services partagés du Québec. Toutefois, la décision de venir au Canada ne s'est pas prise tout de suite, considérant les autres possibilités qui s'offraient à lui et craignant le froid qui l'attendrait au Québec. Marouene se renseigna alors auprès de quelques connaissances qui habitaient dans la belle province afin d'avoir plus d'informations sur la vie qu'on y menait. Le stage étant d'une année et demie, il décida finalement de donner sa chance à la capitale nationale. C'est muni d'un visa de travail que Marouene s'envola vers le Québec, prêt à affronter l'hiver.

L'arrivée et la vie à Québec

Marouene arriva seul dans la ville. Heureusement, les membres de l'Assas l'aiderent grandement lors de son arrivée : il fut hébergé chez l'un des membres de l'association, lui aussi Tunisien, et emménagea dans son propre

appartement après moins d'un mois. D'ailleurs, il accueille lui-même par la suite un nouvel arrivant tunisien. « L'entraide facilite beaucoup l'intégration », témoigne-t-il. La barrière de la langue n'étant pas un problème, son intégration se fit d'autant plus facilement. Il se dit choyé de ne pas avoir souffert de problèmes financiers, comme c'est le cas pour beaucoup d'immigrants ou réfugiés. Ainsi, Marouene n'éprouva aucune difficulté à se faire des amis dans son pays d'accueil. Dès son arrivée, il fréquenta majoritairement des Québécois d'origine et ce n'est que plus tard qu'il s'immergea dans la communauté arabe tunisienne de Québec. Ayant étudié en France, il affirme aujourd'hui qu'il est « plus facile » de s'intégrer au Québec que chez nos cousins français.

Au fil de ses nouvelles rencontres, Marouene constata que certains d'entre eux avaient une mauvaise représentation de son pays d'origine. Selon lui, « il ne faut pas seulement se fier aux médias pour connaître la Tunisie et les autres parties du monde ». Durant ses six années au Québec, il considère toutefois ne pas avoir été victime de racisme, si ce n'est lors d'un acte isolé dans un autobus où un homme âgé avait murmuré des propos contenant le mot « Arabe », qu'il avait tout bonnement ignorés.

Marouene put conserver certaines habitudes qu'il avait acquises en Tunisie, tel que de parler à sa mère tous les jours. Aujourd'hui encore, même s'il n'est pas pratiquant, il célèbre les fêtes musulmanes simplement parce qu'elles sont imprégnées dans sa culture. De plus, le fait d'avoir des amis tunisiens lui permet de parler arabe couramment et de ne pas perdre l'usage de sa langue maternelle.

Connaissant déjà le français avant son arrivée, il dut néanmoins s'adapter au français québécois. Dès les premières semaines, il apprit les « sacres » et adopta certaines expressions typiques, telles que « c'est écœurant » (pour souligner qu'un mets est délicieux) ou « conduire mon char » (en parlant de sa voiture). Demeurant à Québec depuis six ans, il considère qu'il s'est parfaitement intégré à la culture et aux mœurs québécoises. « Dès la première semaine, je suis tombé en amour avec la ville de Québec », se souvient-il. Il se dit aujourd'hui « Tunisien québécois ».

Regard sur le Québec

Il considère les Québécois comme des personnes « accueillantes et

chaleureuses ». Selon lui, il n'y a aucune barrière à l'intégration d'une personne d'origine arabe dans la belle province. Il affirme que, durant les six dernières années, la grande majorité des gens qu'il a rencontrés ont fait preuve d'ouverture d'esprit et d'ouverture aux autres cultures.

L'attentat du 29 janvier 2017 à la grande mosquée de Québec a même renforcé sa perception positive du peuple québécois. En effet, les cérémonies faites en l'honneur des victimes et les marches de soutien aux victimes et à leurs familles l'ont beaucoup touché. Il a remarqué, lors de la marche, qu'il y avait beaucoup de Québécois d'origine, peut-être même plus qu'il y avait de musulmans. Il y a reconnu son pays d'accueil : le Québec est selon lui un endroit sécuritaire où le peuple soutient la communauté arabe musulmane. Il a pu faire un constat similaire lorsqu'il est allé s'impliquer dans l'accueil des réfugiés syriens. De son expérience, « le Québec est une bonne terre d'accueil ».

Conseils pour les nouveaux arrivants

Le principal conseil que Marouene donnerait aux nouveaux arrivants est d'aller vers les Québécois. Selon lui, il est important d'avoir des amis québécois et de ne pas s'enfermer dans la communauté de son pays d'origine ou de sa religion. Il est donc d'autant plus important pour les nouveaux arrivants de s'ouvrir à la société et à la culture du pays d'accueil.

C'est bien d'avoir des amis de notre pays d'origine, partageant la même religion ou la même langue, mais il ne faut pas se limiter à cela!

Québec arabe



Tunisie, lac de sel. Source : <https://pixabay.com/fr/salt-lake-sec-statue-tunisie-250806>. Crédit : jorisamonen

46. Samir Ghrib

CHARLES LALANDE

Dans l'univers du soccer de la ville de Québec, Samir « Tremblay » Ghrib n'a plus besoin de présentation. L'homme de 53 ans est l'entraîneur-chef du club du Rouge et Or masculin à l'Université Laval et du Royal Sélect de Beauport, catégorie senior masculin AAA. Il est également directeur technique de l'Association de soccer de Beauport. Il a même déjà eu sa propre école de soccer, qui portait son nom. Voici l'histoire de Samir Ghrib, aussi surnommé *Monsieur soccer*.

Arrivée au Québec

Le 7 janvier 1984, un avion en provenance de la Tunisie se posa à l'aéroport de Montréal. Un avion dans lequel Samir Ghrib était passager, impatient de découvrir la nouvelle vie qui l'attendait. Le lendemain, il mit pour la toute première fois le cap sur la ville de Québec. Malgré la tempête de neige, il eut un véritable coup de foudre pour sa ville d'adoption. L'accueil, l'ouverture d'esprit, le respect et la simplicité des citoyens le charmèrent aussitôt.

Après deux mois, j'ai dit à ma mère que je voulais passer ma vie ici!

Quelques années plus tard, il se maria avec une Québécoise. Ensemble, le couple mit au monde deux enfants. « Je les appelle mes deux petits Québécois d'amour », avoue-t-il en riant. Trente-quatre ans plus tard, l'histoire d'amour avec la Capitale-Nationale se poursuit.

De la Tunisie au Québec

Encore aujourd'hui, il parle de sa Tunisie natale avec fierté. Toutefois, rester à la maison était synonyme d'étouffement. Ses parents lui proposèrent de déménager au Canada, endroit où il aurait l'occasion de parfaire ses

connaissances du ballon rond et de décrocher un baccalauréat dans une université reconnue, en l'occurrence l'Université Laval.

Mes parents m'ont offert ce qu'il y a de plus beau, un passeport pour la vie, en l'occurrence des valeurs, c'est-à-dire un avenir. Ici, j'ai vraiment trouvé mon équilibre entre le soccer et les études. Je n'étais pas nécessairement un bon étudiant puisque j'ai mis du temps avant de savoir ce que je voulais faire.

Après des essais infructueux en administration et en économie, le jeune homme qu'il était trouva le bonheur en sciences politiques, discipline recommandée par sa mère depuis longtemps. Inscrit à la maîtrise en relations internationales, il ne lui restait qu'à compléter un seul cours. Or, il ne remit jamais son essai. Il développa plutôt sa réelle passion, le coaching, qu'il avait déjà dans le sang et qui est devenu, au fil des années, son gagne-pain.

Appelez-le *Monsieur soccer*

Nul besoin de consulter son *curriculum vitae*, riche en succès, pour constater l'empreinte laissée par Samir Ghrib, un acteur important de l'élite du soccer. Les gens l'appellent maintenant *Monsieur soccer*.

C'est un bel hommage. C'est relié, de façon modeste et humble, à mon parcours d'entraîneur, où j'ai connu du succès avec toutes les équipes que j'ai dirigées. Mon rêve a toujours été de faire de Québec un bastion du soccer. Avec mes joueurs, je l'ai fait. Un bon chef d'orchestre a toujours besoin de bons musiciens. Sans cela, il n'est rien.

À ses joueurs, il ne cessa de véhiculer ses valeurs, profondément ancrées en lui : le dépassement de soi, l'entraide, la solidarité, l'ouverture sur l'autre et le souci du détail.

Quand tes valeurs et tes actions ne font qu'un, tu deviens très fort.

Mais cela ne se fait pas toujours sans accrochage.

Lors du championnat canadien senior, en octobre 2014, onze joueurs

du Royal Sélect de Beauport contrevinrent à son code d'éthique, dont sept joueurs étaient également actifs auprès du club du Rouge et Or. Comme il dirigeait les deux équipes, le résultat fut immédiat : il suspendit les fautifs. Du coup, les possibilités de championnat des deux formations s'envolèrent en fumée.

J'en connaissais quelques-uns depuis qu'ils avaient l'âge de sept ans. Leurs parents étaient des amis. Cela m'a déchiré et fait très mal, mais je devais sévir pour ne pas trahir mes valeurs.

Du groupe, un seul bénéficia d'une deuxième chance. Seize mois après les événements, Samir lui confia les rênes d'un club de la catégorie AA *Espoirs des moins de 14 ans*, qu'il promut dans le AAA dès sa première saison.

Mes joueurs, ce sont comme mes enfants, tu peux les gronder, mais après, tu dois les accompagner et c'est ce que j'ai fait avec lui. C'est une très belle histoire. Il a beaucoup travaillé sur lui-même et je suis très fier de lui.

Éternel optimiste, l'échec ne l'effraie pas. Il a d'ailleurs récemment ajouté cette citation de Nelson Mandela à sa carte d'entraîneur : « Je ne perds jamais, soit je gagne, soit j'apprends. » Heureusement, il ne compte pas accrocher son sifflet de sitôt. La flamme de « fabriquer des champions, des êtres épanouis » est encore vive pour M. Ghrib.

Mosquée de Québec

Le 29 janvier 2017, six personnes perdirent la vie au cours d'une violente tuerie survenue dans une mosquée de Québec. Samir Ghrib fut profondément blessé par la tragédie. Dans une lettre ouverte publiée sur le blogue du Rouge et Or, il a crié son amour pour sa ville d'adoption et admis, en toute honnêteté, que cela ne l'avait guère surpris.

Toute la haine qui déferle sur les réseaux sociaux, tous les incidents, comme le dépôt d'une tête de porc devant cette même mosquée l'été précédent, et toutes les tragédies aux quatre coins du monde me laissaient croire qu'un tel événement, allait, un jour, survenir

sur notre territoire. Les musulmans sont stigmatisés. Trop de gens associent le terrorisme aux musulmans.

Dans son discours, il luttait contre la parole haineuse et confirmait qu'à ses yeux les Québécois n'étaient pas racistes. Il proposa même une idée à transmettre au ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport : « Faire un cours sur la gestion des émotions serait essentiel. Nous devons apprendre à nos enfants comment régler un conflit et gérer leur colère. Je suis persuadé que l'école de demain offrira cela et tout le monde sera gagnant! ».

Il suggéra aussi une idée aux ardents défenseurs des immigrants : élargir le débat, ne pas simplement se limiter à traiter les xénophobes de racistes.

Il faut écouter ceux qui questionnent le niveau d'immigration. Quand quelqu'un dit qu'il y a des musulmans partout, il faut lui répondre qu'ils forment seulement 3 % du Canada. Les immigrants, ici, sont sélectionnés, à l'aide d'un processus très rigoureux.

Près de 24 heures après les attentats, des centaines, voire des milliers de personnes, se réunirent sur les lieux de la tragédie dans le cadre d'une vigile pour rendre hommage aux victimes ainsi qu'aux blessés. Normalement peu enclin à prendre part à ce type de rassemblement, il fit exception. La blessure était trop vive. Accompagné de son adolescente, il vécut un moment émotif qu'il n'oubliera pas de sitôt.

J'ai vu le désarroi dans ses yeux et elle a vu l'inquiétude dans les miens. Mais c'était magnifique de voir la population réagir à ces actes ignobles par une puissante vague d'amour. J'ai vu une femme québécoise tenir une pancarte où elle avait écrit : « Ici, c'est chez vous ». Spontanément, je suis allé la voir et je l'ai serrée dans mes bras et je lui ai dit : « Je sais! ». Je n'ai jamais été aussi fier d'être Québécois.

Cette vague de solidarité se transposa dans son vestiaire multiethnique où toutes les nationalités ne font qu'une. Un défenseur français lança l'idée de porter un chandail rendant hommage aux victimes lors de la période d'échauffement de la joute suivante. Un gardien y inscrivit une citation de Gilles Vigneault : « Notre maison, c'est votre maison ».

Dans le monde du sport, toutes les barrières tombent, peu importe la

Samir Ghrib

nationalité, l'orientation sexuelle et la religion. Je persiste et je signe : les Québécois ne sont pas racistes.

L'histoire de Samir Ghrib est un bel exemple de parfaite intégration à la culture québécoise. Il a adopté la ville de Québec et celle-ci en a fait de même. La recette?

S'intégrer, être ouvert d'esprit et respecter les valeurs de la société d'accueil, qui sont à mes yeux universelles, incitent les autres à leur tour à aller vers toi. Et le sport est un excellent moyen de créer des liens qui perdurent à jamais.



Depuis son arrivée au Québec, Samir Ghrib a gravi les échelons dans l'univers du coaching au soccer. Crédit : Le Journal de Québec

47. Salim X.

MANI PHAYSAVANH

Raisons de départ

Salim a 31 ans et est originaire de la Tunisie. Il a quitté son pays pour des raisons professionnelles. Il explique qu'en Tunisie, il est difficile de se trouver un emploi :

Tu peux étudier toute ta vie et tu peux ne pas te trouver d'emploi, sauf si ton père ou quelqu'un que tu connais peut t'en trouver un. Une personne qui est moins qualifiée que toi peut se trouver un bon emploi si elle a les bons contacts. En Tunisie, c'est toujours une question d'emploi.

Son frère étudiait à l'Université Laval et Salim venait de quitter la Tunisie pour la Belgique depuis deux mois. Son frère lui dit que s'il ne trouvait rien en Belgique, il pourrait venir le rejoindre à Québec. C'est alors que son aventure a commencé.

Ses premiers souvenirs

Il arriva à Québec il y a sept ans, au mois d'octobre. Il débarqua de l'avion après 12 longues heures de vol et d'escales : Bruxelles-Paris, Paris-Montréal et enfin Montréal-Québec en bus. Quand la douanière lui parla, il ne comprit pas. Était-ce à cause de l'accent ou de ses oreilles légèrement bouchées par la pression atmosphérique? Salim ne savait pas. Tout ce dont il était certain, c'était qu'il ne comprenait pas les mots qui sortaient de la bouche de la dame.

Il était tard et, épuisé, Salim manqua son arrêt et débarqua à la gare du Palais au lieu de la gare de Sainte-Foy. Ainsi, à son arrivée, son frère ne fut pas là pour l'accueillir. Il passa donc une partie de la nuit à l'attendre à la gare. Salim se rappelle avoir pleuré assis sur ses bagages, tant il était fatigué et en colère de ne pas se trouver à la bonne gare. « Ça commence vraiment mal ce périple! », s'était-il dit avec frustration.

Vers trois heures du matin, son frère n'était toujours pas arrivé. Un employé lui annonça qu'il devait partir, car la gare allait fermer. Incrédule, Salim posa une question qui laissa transparaître son dépaysement et son désarroi : « Mais comment ça se fait qu'une gare d'autobus ferme? ». Et l'employé lui répondit seulement : « C'est comme ça ».

Salim attendit encore un peu avant d'appeler son frère pour lui dire qu'il prendrait un taxi pour le rejoindre. Entretemps, il se rappelle avoir acheté un paquet de cigarettes. Ce fut un événement marquant pour lui, car on lui demanda une pièce d'identité. Salim ne s'était jamais fait « carter » avant cette nuit-là : ce fut son initiation.

Avez-vous une carte?

Pourquoi?

Parce qu'il faut avoir plus de 18 ans.

Salim se rappelle avoir trouvé ce moment surprenant et cocasse. Il prit ensuite un taxi vers l'Université Laval pour retrouver son frère. Il descendit avec ses bagages et se rendit au Pub universitaire.

Lorsqu'il vit enfin son frère, ses émotions étaient confuses. Il était épuisé et en colère à cause de ce déplacement supplémentaire et imprévu dans cette ville qu'il ne connaissait pas, dans ce pays où il n'avait jamais mis les pieds, alors qu'il venait de tout laisser derrière lui et que le seul visage qui lui était familier ne fut pas présent pour faciliter son arrivée. Il avoue avoir alors hésité entre l'envie de le frapper ou lui dire sa joie de le revoir!

Chez son frère, il n'y avait pas de chambre pour lui. Il dormit dans le salon minuscule, sur un matelas posé au sol. Il se fabriqua une sorte de rideau sur sa fenêtre pour essayer de se sentir chez lui. Mais Salim se sentait très loin de sa maison.

En Europe, la plupart du temps, tu sais que tu es à deux heures de vol de chez toi, tu peux rentrer quand tu veux. Mais de l'autre côté de l'océan, tu ne peux pas dire : allez hop, je repars chez moi.

Deux semaines plus tard, il commença à neiger. Il avait déjà vu de la neige au nord de la Tunisie, mais c'était la première fois qu'il voyait de la neige tomber de façon aussi douce et paisible. « C'était une sensation étrange, mais c'était beau à voir », se souvient-il. Son frère interrompit ce moment apaisant pour lui dire : « Ce n'est que le début, tu vas voir ».

Salim X.

Salim ne comprit pas sur le moment, mais après quelque temps, finit par se dire « OK, la neige, c'est un peu exagéré ». Un jour, alors que la température tombait sous les moins trente degrés, il faisait tellement froid qu'en descendant de l'autobus, il ne sentit plus ses jambes, en particulier ses cuisses. Un ami lui conseilla alors de mettre deux pantalons. « Ce n'est pas possible qu'il existe un pays aussi froid! », pensa-t-il.

Les difficultés

L'incontournable froid fut difficile pour Salim, mais le plus ardu fut de s'apercevoir que « ce n'est pas parce qu'on parle la même langue qu'on se comprend nécessairement ». Il se rappelle avoir eu beaucoup de mal à communiquer, sans cesse obligé de répéter et de faire répéter. Faire des choses aussi simples que son épicerie ou commander au restaurant constituaient un vrai défi. Il se sentait coupable de cette situation. Il avait l'impression que c'était lui le problème, qu'il ne parlait pas assez bien français et se le reprochait.

« C'était particulièrement pénible de faire semblant de comprendre. » avoue-t-il. Dans les débuts, c'était une situation qui arrivait constamment. Salim trouvait que les serveurs parlaient très rapidement et proposaient beaucoup de choix en un court laps de temps. Il ne comprenait rien et se demandait comment ça pouvait être si difficile de commander un café. Puisqu'il faisait semblant de comprendre, il se retrouvait souvent avec quelque chose qu'il ne voulait pas ou qu'il n'aimait pas. C'était frustrant de ne pas pouvoir exprimer ce dont il avait vraiment envie.

Ensuite, ce fut compliqué de se trouver un emploi. Salim avait l'impression qu'on ne voulait pas l'engager, car ses expériences antérieures de travail n'étaient pas canadiennes. En Tunisie, il travaillait dans un aéroport en tant qu'agent d'accueil d'escales dans un salon V.I.P pour la classe affaires. Quand il arriva au Québec, il alla porter des CV dans la restauration et en cabinet d'assurances. Toutefois, il n'apprécia pas travailler en assurances, car on le payait à la commission, et il décida de retourner dans la restauration, ayant beaucoup travaillé comme cuisinier en Tunisie. Cet emploi lui permit de reprendre confiance en lui et facilita ensuite ses démarches pour trouver un emploi dans son domaine.

Il trouvait aussi que la façon de gérer les relations interpersonnelles était

bien différente de ce à quoi il était habitué. Il avait l'impression que les gens étaient plus distants par rapport à ce à quoi il était habitué, plus difficiles d'approche. Même si ce n'était pas le cas pour tout le monde, il devait souvent faire les premiers pas, lancer la discussion, faire une petite remarque pour établir un contact avec autrui.

Une nouvelle culture

En général, Salim dit entretenir de bons liens avec les Québécois : il a beaucoup d'amis avec qui il discute et fait des sorties. Il s'est donc « plutôt bien intégré ». Il dit que le contact avec les amis est néanmoins plus fréquent en Tunisie. Là-bas, quand on a des amis, on va les voir tous les jours, même si on n'est pas nécessairement les « meilleurs amis du monde », même si on n'a rien à se dire : on se voit pour se changer les idées. Au Québec, les amis ne se voient pas nécessairement souvent : une fois par mois ou tous les deux mois et des fois une fois par an. C'est difficile pour lui, car il aimerait pouvoir voir ses amis plus régulièrement. Il a l'impression qu'au Québec, on a « peur de déranger ». On appelle les gens pour avoir de leurs nouvelles, mais ils sont souvent occupés. Ils ont toujours quelque chose à faire. Selon lui, en Tunisie, les gens semblent avoir plus de temps à offrir à leur entourage : si une personne dit à une autre « pas aujourd'hui, demain », il y a de grandes chances qu'en effet, elles se retrouvent le lendemain. Au Québec, il a l'impression que lorsqu'on dit « pas aujourd'hui, demain », il est possible qu'on ne se rappelle pas le lendemain.

Pour ce qui est des traditions, la pratique du ramadan pose problème à Salim : « Jeûner en côtoyant des gens qui ne jeûnent pas, c'est plus difficile, surtout quand tu travailles dans un restaurant. C'est encore pire! ». D'ailleurs, le jeûne se termine à la fin de la journée quand le soleil se couche et qu'il est encore au travail. Il doit alors prendre une pause pour manger. Lorsqu'il rentre à la maison, il est tout seul, alors il doit se faire à manger très tard le soir.

Lorsqu'il habitait avec un colocataire tunisien, c'était plus tolérable : « Ça permettait de traverser ça ensemble ». Ça lui manque beaucoup de se retrouver réunis en grand groupe pour partager différents plats. De manière générale, il s'ennuie de la culture de son pays et de la nourriture. Parfois, il

Salim X.

aimerait être en Tunisie pour vivre le ramadan, mais il reconnaît que le choix d'immigrer au Québec impliquait des sacrifices.

Salim trouve que la relation avec la nourriture est bien différente au Québec. En Tunisie, les épiceries sont plutôt des marchés : les légumes et les fruits sont en plein air, ils sont plus frais et ont meilleur goût, il y a beaucoup d'odeurs à sentir, pleines de parfums. Dans son pays d'accueil, les aliments en épicerie sont rangés en couloirs et le goût des aliments n'est pas pareil. Les légumes et les fruits du Canada « manquent de goût », déplore-t-il.

Mauvaises expériences

Quand Salim dit qu'il vient d'Afrique, on le regarde bizarrement en se demandant pourquoi il n'est pas noir. On lui dit parfois carrément : « C'est bizarre, t'es pas noir ». Un jour, dans l'autobus, quelqu'un s'est assis à côté de lui et lui a demandé de quelle origine il était. Quand Salim lui a répondu, le monsieur lui a dit : « Vous parlez portugais, alors? ».

Salim vécut malheureusement un épisode de racisme qui le marqua particulièrement. Il était avec son supérieur et une nouvelle fille venait d'être engagée à son travail. Il lui dit qu'il était autochtone, pour rire, mais ne put jamais mener sa blague à terme, parce qu'elle lui répondit : « Heureusement, parce que je n'aime pas les Arabes et je n'aime pas les Musulmans, mais j'aime les noirs ». Il ne comprit pas pourquoi elle avait dit ça. Il s'était senti tellement insulté qu'il lui annonça seulement quelques jours plus tard à quel point ce commentaire l'avait secoué et qu'il ne savait pas comment réagir. Il se demandait pourquoi elle pensait ce genre de choses. Est-ce qu'elle avait eu une mauvaise expérience ou c'était juste la culture qu'elle n'aimait pas? Il ne lui posa pas la question directement, parce qu'il voulait attendre de la connaître davantage. Depuis, elle ne s'est jamais excusée.

Ce qu'il aime du Québec

Salim dit que l'usage des transports en commun en Tunisie est beaucoup moins facile qu'au Canada. « C'est compliqué, les autobus sont pleins et il est difficile de prendre le taxi. Ici, les autobus passent toutes les dix minutes », apprécie-t-il.

Québec arabe

Il trouve aussi que les gens sont bien ordonnés, que tout est bien organisé. Sur le plan administratif, en Tunisie, c'est toujours un peu plus compliqué. « Il y a trop de monde et les gens ne respectent pas leur tour. Il n'y a pas de *line up*. Ici, tout le monde a un numéro », remarque-t-il.

Salim apprécie également l'égalité entre les hommes et les femmes, très valorisée au Québec. En Tunisie, la femme est libre officiellement, mais, selon lui, elle manque de liberté : au niveau du salaire, un homme est souvent mieux payé qu'une femme pour le même travail.

Faciliter l'expérience

Si Salim avait des conseils à donner aux nouveaux arrivants, ce serait de s'adapter aux coutumes, de s'intégrer, de ne pas rester dans son coin et d'apprendre à connaître les autres. Il dit qu'il ne faut pas « se refermer ».

Il pense aussi que pour faciliter l'arrivée des immigrants, c'est important de s'informer sur les autres pays. Les Québécois doivent prendre en considération que quitter son pays, ce n'est pas toujours un choix, ce n'est pas toujours facile. Il faut se mettre à la place des autres et ne pas les juger.



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/tunisie-monastir-arcades-dme-1545828>. Crédit : DEZALB

48. Bassem X.

PIER-ALEXANDRE LÉVESQUE

Vie en Tunisie

Bassem naquit le 1^{er} janvier 1985 dans une ville au centre de la Tunisie, Sbéïtla. Il passa toute son enfance dans cette ville. Située au nord de l'Afrique, la Tunisie a été colonisée par les Français. La France et la Tunisie présentent donc des similitudes, dont la langue. Il étudia à l'Université de la Manouba à Tunis, la capitale du pays. Après une maîtrise en gestion de PME, il demeura sans emploi un certain temps, puis il occupa divers rôles dans plusieurs compagnies françaises basées en Tunisie. Comme le pays possédait un taux de chômage très élevé, il était extrêmement difficile de se trouver un emploi. « C'est à partir de là que l'idée de quitter la Tunisie a commencé à me trotter dans la tête », se rappelle-t-il.

Outre le fait qu'il était difficile de trouver du travail, la question de la politique le dérangeait beaucoup. Passionné par tout ce qui touche de près ou de loin aux enjeux politiques, le fait que le pays était dirigé par Zine el Abidine ben Ali joua un grand rôle dans sa décision de quitter la Tunisie. « Il était très difficile de parler politique, de faire des affaires en Tunisie parce que le gars contrôlait tout », explique-t-il.

Son grand-père était entrepreneur. Il eut donc la piqure dès sa tendre enfance. Encore aujourd'hui, il caresse le rêve de posséder sa propre entreprise : « Il ne me manque que l'idée avant de lancer mon entreprise. »

Choix à faire

Comme terre d'accueil, il hésita entre la France et le Canada. Ayant des amis dans les deux pays, il put prendre le pouls de ceux-ci avant de prendre une décision définitive. Sa première idée avait toujours été la France. Il avait même fait une demande d'admission à l'Université de Paris-Dauphine, mais il préféra prendre son temps avant de prendre une décision finale à la suite de plusieurs discussions avec des connaissances habitant en France. Après quelques discussions avec l'ami de son frère étudiant à l'Université Laval,

devenu son ami aussi avec le temps, il décida de mettre le cap sur le Canada. Hésitant entre Montréal et Québec, il envoya sa candidature à l'Université Laval, à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université de Montréal. Il décida d'accepter l'offre de l'Université Laval et compléta en deux ans et demi un MBA en management.

Il arriva au Québec le 12 janvier 2009. Lors de notre entretien, Bassem me confia que cette date restera gravée dans sa mémoire pour le restant de ses jours. Il voulait partir de la Tunisie pour vivre autre chose, pour avoir de nouvelles opportunités, pour voyager. Par contre, ça n'a pas été facile au départ. « Durant 24 ans, tu vis dans un même endroit, au même rythme, près de la famille. L'arrivée dans un nouveau pays équivaut à une nouvelle vie. C'est pourquoi cette date est importante pour moi », a-t-il confié.

Perception du Canada

En Tunisie, le Canada est très bien perçu. « En Tunisie, le Canada, c'est la mode », affirme-t-il. Il raconte qu'il y a quelque temps, ses nièces, habitant en Tunisie, voulaient aller dans une école privée française. Bassem les a convaincus d'aller plutôt dans une école privée canadienne qui venait d'ouvrir près de chez elles.

Sa perception du Canada a toujours été bonne. S'intéressant à la politique, surtout française, il affirme que le premier ministre Justin Trudeau joue un grand rôle pour le pays sur la scène internationale. En allant visiter les musulmans, les Indiens, les Hindous, les femmes, cela donne un sentiment d'appartenance envers le Canada pour ces groupes.

C'est peut-être cliché, mais je crois que ça aide énormément. En disant « hey, mon gars, tu n'es pas un étranger, c'est ton pays à toi aussi », ça peut faire une énorme différence.

Hésitant entre le Canada et la France comme nouvelle terre d'adoption, Bassem voyait des différences dans l'intégration dans ces deux pays. Il s'intéresse beaucoup aux différents médias français, les consultant encore beaucoup aujourd'hui. Cependant, il constata que la situation des immigrants au Canada semblait meilleure : ils réussissaient bien leur vie et avaient leur propre travail. « C'est plus difficile pour mes amis vivant en France. Je ne les

crois pas, mais ils me disent qu'il y a plus de discrimination là-bas », avoua-t-il.

Difficultés à l'arrivée

Pour Bassem, le processus d'intégration fut difficile en arrivant au Québec. Il affirme que c'est encore difficile parfois, même après huit ans dans la Belle Province. La première année au Québec, il la passa à Montréal. Les sept suivantes, à Québec. Selon lui, la population de Montréal est habituée d'accueillir des immigrants. La ville est plus grande, il y a plus de diversité.

Québec, c'est plus petit comme ville, c'est en train de se développer encore.

Selon lui, il est plus facile de se trouver un emploi et de se faire des amis québécois à Montréal.

On vit bien au Québec et au Canada, parfois beaucoup mieux qu'ailleurs dans le monde. Par contre, le domaine du travail reste un enjeu important pour les immigrants.

Selon Bassem, « cela peut devenir une perte immense pour le Québec. Il y a quelqu'un dans ton pays qui est compétent, qui est bon, qui maîtrise déjà trois ou quatre langues, mais qui n'arrive pas à trouver d'emploi. Il quitte donc pour un endroit où il sera engagé ». Il explique ce problème notamment par la façon de trouver du travail au Québec.

Un Québécois connaît déjà beaucoup de gens, ça aide énormément. Un immigrant qui arrive ici ne connaît personne, cela peut être très difficile par moment.

Il explique avoir déjà consulté une association venant en aide aux immigrants pour trouver du travail. Par contre, ces associations aident souvent la personne pour que son CV soit attrayant, donc il n'y a aucun support en lien avec le réseau de contacts. Il reconnaît qu'une personne pouvant l'aider à élaborer un réseau lui serait bénéfique. Selon lui, « un immigrant qui a dans la tête qu'il ne trouve pas de travail à cause du racisme ne trouvera jamais de travail. » Ainsi, il est important de ne pas se laisser

abattre dans une telle situation, il faut se retrousser les manches, continuer de chercher, cogner à toutes les portes, et un jour, une porte va s'ouvrir.

Adaptation et langue

Lors de son arrivée au Québec, Bassem n'était pas très familier avec la neige. « Lorsque j'étais en Tunisie, j'avais vu de la neige deux fois seulement. Les gens sortaient dans les rues pour prendre des photos, c'est très rare que ça arrive », révèle-t-il. Il eut de la difficulté à s'acclimater à la température nordique à son arrivée. Il lui arriva même parfois de mettre une combinaison sous ses pantalons pour ne pas avoir trop froid. Il affirme cependant qu'il est maintenant très à l'aise avec le froid, allant même courir à l'extérieur.

La langue ne fut pas un problème pour lui. Dès son plus jeune âge, il avait pu apprendre le français à l'école. Les liens culturels entre la Tunisie et la France aidant, l'école primaire réservait trois à quatre périodes par semaine à l'apprentissage du français. Après l'arabe, le français occupe le deuxième rang en importance en Tunisie. Bassem note d'ailleurs quelques ressemblances entre le français et son dialecte. « Ma mère a été à l'école primaire il y a longtemps. Elle ne parle pas le français, mais quelques mots se ressemblent énormément d'une langue à l'autre. Bonjour, ça va, c'est très ressemblant », souligne-t-il.

Arrivé au Québec en plein mois de janvier, il résida chez des amis quelque temps au début. Étant très excité de pratiquer son français, il partait explorer le quartier lorsque ses amis allaient au travail. Il se rappelle être entré dans une boulangerie tenue par un Arabe, puis dire « bonjour! ». Le boulanger tenant pour acquis que Bassem parlait cette langue, il lui répondit naturellement en arabe. À la sortie de la boulangerie, il entra dans une banque RBC pour prendre rendez-vous. Il eut un rendez-vous la journée même avec une femme venant d'Algérie, ce qu'il vit comme autre occasion manquée de pratiquer son français! Pas de bol, la pratique fut pour plus tard!

Attentat à la mosquée de Sainte-Foy

Comme tout le monde, il suivit le déroulement des événements de l'attentat à la mosquée de Sainte-Foy avec attention. Rappelons qu'un

Bassem X.

homme avait fait feu en direction d'une quinzaine de personnes à l'intérieur du Centre Culturel Islamique de Québec, le 29 janvier 2017. Selon lui, ces gestes isolés ne reflétaient pas l'état d'esprit de la société québécoise. « Je connais plusieurs Québécois, ce sont mes amis. Ils sont gentils et respectueux, ils ne feraient pas ce genre d'actes. C'est la même chose pour les musulmans qui font des actes qui ne reflètent pas qui nous sommes réellement. » Il en discuta avec quelques amis vivant en France et, selon eux, la couverture médiatique du malheureux événement aurait été différente chez eux. Ses amis et lui apprécièrent le fait que les politiciens se soient déplacés lors de la vigile en l'honneur des victimes. Cela fut, selon eux, une démonstration de l'ouverture d'esprit des Québécois envers les immigrants.

Défis et conseils

Bassem trouva son adaptation quelque peu difficile à son arrivée au Québec. C'est pourquoi il conseille fortement à ceux désirant suivre son exemple de se préparer mentalement aux difficultés imminentes.

Les gens pensent trouver du travail du jour au lendemain ici. Ce n'est pas comme cela que ça fonctionne. Tu dois chercher les informations nécessaires, mais tu dois également bien choisir la ville où tu t'installés.

Selon le domaine dans lequel la personne travaille dans son pays d'origine, des cours compensatoires peuvent être requis pour travailler dans le même domaine au Québec. Pour certaines professions régies par un ordre professionnel, comme la médecine par exemple, c'est plus difficile.

D'un autre côté, il fut agréablement surpris par l'accessibilité des produits. En effet, il avait fait quelques réserves de nourriture en quittant son pays pour la première fois. Il ne croyait pas pouvoir trouver un endroit où il pourrait se procurer des mets, des épices et des ingrédients provenant de son pays une fois au Québec. Cependant, « tout peut se trouver ici, il y a trois ou quatre commerces où je peux trouver de la nourriture me rappelant d'où je viens ».

Selon lui, le principal défi pour les familles arrivant au Québec avec des enfants est la question de la langue. Il est primordial que les enfants continuent de parler la langue d'origine.

Québec arabe

À l'âge de l'enfance, un enfant peut apprendre une quantité phénoménale d'informations. Garder la langue arabe est important. Si j'ai des enfants, ça va être important pour moi qu'ils le parlent.

En arrivant au Québec, il connut une femme qui l'aida énormément dans son intégration, avec les gens, la ville, etc. Un jour, il lui demanda pourquoi elle faisait tout cela pour lui. Elle lui répondit qu'elle donnait au suivant. C'est avec cette mentalité en tête que Bassem accepta que son portrait soit publié. D'ailleurs, sur le fond d'écran de son téléphone cellulaire, on peut lire cette phrase écrite en arabe : « Sois bon et de bonnes choses t'arriveront ».

كن خيرا و سيعود الخير لك



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/dsert-tunisie-sahara-2499010>. Crédit : veronica111886

49. Chiheb X.

HENRI OUELLETTE-VÉZINA

Chiheb arriva au Québec au début de l'automne 2016, avec l'objectif de compléter un doctorat en agroéconomie. Il s'intégra progressivement à son pays d'adoption par le biais du campus de l'Université Laval, « ouvert sur le monde ». Même si les Québécois sont selon lui très accueillants avec les nouveaux arrivants, il estime qu'une grande méconnaissance de l'Afrique et de la culture musulmane subsiste toujours en Occident.

On s'attend à des chameaux et du désert partout, mais non, ce n'est pas le cas, s'exclame-t-il en rigolant, au début de l'entretien. Hier, je parlais avec une Québécoise de 30 ans et je m'attendais à ce qu'elle connaisse un peu ma région de par les réseaux sociaux. On se rend compte que notre image est beaucoup plus précaire qu'on le pense. En Tunisie, on a tout : des voitures, des routes, des autoroutes.

Plusieurs mois avant son arrivée, le Tunisien d'origine se renseigna sur la province fleurdéliée, sur ses accents, ses régions, ses valeurs collectives et son climat. Depuis son tout jeune âge, le jeune homme de 27 ans n'entendait que des choses positives sur le Canada et caressait depuis longtemps l'ambition d'y habiter sur une base permanente.

Ce pays a une très belle image dans le monde. Déjà quand j'étais petit, j'entendais de très bons messages. Certains près de moi y vivaient et quand ils revenaient, ils arrivaient avec des super nouvelles. Comme quoi le Canada est beau, accueillant, qu'il y a de la nature, une qualité de vie, des emplois et l'équité sociale...

C'est ainsi que, plusieurs années plus tard, en août 2016, Chiheb put réaliser son rêve en obtenant l'approbation de son université dans le profil international. Même s'il affirme que jamais il n'a regretté son choix, celui qui habite désormais le secteur de Sainte-Foy avoue que certaines réalités ne sont pas si reluisantes.

« J'ai été en couple avec une Québécoise pendant six mois, et comme ça c'est beaucoup mieux, on apprend beaucoup de choses », raconte-t-il en rigolant.

Des chocs « intéressants » au quotidien

En arrivant dans la vieille capitale, le doctorant voulut créer des liens de proximité avec des Québécois pour s'imprégner de la culture. L'exercice ne fut pas si facile, selon lui, puisque l'image des pratiquants de confession musulmane semblait, et semble encore, ternie sur plusieurs aspects en sol nord-américain.

Au départ, ça a été un peu plus difficile pour moi de me faire des amis, puisque vous avez, ici, une certaine méfiance envers l'étranger. Mais à votre place, je dois dire que je ferais pareil, à force de regarder des nouvelles sur le terrorisme.

Chiheb parle tout de même de l'importance cruciale de distinguer « radicalisme de religion » et « violence de culture ». Ces termes font trop souvent figures d'amalgames, selon lui, principalement parce que les commentaires extrémistes sont les plus médiatisés.

La différence s'observe également par la manière dont fonctionne le système d'éducation québécois, qui est « très différent » de celui de la Tunisie, avance-t-il. Partout au Canada, l'enseignement universitaire est bien plus rigide que dans son pays natal.

J'avais l'habitude d'étudier plusieurs matières à la fois, mais qu'elles soient beaucoup plus légères, indique-t-il. J'avais beaucoup plus de temps pour sortir, pour rencontrer les gens et découvrir de nouveaux endroits. Ici, c'est quand même assez difficile de trouver du temps pour soi et donc de s'ouvrir aux autres. Le rythme n'est pas du tout le même.

En ce qui concerne l'emploi, les croyances relayées jusqu'en Afrique selon lesquelles les emplois se trouvent facilement au Québec ne sont pas réalistes. Il estime plutôt qu'une certaine fermeture existe toujours quant aux diplômes internationaux, dont la reconnaissance officielle peine à être faite par les employeurs de manière générale. Le diplôme de la maîtrise que Chiheb a achevée en Espagne, il y a quelques mois, n'a jamais été formellement reconnu.

On a l'impression qu'un étranger ne peut pas vraiment trouver une job facilement, lance-t-il. Moi, je cherchais quelque chose en service

à la clientèle et en vente, mais ça a été extrêmement plus facile de trouver un emploi dans un hôtel par exemple, comme préposé aux chambres. Soit on ne me répondait pas, soit je ne trouvais simplement pas. C'était beaucoup plus facile dans des domaines non spécialisés. Assez souvent, dans les formulaires qu'on remplit, on demande la race et l'ethnie. On n'a pas ça en Europe ou en Tunisie. C'est comme si l'employeur se fait déjà une tête sur l'endroit d'où je viens.

Un projet de loi sur l'anonymat du CV circule d'ailleurs actuellement à l'Assemblée nationale sur le sujet. Aucune conclusion n'a été tirée pour l'instant. Il ignore si le secteur privé acceptera de se plier aux recommandations de certains députés ministériels, mais il les encourage à aller en ce sens.

Les points en commun d'abord

On a exagéré sur les tempêtes et le froid. C'est vraiment tolérable le climat, j'aime bien, même.

Après un an de vie dans la capitale nationale, il affirme qu'il commence déjà à changer certaines mentalités autour de lui. Il croit que, fondamentalement, les deux cultures ont un bout de chemin à faire pour établir un dialogue respectueux.

D'abord, j'encourage mes frères et sœurs arabes à aller de l'avant, à ouvrir les bras. Il ne faut pas être timide! J'ai parfois l'impression que c'est ce qui crée ces incompréhensions et ces peurs. Il faut demander à créer des relations. Chercher à pratiquer des activités extrascolaires à l'Université peut, par exemple, permettre de vraiment mieux s'intégrer.

C'est parfois difficile de ne pas s'orienter vers les autres étudiants internationaux, car il est plus facile de se reconnaître, de se reconforter. À l'opposé, c'est plus ardu de faire connaissance avec un Québécois, mais il faut le faire quand même, selon lui.

Un Québécois va te faire connaître un autre Québécois, et c'est ainsi que tu t'intègres.

Se considérant comme un citoyen du monde, le Tunisien d'origine porte un message pour tous les Québécois, mais aussi pour tous les individus s'intéressant à ce qu'il appelle « l'humanité universelle ». À ceux qui n'ont pas cette vision, il suggère : « Acceptez-moi comme je suis, j'ai mes propres valeurs, qui sont très proches des vôtres dans les faits. Comme je ne suis pas du tout extrémiste, ma foi et ma pratique ne concernent que moi-même. Une fois qu'on comprend cela, pourquoi chercher des conflits? ».

Dans les médias, dans nos groupes d'amis et dans nos interactions de la vie de tous les jours, Chiheb estime qu'il nous faut chercher ces points communs ensemble plutôt que de mettre en lumière nos différences de manière systématique.

Après l'attentat au Centre culturel islamique, je m'attendais à ce que tout le monde se rende compte qu'il y a un problème. On parlait de radio-poubelles, il y avait un discours de haine, des gens qui exagèrent en disant que les musulmans exagèrent aussi, mais dans l'autre parti aussi il y a des radicaux. Je préfère l'équilibre, je préfère qu'on ne me traite pas en musulman mais qu'on me traite humainement. Je n'aime pas qu'on me traite différemment à cause de ma religion ou de ma croyance.

Le campus, cette micro-cité

Assez rapidement, comme il ne trouvait d'emploi pertinent dans la ville de Québec, il se tourna vers l'Université Laval pour se réaliser. Ses recherches l'emmenèrent à devenir auxiliaire d'enseignement. À un rythme hebdomadaire, il se mit à corriger et à surveiller des examens au premier cycle. Une expérience « très enrichissante », témoigne-t-il.

De manière générale d'ailleurs, le jeune homme croit que le campus constitue une sphère unique d'ouverture sur le monde à Québec. « On le voit vraiment : à l'extérieur du campus, l'étranger est beaucoup moins accepté », lance-t-il.

L'Université ici, c'est vraiment l'effet et l'exemple parfait du

Chiheb X.

multiculturalisme. Les gens sont plus adaptés à l'inconnu, à l'étranger. Les étudiants sont aussi très familiarisés avec d'autres cultures et viennent de partout dans le monde. Le fait qu'il y ait énormément de cultures facilite beaucoup les choses.

Pour illustrer son point de vue, Chiheb cite en exemple une marche en plein air qu'il a faite au début de l'automne sur le campus, alors qu'il venait d'arriver en sol québécois.

C'est fou comme tous les gens sourient et disent bonjour aux étrangers. Ce sont les autres qui viennent vers nous bien souvent, et j'aime bien. Honnêtement, je dirais même que ça m'encourage à faire du progrès dans mon domaine et à rester ici.



Tunisie. Source : <https://pixabay.com/fr/lac-sal-tunisie-shott-el-djerid-999158>. Crédit : Ulysse

PARTIE V
CONCLUSION

50. À la découverte de l'autre : réflexions et apprentissages

Comment les étudiantes et étudiants en communication publique qui ont réalisé ces portraits au cours du printemps 2017 ont-ils vécu cette expérience? Qu'ont-ils appris de leur participation au projet « Québec ville ouverte » dans le cadre de leur parcours universitaire? Ces rencontres ont-elles transformé leur perception des personnes immigrantes, du Québec, d'eux-mêmes et d'elles-mêmes? Voici quelques réponses, d'abord recueillies en équipe, puis individuellement, dans le journal de bord tenu par les étudiantes et les étudiants. Ces paroles sincères et directes prouvent hors de tout doute l'immense potentiel de la rencontre, de l'écoute et du dialogue pour lutter contre les préjugés et le racisme, ainsi que pour renforcer le désir de vivre ensemble.

Réflexions collectives

En conclusion, ces entrevues nous ont permis de réfléchir sur la culture québécoise à travers les yeux d'immigrants. Nous avons relevé certaines différences entre les valeurs québécoises et arabes qui nous ont fait remettre en question notre société. Concernant l'intégration des immigrants, on nous a fait la remarque que les Québécois, en théorie, sont très ouverts aux immigrants alors qu'en réalité, ils le sont moins. Certaines personnes rencontrées ont soulevé que les Québécois ne font pas beaucoup d'efforts pour aller à la rencontre des immigrants et d'autres, au contraire, considèrent que certains immigrants ne font pas assez d'efforts pour comprendre les Québécois. Nous croyons qu'il y a des efforts à faire des deux côtés afin de trouver un terrain d'entente. Par ailleurs, toutes les personnes rencontrées nous ont fortement encouragés à leur poser des questions sur la culture arabe afin d'en savoir plus.

Nous sommes choyés et privilégiés de vivre au Canada. Lors de nos entrevues, nous avons écouté des personnes qui ne se sentaient pas en sécurité sur leurs propres terres.

Aussi, cette expérience nous a permis de connaître de nouvelles cultures, d'ouvrir nos horizons et de laisser tomber nos œillères. Cela vient renforcer l'idée que la diversité est un atout dans une société et non un inconvénient.

Nous sommes tous l'étranger de quelqu'un. Le racisme est nourri par la peur de l'inconnu. Dans ce cas, aller à la rencontre d'autrui ne peut que nous amener à construire une société plus tolérante.

Ces entrevues que nous avons réalisées nous ont apporté une nouvelle vision de la culture arabe. En effet, nous avons pu nous rendre compte que, parfois, l'image véhiculée par les médias ou notre entourage pouvait encourager la fabrication de certains stéréotypes. Nous comprenons désormais qu'il faut s'intéresser au contenu plus qu'au contenant. Plus on creuse et plus on se rend compte qu'on est tous semblables, peu importe nos origines.

Par ailleurs, certaines de ces rencontres pleines d'émotions nous ont ouvert les yeux sur le fait que les immigrants se sentent bien accueillis par les habitants de la Ville de Québec. Pourtant, l'immigration reste un long chemin semé d'embûches pour ces personnes. En effet, la bureaucratie est complexe, le marché du travail n'est pas très ouvert et souvent les diplômes des immigrants et immigrantes ne sont pas reconnus à leur juste valeur, ce qui nous semble assez aberrant. Nous avons également remarqué que même après leur venue à Québec et subissant la pression de se conformer à la culture nord-américaine, ils réussissent à conserver leur culture et leurs valeurs.

Pour finir, l'apport de ces immigrants à la Ville de Québec est primordial afin d'entretenir une ouverture envers les autres nationalités.

Le projet spécial nous a permis d'en apprendre davantage sur une culture différente de la nôtre et d'éliminer certains préjugés. Nous avons été

marqués par le lien familial : en effet, au Québec, la famille et les valeurs qui y sont associées sont très importantes. Toutefois, nos entrevues ont démontré qu'il y avait parfois des liens encore plus forts entre les immigrants d'origine arabe et leur famille restée au pays.

Nous avons aussi été heureux d'entendre que les Québécois sont gentils et accueillants face aux immigrants. En effet, aucun immigrant questionné n'a été victime de racisme et ils ont toujours été respectés. Cependant, les personnes interrogées trouvent décevant le manque d'ouverture des Québécois et la difficulté à créer des liens d'amitié forts. Nous pensons qu'il serait intéressant de développer des liens plus profonds, afin de permettre le vivre-ensemble sans peur ni rejet.

Enfin, il est important de comprendre que les immigrants viennent au Québec dans le but d'avoir une vie meilleure. Il est donc de notre devoir de les intégrer à notre société. Ces rencontres nous ont permis de comprendre que nous pouvons multiplier les différentes cultures afin d'en créer une seule. Les différences ne nous éloignent pas, mais elles nous rassemblent.

Certains traits de caractères semblent être communs à tous les individus que nous avons interviewés, notamment l'humanisme, la modestie, la rigueur et le courage. Écouter le récit d'une histoire qui n'est pas la nôtre nous a fait ressentir une certaine empathie envers ces personnes que nous ne connaissions pas. Elles n'ont pas hésité à nous livrer une partie de leur vie. L'initiative de partager un moment aussi fort avec un inconnu devrait être répété plus souvent : les histoires des gens qui nous entourent sont si différentes et si riches.

Ce qui nous a aussi beaucoup marqué est le fait d'avoir recueilli des témoignages tellement positifs. Cette expérience nous a fait réaliser à quel point il est facile de se tromper sur ce qu'on ne sait pas. En effet, nous avons tendance à imaginer que les récits auraient été davantage en demi-teinte. S'il fallait retenir un message global de ces belles rencontres, ce serait qu'il faut toujours aller de l'avant, ne pas hésiter à aller vers les autres, à poser des questions, à interagir peu importe la couleur de leur peau, leur culture ou leur religion. La beauté du monde réside dans son ouverture. Avec des

ceillères, le paysage est beaucoup moins prenant que lorsqu'on a la possibilité de l'admirer dans son entièreté.

Nous avons ressenti un plaisir mutuel lors de nos entrevues. Les personnes interrogées n'ont pas hésité à se confier, à nous allouer du temps pour répondre à nos questions. Finalement, l'exercice ne ressemblait plus à un travail scolaire, mais à un simple échange entre deux inconnus, entre deux êtres humains.

Nous avons été marqués par ces récits. Les personnes rencontrées ont toutes exprimé le manque de leur famille et du pays d'origine. Nous avons réalisé que ça ne devait pas être facile de tout quitter comme elles l'ont fait. D'où, selon nous, l'importance de réserver à ces personnes un accueil chaleureux et dénué de tout jugement. Ces personnes sont venues ici en quête des meilleures conditions de vie ou de travail. Elles ne cherchent pas à imposer leurs valeurs au détriment de celles du pays d'accueil. Au contraire, elles ne demandent qu'à s'adapter et à partager. Et nous pensons que ce partage culturel est la meilleure arme face à l'ignorance. Il ne faut pas avoir peur de « l'autre » sous prétexte qu'il est étranger.

Cette expérience nous a permis de grandir émotionnellement et intellectuellement. Les personnes rencontrées nous ont permis de nous éloigner de la crainte créée et transmise par les médias dans notre société afin de faire notre propre réflexion critique. Elles nous ont permis d'évoluer en tant que communicateurs publics et de prendre conscience du rôle que nous avons à jouer dans la création du vivre ensemble.

Grâce à ces récits de vie, nous avons compris qu'il y a une énorme différence entre la façon dont la religion est décrite en théorie et comment les gens l'adaptent à leur vie. C'est d'ailleurs quelque chose qui ressort de nos rencontres et qui montre bien l'absurdité des stéréotypes véhiculés dans notre société.

Cette expérience démontre qu'un être humain est loin de se définir que par sa culture, et que l'ignorance et la peur nous font passer à côté d'expériences extraordinaires avec des personnes qui, au final, sont bien plus près de nos valeurs que nous le pensions.

Tous les membres de l'équipe sont en accord pour affirmer que ce projet a complètement changé notre perception des immigrants arabes. Nous avons retenu que, malgré leurs différentes cultures et religions, les Québécois et les Arabes sont des personnes semblables qui ne veulent que faire partie d'une société libre et ouverte aux autres. Effectivement, les préjugés envers les Arabes sont faux et, malgré tout ce que les gens peuvent penser, leur but n'est pas d'imposer leurs croyances aux autres. Ils respectent les Québécois dans leurs choix et veulent faire partie intégrante de notre société. Les gens doivent aussi comprendre qu'il ne faut pas associer automatiquement la culture arabe avec la religion musulmane. En effet, plusieurs immigrants sont catholiques, tout comme plusieurs Québécois.

Les Québécois ne doivent pas s'inquiéter de la venue d'immigrants arabes. Au contraire, les immigrants ont un haut niveau d'éducation et leurs expériences et connaissances peuvent contribuer au développement de notre société. Au lieu d'avoir peur de l'inconnu, nous recommandons aux gens d'aller de l'avant et de sociabiliser avec les immigrants arabes. Cette simple action leur permettra de constater qu'ils sont comme nous. Ils ont plusieurs histoires sur leur famille, leurs amis, leurs emplois, leur immigration et leur passé qui valent la peine d'être écoutées. Apprenons à vivre ensemble et à accueillir ces personnes qui, tout comme nous, ont de l'amour à donner et à recevoir.

C'est souvent la méconnaissance qui entraîne des gestes de racisme ou de discrimination. C'est pourquoi nous pensons que cette expérience est enrichissante autant pour nous, puisque nous avons fait de belles rencontres, que pour ceux qui pourront lire les portraits réalisés. Souvent,

les gens ont tendance à s'arrêter à leurs préjugés et à ne pas être ouverts à la culture arabe. Or, on souhaite que les lecteurs puissent voir transparaître la bonté des musulmans interrogés, comme nous l'avons vue. Il est important de sensibiliser les individus à l'histoire de ces personnes, afin qu'ils puissent comprendre toutes les étapes qu'ils ont dû vivre, loin de leur pays natal. Des gestes comme ceux-ci contribuent grandement à l'intégration des immigrants et permettent aux Québécois de mieux les accueillir en les comprenant davantage.

* * *

La désinformation véhiculée dans la société alimente la peur à l'égard des étrangers. Avec ces rencontres, on se rend compte que chaque personne ou famille ayant décidé de venir s'installer ici possède une histoire d'amour pour sa terre d'accueil.

Quitter son pays natal pour s'établir dans un nouveau pays doit être une étape difficile à franchir. La plupart d'entre eux ont quitté dans l'espoir d'un avenir meilleur ou pour poursuivre un rêve. Nous croyons que les inquiets de notre région doivent se souvenir de ceci et comprendre que l'intégration des immigrants est l'affaire de tous. En les accueillant chaleureusement, avec compassion, ouverture d'esprit et respect, nous facilitons grandement leur intégration.

Grâce à ce projet, nous constatons aussi qu'il est faux de penser que poser des questions à une personne sur ses coutumes ou sa religion crée une malaise, au contraire. Le fait de nous intéresser à des gens qui ont une culture différente de nous nous fait nous rendre compte qu'au fond, nous ne sommes pas différents.

Par ailleurs, dans tous les cas, ils ont mentionné leur reconnaissance face aux Québécois qui leur avaient tendu la main. Ces rencontres sont par la suite devenues des motivateurs dans la progression de leur intégration.

Finalement, l'échange entre les deux cultures est la clé d'une bonne intégration. Il faut connaître leur histoire et eux aussi doivent connaître la nôtre. C'est ainsi qu'on peut se comprendre et grandir ensemble.

Nous avons pu voir qu'ils font preuve de tant de courage et ont dû faire tant de sacrifices. Ces rencontres nous ont fait réaliser qu'il y a beaucoup de choses que nous ignorons ou, au contraire, que nous croyons savoir. Avoir des discussions sur des sujets sensibles nous a tous permis de comprendre que les problèmes d'identité sont réels et peuvent découler sur plusieurs générations. Bien que plusieurs immigrants n'aient pas eu l'accueil dont ils avaient besoin, d'autres ont bénéficié d'une entrée au pays très encadrée. Malgré tout, ce facteur ne vient pas effacer les craintes et les problèmes d'identité que certaines familles ont pu avoir, et ce, dès leur arrivée.

La plus grande leçon que nous retenons est que tout le monde traverse des épreuves, qu'aucune n'est à négliger et que, pour des personnes arrivant d'un autre pays, chaque action banale peut être un défi. Il ne faut surtout pas oublier que ces gens ont fait d'énormes efforts pour s'intégrer à notre société et offrir une meilleure vie aux membres de leur famille. Il est important que nous leur offrions l'accueil nécessaire, mais également l'inclusion qu'ils méritent.

Témoignages individuels

Les préjugés

Le projet spécial m'a fait prendre conscience que le racisme est encore aujourd'hui un enjeu préoccupant qu'il faut contrecarrer le plus rapidement. La personne que j'ai interrogée m'a expliqué qu'il a souvent été victime de racisme, de préjugés et d'idées préconçues. Je trouve désolant et même révoltant que ces idées soient encore si ancrées dans la société. J'ai peine à croire que la société se développe aussi lentement avec toutes les avancées qu'on réussit dans les autres domaines. Il faut éduquer les gens qui ne comprennent pas le contexte des immigrants. Le savoir, c'est le pouvoir : il faut donc collectivement aider à l'avancement des mentalités, afin de tous s'unir pour un monde meilleur.

Lors de cette entrevue, j'ai remarqué que nous étions un peuple froid comparativement avec plusieurs régions du monde. Nous sommes plus individualistes et portés à suivre notre propre chemin. C'est vraiment ce qui m'a le plus marqué.

J'ai été surprise de sa notion du racisme, qui m'a fait grandir. Elle ne croit pas au racisme. Elle dit plutôt que les gens qu'on accuse d'être racistes se plaignent sur tout, tout simplement. Selon elle, cela fait malheureusement partie de la nature humaine: il existe des gens fermés d'esprit qui vont toujours trouver différentes raisons pour se lamenter. Si ce n'est pas au sujet du voile musulman, ce sera par rapport à la petite serveuse du restaurant ou la couleur de la voiture du voisin.

Québec arabe

* * *

J'ai appris que si certains Québécois ont des préjugés ou des peurs face aux pays arabes, c'est parce qu'ils ignorent la réalité de ceux-ci. Je crois que les Québécois se fient trop aux images et aux stéréotypes qui sont véhiculés par nos médias. (...) Effectivement, j'avais toujours perçu le voile comme quelque chose de dénigrant ou un accessoire que les femmes portaient par pression sociale.

* * *

J'avais une vision assez mitigée du monde arabe. Je comprends que tout le monde ne correspond pas à l'image du stéréotype qu'on retrouve dans les médias et que, généralement, les personnes qui choisissent d'immigrer sont ouvertes aux autres cultures.

* * *

Nous sommes désinformés dans la ville de Québec et nous croyons que les immigrants nous envahissent et nous volent nos emplois, même si ce n'est pas cela du tout. À cela s'ajoutent les préjugés raciaux voulant que les Arabes soient tous des musulmans et que les musulmans sont des terroristes qui volent et battent leurs femmes. C'est affreux de penser cela de gens qui ont tant à offrir culturellement aux Québécois.

* * *

J'ai pris connaissance de tous les préjugés qu'on portait à l'égard des musulmans. C'est lorsqu'il me racontait des anecdotes vécues que j'ai réalisé l'ampleur de nos préjugés et des barrières qu'on crée entre nous.

J'ai pris conscience de l'ampleur de la discrimination dans notre société. J'ai commencé à regarder autour de moi lorsque je me promène et je me suis rendue compte que les personnes portent souvent des jugements sur les autres. Par exemple, j'ai déjà vu une personne insulter un individu dans l'autobus simplement parce qu'il était noir. Je suis restée choquée par le comportement de la personne. J'ai remarqué que personne n'intervenait pour lui dire d'arrêter. Je ne l'ai pas plus fait et je me demande encore pourquoi, puisque la situation me dérangeait.

Je me suis rendue compte que les Québécois sont très fermés envers les différences. Nous avons plusieurs préjugés qui nous empêchent de nous ouvrir aux autres.

Je réalise que dans la vie, j'ai des préjugés sur certaines personnes ou certaines cultures. Le projet m'a permis d'apprendre à connaître la culture arabe et de voir que c'est une très belle culture quand on prend le temps d'apprendre ce qu'elle a offrir. Pour moi, la culture arabe et les hommes arabes étaient très conservateurs et ne respectaient pas les femmes. Je réalise que je ne suis probablement pas la seule qui confond la culture arabe avec les extrémistes de la religion musulmane.

Personnellement, j'avais plusieurs préjugés quant aux rapports hommes-femmes des personnes de cette culture. Les deux présentatrices m'ont prouvé que ce préjugé ne décrivait pas du tout la majorité des arabes et que, dans leur couple, les femmes n'avaient aucun rapport de soumission envers

leur mari. J'ai appris que leur voile ne représentait pas la soumission envers leur conjoint, mais envers Dieu. Par ailleurs, j'ai pu constater ceci : bien que la femme que j'ai rencontrée dise que les femmes ne sont pas soumises aux hommes, son rapport avec les hommes n'était pas aussi égalitaire que le mien. En effet, lorsqu'elle me parlait, j'ai pu constater à quel point elle se devait de respecter les ordres de son père et à quel point sa mère et elle se devaient de suivre ses conseils et consignes. Selon elle, elle n'est pas soumise à son père. Par ailleurs, à cause de ma culture et de mes valeurs, je me sentirais contrôlée par mon père si j'avais ce type de relation avec lui. J'ai compris que le besoin d'indépendance et de liberté était très présent dans la culture québécoise, comparativement à la culture arabe. Par contre, il est important de se rappeler que j'ai seulement rencontré trois personnes arabes, si bien que ce constat ne représente pas nécessairement la vérité absolue.

* * *

Plusieurs personnes dénigrent d'autres peuples sans raison. Les gens s'informent à travers les médias au lieu de questionner directement les personnes. La femme que j'ai interrogée pour mon projet spécial m'a raconté que lorsqu'elle et sa famille ont immigré ici, ses parents ont eu beaucoup de difficulté à se trouver un emploi malgré leur haut niveau de scolarité. Selon elle, plusieurs employeurs refusaient de passer ses parents en entrevue seulement en voyant leur nom d'origine arabe sur leur *curriculum vitae*. Cette problématique est survenue en septembre 2001, peu après les attentats des tours jumelles. C'est triste de voir que plusieurs personnes n'ont pas fait la différence entre les terroristes et les arabes qui n'ont pourtant, dans plusieurs cas, que leurs origines en commun. Par chance, notre gouvernement a mis des mesures en place afin de contrer ces injustices. Grâce à la discrimination positive faite à leur égard, ses parents ont finalement pu se trouver un emploi au gouvernement. Il est de notre responsabilité sociale d'accueillir et de respecter les gens ayant des différences.

Étonnamment, je suis triste. Ça me rend triste de penser que nous, Occidentaux, imposons notre manière de penser et une vérité construite de toutes pièces aux autres cultures depuis le début de l'histoire. Ça me rend triste de voir les gens dans la rue juger celui ou celle qui ne correspond pas à notre vision de la vérité, tandis que nous sommes soumis aux grands monopoles de notre société. Ça me rend triste de voir à quel point nous sommes loin du relativisme culturel.

Clairement, il y a un sentiment de méfiance lié à la venue d'immigrants dans le marché du travail. Cependant, je ne pense pas que ce sentiment s'applique de façon égale selon l'endroit d'où viennent ces immigrants. On n'a qu'à penser à tous les Français qui réussissent très bien à s'intégrer parmi les Québécois. En général, je crois que les immigrants venant de pays occidentaux reçoivent un accueil plus favorable à leur arrivée au Québec. Les immigrants venant d'autres parties du monde, comme l'Afrique, vivent probablement plus de préjugés. J'ai l'impression qu'ils sont considérés comme moins compétents, ce qui est absurde considérant le fait que plusieurs Africains ont plus de diplômes en poche que bien des Québécois. J'ai réalisé que moi-même, j'avais énormément de préjugés. J'ai déjà fait un travail d'équipe avec une étudiante originaire du Burkina Faso qui avait fait du copier-coller tout le long du travail et, par conséquent, j'associais le fait qu'elle n'avait pas bien travaillé avec le fait qu'elle était Africaine. Je sais que ça sonne horrible lorsqu'écrit de cette manière, mais ces associations se font souvent dans notre tête sans qu'on s'en rende compte et elles influent ensuite notre perception de la vie. Moi qui ai toujours détesté les généralisations, je me trouvais à en faire moi aussi!

Étant moi même une « immigrée » temporaire ici et ayant fait les procédures pour obtenir le droit d'étudier au Québec, il était très

enrichissant de rencontrer quelqu'un venant aussi d'un autre pays. Nous avons tous les deux choisi le Canada, mais pas pour les mêmes raisons. Cette rencontre m'a permis de me rendre compte des difficultés, qui sont beaucoup plus nombreuses que les miennes, auxquelles il a dû être confronté. Nous avons toujours à apprendre des autres et le partage de culture est très important. Ayant de nombreux amis d'autres origines, j'ai toujours aimé en savoir plus sur eux et leur culture. Je me suis également rendu compte que la France est de plus en plus mal vue par les immigrants arabes, si bien que la plupart préfèrent désormais se tourner vers le Canada.

* * *

J'ai bien compris, en l'écoutant parler, que les personnes qui sont de religion musulmane ne pensent pas toutes de la même façon et que leurs pratiques peuvent différer grandement. J'ai aussi appris d'où venait le port du voile intégral.

Ils sont si courageux

Dans mon quartier, je vois beaucoup de personnes d'autres cultures et je trouve qu'elles ont l'air de bien s'intégrer à la ville, et ce, malgré le froid. Ce que je retiens, c'est leur message d'espoir quant à grandir dans la diversité dans la Ville de Québec et que malgré l'attentat à la Mosquée de Québec, le lien de confiance est toujours bien présent entre les Québécois et les autres cultures.

* * *

J'ai énormément apprécié échanger avec un membre d'une autre culture dans le cadre du projet Québec ville ouverte. J'ai rencontré une personne qui a été d'une honnêteté et d'une ouverture remarquables. Elle m'a fait réaliser qu'être un étranger ici au Québec, ce n'est pas toujours facile. Elle m'a parlé, entre autres, de sa mère qui, même après avoir refait ses études au Québec, avait toujours de la difficulté à gravir les échelons à son travail.

Nous avons également échangé sur les immigrants qui travaillent dans des centres d'appel et de nombreux cas de racisme et de manque d'ouverture. Ça m'a beaucoup fait réfléchir.

Le projet Québec ville ouverte m'a vraiment ouvert les yeux sur les embûches possibles lorsqu'on immigré dans un nouveau pays. Je n'étais pas pleinement consciente de la difficulté que cela comportait et du courage dont on doit faire preuve pour y arriver. J'ai peine à imaginer comme il est compliqué pour les gens venant de pays vraiment différents du Québec de s'adapter ici. Ces gens m'impressionnent énormément, je trouve leur volonté excessivement inspirante. Plusieurs de mes amis sont nés en Colombie et je constate quotidiennement que leurs parcours font d'eux des personnes ayant quelque chose d'inouï à nous apprendre.

Ce que les personnes immigrantes nous apportent

Elle m'a répondu : « Mon emploi de rêve serait un emploi dans lequel je pourrais participer à la création d'un monde meilleur ». J'étais surprise et émue par sa réponse, parce qu'elle le fait déjà. Lorsqu'elle s'exprime sur des débats d'actualité à la radio communautaire, lorsqu'elle s'indigne dans les magasins pour faire valoir ses droits, lorsqu'elle agit comme ambassadrice pour sa culture et lorsqu'elle accepte de la partager avec nous, elle contribue à faire du Québec un endroit meilleur. Sincèrement, c'est ce que j'aime le plus des cours d'anthropologie et, désormais, des cours d'éthique. La chance de rencontrer de nouvelles personnes et de partager est, en soi, un cadeau.

Côté culture, il y a quelque chose des Canadiens qui m'a beaucoup attristé. Le fait que nous attendons toujours une occasion, une fête, pour nous retrouver en famille. Dans la culture de la personne que j'ai interrogée, les gens essaient de voir le plus possible les gens de leur entourage. Ils n'ont

pas besoin de fête pour se rassembler avec les membres de leur famille, puisqu'ils le font pratiquement chaque jour. Je crois que la famille n'est pas une valeur fondamentale au Canada et ça m'attriste, car je trouve que la famille est la chose la plus importante dans ma vie. J'admire beaucoup l'effet de proximité des personnes arabes.

* * *

Chaque jour, elle contribue à faire du Québec un endroit meilleur en étant, en quelque sorte, l'ambassadrice de sa propre culture. Malgré les obstacles, elle a réussi à transformer son expérience en quelque chose d'inspirant. Elle m'a permis de découvrir de nouvelles facettes de ma propre culture et de me distancer de celle-ci afin de la critiquer sous un nouveau regard. Je n'avais jamais réfléchi à des problématiques telles que la place des personnes âgées et des femmes dans notre société et l'accès à l'éducation. Comment se fait-il que l'éducation supérieure soit si peu accessible alors qu'elle est le remède contre l'ignorance et la clé d'une intégration réussie? Qu'est-ce qui est mieux entre une société riche et une société éduquée?

Les personnes immigrantes sont des humains, comme nous

Pour moi, la citoyenneté, c'est faire partie d'une grande famille, de quelque chose qui nous dépasse. Si je dis citoyen canadien, ça enveloppe beaucoup de personnes qui ont toutes cette citoyenneté. C'est encore plus gros si je dis « citoyen du monde ». Ça me fait penser à mon entrevue avec une jeune femme originaire d'Algérie. Elle dit à son fils qu'il est canadien et qu'après viennent les aspects des autres cultures que ses parents lui inculquent. Son fils lui demande elle, elle est quoi? Elle lui répond qu'elle est citoyenne du monde. Elle est originaire d'Algérie, vécu en France durant cinq ans et maintenant elle est canadienne depuis dix ans. Elle n'est pas seulement Algérienne ou Canadienne, elle est citoyenne du monde. On l'est tous. On est tous des êtres humains de différentes nationalités, de différentes cultures et on est tous sur la même planète Terre.

La conférence sur le projet Québec ville ouverte est vraiment le moment où j'ai pu constater à quel point ces personnes étaient comme nous. En effet, je ne connais pas de personnes arabes dans mon entourage et c'était donc la première fois que je pouvais réellement entendre parler des Arabes sur leurs origines. Ce projet m'a donc tout simplement éduquée par rapport à la culture arabe, puisqu'avant, je n'avais que les médias pour m'en apprendre sur eux et que ces sources, remplies de préjugés, ne sont pas toujours fiables. J'ai pu voir que la famille est très importante pour eux, tout comme pour nous.

Finalement, j'aimerais conclure ce bilan sur la réflexion qui suit. Peu importe notre statut social, peu importe notre niveau d'éducation, peu importe la couleur de notre peau, nous sommes l'Autre pour quelqu'un. La peur encouragée par les médias occidentaux ne changera jamais le fait que nous sommes également l'Autre.

Ce que j'ai appris de plus important est de ne jamais limiter mes connaissances à ce que j'entends et de toujours opter pour le pluralisme des sources d'information. J'ai également appris à ne pas amalgamer tout un groupe de personnes ensemble, à ne pas juger avant de connaître et, surtout, qu'au fond, il n'y a aucune différence majeure entre ma façon de concevoir le monde et celle de l'autre, nous sommes davantage semblables que différents, et ce, même si nous provenons de cultures différentes.

Le Québec est ouvert

Honnêtement, je ne croyais pas que les Québécois étaient à ce point accueillants, comme l'a décrit la Tunisienne que j'ai interviewée. Elle a décrit

son milieu d'accueil comme un village au sein duquel les habitants étaient curieux, mais extrêmement ouverts à son arrivée. Plusieurs l'ont grandement aidée à s'installer, à s'habituer à ce nouveau milieu et à s'intégrer dans son nouveau village. Je me serais attendue à plus de réticences de la part des gens du village, dans le sens où elle était, pour plusieurs, la première Arabe qu'ils rencontraient. Avec son histoire, elle m'a rendue fière d'être Québécoise.

Je réalise à quel point le Québec est une province ouverte sur les autres cultures et les religions. Après ce qui est arrivé à la Mosquée de Sainte-Foy, j'ai eu la chance de voir à quel point les citoyens de la ville de Québec ont soutenu la communauté arabe dans les semaines qui ont suivi la tragédie. J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, que ce soit au Canada, aux États-Unis ou en Europe. Ces voyages m'ont permis de découvrir plusieurs cultures et je réalise avec le temps que la culture québécoise est une culture très ouverte sur le monde et sur les différences. Je me questionne par contre beaucoup sur la culture québécoise. Est-ce que c'est vrai que nous sommes trop « mous » par rapport aux autres cultures, comme l'a dit la Tunisienne que j'ai interrogée?

Je crois fortement que les personnes venant d'ailleurs, ainsi que les Québécois, devraient tous les jours démontrer des valeurs d'entraide et de compassion les uns envers les autres pour permettre l'ouverture à l'autre et ne pas passer à côté de magnifiques amitiés.

Ce que j'ai appris principalement, c'est que les gens sont bien à Québec. On entend souvent parler du négatif, de la discrimination, de la pauvreté des immigrants, de leurs nombreuses difficultés une fois rendus ici, mais ce

qui ressort de mon entrevue est très positif. J'ai trouvé que le discours de la personne que j'ai rencontrée était porteur d'espoir et teinté d'un optimisme exemplaire. J'aimerais que davantage de personnes soient en mesure d'entrer en contact avec un immigrant ou une immigrante de n'importe quelle nationalité pour s'ouvrir les yeux sur le processus d'immigration.

J'ai appris que le Québec est une très bonne terre d'accueil pour les immigrants, mais qu'elle est aussi loin d'être parfaite. J'ai appris que des choses qui paraissent anodines à nos yeux peuvent prendre une valeur complètement différente dans une culture différente.

Ce que j'ai appris? Ce que je retiens? Sur ma culture : que les Québécois sont à la hauteur de leur réputation. J'étais heureuse d'apprendre que l'immigrante que j'ai rencontrée n'avait jamais eu de problèmes d'intégration et qu'elle confirme que nous sommes un peuple chaleureux et ouvert. Sur sa culture : tout ou presque. Avant notre rencontre, pour vous donner une idée, j'ai dû vérifier où était située la Tunisie, son pays d'origine. Je suis un peu gênée de l'avouer.

Ces rencontres m'ont transformé.e

Inéluctablement, le projet Québec ville ouverte a été une démarche très enrichissante pour m'ouvrir sur le monde. J'ai été fière de moi de pouvoir constater que j'étais ouverte et tolérante aux autres cultures, mais aussi que j'étais une personne respectueuse. Je traite les personnes sur le même pied d'égalité, qu'elles soient rouges, jaunes, blanches, noires ou créoles, pour reprendre une phrase de la chanson de Francis Cabrel « Les hommes pareils ».

Québec arabe

Découvrir ses motivations, ses valeurs et ses croyances m'a permis de comprendre une autre réalité tout à fait différente de la mienne et de me placer dans un contexte d'acceptation de l'autre. J'ai réalisé un peu plus ce que représentait la tolérance des autres cultures, autant de ma part que des gens de la société. J'ai aussi eu une réflexion sur mes préjugés et leur fondement. Une chose est certaine, à la suite de ce projet, je me sens différente dans ma perception des immigrants. Ceci se ressentira certainement dans mon attitude avec ceux-ci à l'avenir. Je ferai preuve d'une plus grande ouverture d'esprit et de compassion face à leur situation qui est parfois plus difficile que la nôtre.

Au début, j'ai cru que je m'étais trompée de session, en pensant que j'aurais dû faire celle de la session précédente sur l'Afrique subsaharienne. J'ai tellement appris. Moi qui croyais être un stéréotype à moi toute seule (jeune femme noire, immigrée et musulmane), j'ai appris ce qu'était le *racial profiling* et ce que mes frères arabes enduraient et endurent toujours. J'ai redécouvert ce que je pensais connaître et cela a complètement changé ma vision des choses.

La femme que j'ai rencontrée m'a beaucoup inspirée, surtout par ses convictions et par les sacrifices qu'elle a faits pour pouvoir vivre dans une société qui reflète ses valeurs. Et je crois que c'est ça qui est beau dans le vivre-ensemble : bâtir ensemble une société qui reflète nos valeurs, peu importe les origines de chacun.

Ce projet, tout comme ce cours et les groupes de discussion que j'ai intégrés durant la session, m'a appris à reconnaître mes privilèges. Mon lieu de naissance, mon statut, ma langue et ma couleur de peau font de moi

une personne très privilégiée et chanceuse. J'étais consciente de ça avant, mais l'entrevue m'a réellement fait comprendre à quel point la réalité des immigrants peut être difficile à certains moments.

Rencontrer ces personnes m'a permis de comprendre l'importance de la famille chez les autres cultures. Leur vision de la famille est incroyablement magnifique. Depuis cette rencontre, ma vision de la famille a évolué et j'ai commencé à appeler davantage les membres de ma famille (qui habitent à l'extérieur de Québec). Je reste fidèle à ma vision de la famille, mais j'ai choisi d'incorporer quelques éléments de la vision tunisienne de la famille.

Avoir ce cours a été l'un des aspects les plus positifs, pour ne pas dire le plus important, de mon parcours universitaire. Il m'a permis d'aller voir au-delà des théories, principes et concepts du domaine de la communication. Il m'a permis de me recentrer vers ce qui importe vraiment, notre vie au sein de la collectivité. J'ai compris que l'individualité doit impérativement être conjuguée avec la communauté, sans quoi notre développement est impossible. Cette collectivité rime d'ailleurs avec une richesse inouïe qu'on doit embrasser chaque jour en s'ouvrant aux autres, en les écoutant, en les comprenant et en les aimant comme ils sont. Ce cours m'a redonné l'espoir d'un monde meilleur. D'un monde dans lequel il est possible de tendre la main et d'aider les autres à aspirer à mieux, au bien commun. Je suis extrêmement reconnaissante d'avoir appris tout cela cette année.

Je me suis même rendu compte que je ne m'intéressais pas assez au monde, que je devrais m'ouvrir plus à celui-ci pour ne pas passer à côté de grandes et de belles choses. (...) L'immigrant que j'ai rencontré en connaissait tellement sur le Canada et sur plusieurs autres pays que je me sentais

presque coupable de ne pas en connaître autant sur son pays. C'est comme si, en s'intéressant à d'autres pays que le sien, il faisait preuve de respect et d'ouverture d'esprit, et j'aimerais en faire autant que lui.

* * *

Auparavant, je les ignorais et passais rapidement mon chemin. Aujourd'hui, lorsque je croise une femme voilée, je suis plus indifférente, ce qui me laisse donc croire que la dernière petite barrière qui m'habitait a cédé. C'est comme si un voile ne représentait plus réellement un mystère ou un objet de distinction. J'ai toujours considéré que tous les gens méritent le respect, mais je crois que ma vision est désormais plus large. Ce projet m'a donc permis d'intégrer et de voir sous un nouvel angle cet enjeu.

Les autrices et les auteurs

Ce livre a été rédigé au cours du printemps 2017 par un collectif d'étudiantes et d'étudiants de premier cycle en communication publique à l'Université Laval (Québec), sous la direction de leur professeure Florence Piron. Ces étudiants et étudiants se spécialisent en relations publiques, en journalisme et en publicité sociale. À noter que ces biographies datent aussi du printemps 2017!

Baron, Dorothé

Finissante en communication publique, bachelière en linguistique, blogueuse culinaire, entraîneur de patinage artistique... Dorothé est une personne dynamique, curieuse et ouverte, mais surtout, qui adore transmettre ses passions. Elle aime mener de front plusieurs projets à la fois, c'est ce qui la motive et lui permet d'exploiter toutes ses idées et sa créativité.

Beaumont, Audrey

Audrey est une jeune femme curieuse, ouverte et ambitieuse, originaire de Donnacona, une petite ville tout près de Québec. D'ici peu diplômée du baccalauréat en communication publique à l'Université Laval, elle aspire à travailler dans le domaine des relations publiques pour le compte d'une organisation internationale afin de faire coexister ses deux passions : les voyages et les mots.

Bédard, Camille

Camille en est à sa deuxième année au baccalauréat en communication publique. Cette discipline fait converger ses intérêts pour les relations humaines et la culture. Sa passion pour l'aventure l'amènera en Australie pour sa prochaine session d'études. Elle est toujours prête à relever de plus grands défis impliquant de la faire sortir de son confort quotidien pour en apprendre davantage sur le monde. Ce projet lui a permis d'approfondir ses connaissances sur une culture qui lui était plutôt étrangère en créant un lien particulier avec un réfugié syrien qui en a vécu beaucoup pour son jeune âge.

Boucher, Catherine

Catherine est une fille énergique, positive et déterminée à relever de nouveaux défis sur le plan professionnel. Bachelière en communication publique à l'Université Laval, elle est prête à sauter pieds joints dans l'univers journalistique débordant de belles opportunités! Passionnée des arts de la

scène et curieuse de nature, c'est un vrai moulin à parole qui a toujours des anecdotes croustillantes à raconter! Ce projet lui a permis d'élargir ses horizons et surtout, de faire des rencontres formidables qui lui ont permis d'enrichir ses connaissances sur les réalités ethniques.

Boucher, Isabelle

En deuxième année du baccalauréat en communication publique, Isabelle est extravertie et n'a pas froid aux yeux. Passionnée d'art, de musique et de culture, son parcours scolaire lui permet d'étudier un domaine qu'elle adore. Elle est toujours partante pour une aventure ou un nouveau défi. Étant curieuse de nature et cherchant toujours à en apprendre davantage, ce projet lui a permis d'approfondir ses connaissances sur une culture autre que la sienne.

Boulay, Élisabeth

Élisabeth est en troisième année du baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Elle est passionnée de musique et son but ultime est de travailler dans le domaine des événements musicaux. Ayant travaillé sur des projets semblables dans le passé, ce projet était une occasion de plus d'en apprendre davantage sur une autre culture. Elle était plus que motivée à faire la connaissance d'une personne originaire d'un autre pays. Élisabeth considère que toute personne gagnerait à participer à un projet comme celui-ci.

Brassard, Elizabeth

Originaire du Saguenay, Elizabeth est finissante au Baccalauréat en communication publique. Montréalaise sous peu, elle aime se dépasser et ne vise rien de moins que l'excellence dans tout ce qu'elle fait. Sports, sorties, travail et études, elle aime être occupée, en fait, elle a de l'énergie pour dix. Cette merveilleuse rencontre lui aura permis de mieux comprendre tous les défis et difficultés auxquels sont confrontés les immigrants.

Brochu, Charlène

Finissante au baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Charlène est prête à relever des défis de toutes sortes. Elle rêve de travailler en marketing au sein de compagnies sportives et d'événements dans l'Ouest du Canada. Les divers emplois qu'elle a occupés dans le passé l'ont amenée à s'intéresser davantage aux nouvelles cultures qui l'entourent. C'est donc ce qui explique la motivation qui englobait la réalisation de ce projet.

Caron, Frédéric

C'est lors de son stage, étape finale avant l'obtention de son diplôme d'études collégiales en design, que Frédéric Caron a eu la piqure des communications. C'est après en avoir discuté avec l'attachée de presse de l'entreprise qu'il a pris la décision de poursuivre ses études dans le domaine. C'est directement après sa graduation, en 2014, qu'il a débuté un baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Ayant acquis une connaissance plus approfondie des différents métiers du domaine dès le début de ses études universitaires, c'est à la session d'automne 2015 qu'il a pris la décision de débiter la concentration en relations publiques. Frédéric Caron travaille également au sein du CHU de Québec depuis l'été 2014.

Carrier, Jean

Finissant au baccalauréat en communication publique, cet étudiant expérimente un changement de carrière après avoir travaillé dans le milieu de l'éducation comme enseignant et entraîneur à l'Académie Saint-Louis. Grand mordru de sports et d'écriture, c'est vers le journalisme sportif qu'il se dirigera. Toujours ouvert à de nouvelles aventures, ce projet a été assurément une expérience qui a satisfait sa curiosité intellectuelle.

Chabot, Mariane

Étudiante en communication publique depuis maintenant trois ans, Mariane veut œuvrer dans les relations publiques suite à l'obtention de son baccalauréat. Elle n'a pas peur des défis et se donne à 110 % dans tout ce qu'elle entreprend. Passionnée de voyage, cette jeune femme veut parcourir le monde et en apprendre toujours plus sur les différentes cultures. Faire de nouvelles rencontres est essentiel pour Mariane. De ce fait, le projet spécial était parfait pour elle.

Croteau, Laurence

Originaire de la ville de Québec, Laurence est en troisième année du baccalauréat en communication publique de l'Université Laval. Elle est toujours prête à entreprendre de nouveaux défis qui lui permettent de se dépasser. Dans son temps libre, elle aime partir à la découverte du monde et rencontrer de nouvelles personnes. Tous ces voyages lui permettent de sortir de sa zone de confort et d'acquérir de nouvelles expériences.

Déry, Geneviève

Finissante au baccalauréat en communication publique avec une mineure au Profil entrepreneurial, elle en est à son premier portrait pour publication littéraire. Elle a une entreprise en rédaction parallèlement à ses études (G.D.

mots pour vous) dans le domaine des communications et de la rédaction. Passionnée de la vie, elle aspire réaliser ses convictions les plus chères et ses rêves!

Dupéré-Migneault, Alexandra

Finissante au baccalauréat en communication publique à l'Université Laval et pigiste en rédaction web et gestion de médias sociaux, Alexandra est toujours prête à relever de nouveaux défis. Elle adore travailler sur plusieurs projets à la fois et lorsqu'elle a une idée en tête, rien ne l'arrête. Cette rencontre très enrichissante lui a permis d'en apprendre plus sur la culture arabe et les défis que rencontrent les immigrants.

Dutrisac, Marie-Eve est étudiante en communication publique.

Ferland, Gabrielle

Maintenant à sa 2^e année en communication publique, elle adore s'impliquer et fait notamment partie d'un comité événementiel dans le BAC et de l'association étudiante en communication publique. Gabrielle est une jeune fille pleine d'énergie qui carbure aux défis et donne toujours son 100 %.

Fournier, Stéphanie

Stéphanie Fournier est une femme de 25 ans, originaire du Saguenay. Elle a étudié en Art et technologie des médias, profil Publicité, au Cégep de Jonquière et poursuit présentement ses études en communication publique à l'Université Laval. Elle est passionnée par tout ce qui touche les arts et la culture. Elle souhaite travailler en événementiel dans le futur.

Gagnon, Charles-Antoine

Depuis longtemps, Charles-Antoine rêve de devenir journaliste. C'est pourquoi il a fait ses études collégiales dans le programme d'Art et technologie des médias à Jonquière. Avec son diplôme en poche, il a eu l'occasion de vivre différentes expériences dans le monde des communications. Son retour sur les bancs d'école s'est fait quelques années plus tard. Il agit actuellement comme rédacteur en chef d'*Impact Campus*, le journal des étudiants et des étudiantes de l'Université Laval.

Gauthier-Duarte, Amélie

Finissante en communication publique, Amélie aspire à travailler dans l'événementiel. Ayant fait ses études en théâtre au cégep, elle a su aiguïser sa créativité pour trouver des idées originales dans ce qu'elle entreprend. Passionnée de voyages, elle aime partir à la découverte du monde quand le temps lui permet.

Gravel, Justine

Originaire du Saguenay, Justine est en dernière année du baccalauréat en communication publique de l'Université Laval. Elle est curieuse, énergique et elle est toujours prête à relever de nouveaux défis. C'est pourquoi elle aspire à travailler en événementiel ou à faire de la communication dans le domaine de la santé. L'un de ses plus grands rêves est de parcourir le monde. Un jour, elle espère avoir l'occasion d'aller travailler en communication dans un autre pays.

Guay, Rosalie est étudiante en communication publique.

Hivernat-Morissette, Charline

Curieuse et pleine d'ambition, Charline en est à sa dernière année du baccalauréat en communication publique. Cette étudiante de 25 ans est passionnée de voyage, apprécie le contact avec l'Autre et aime apprendre dans un contexte qui la pousse à relever des défis. L'ouverture d'esprit représente pour elle une qualité essentielle à l'exercice d'une fonction en communication publique. Un projet comme celui-ci était donc une occasion parfaite d'acquérir de nouvelles connaissances et c'est avec enthousiasme que la jeune femme a relevé ce défi.

Lacerte, Catherine

Catherine travaille depuis dix ans au sein du service à la clientèle et ça fait maintenant cinq ans qu'elle vend des services de télécommunications. À l'intérieur de son parcours scolaire, elle a aussi effectué un stage en marketing et un stage en relations publiques, où elle a pu se perfectionner en tant que future communicatrice. Elle apprécie aussi les emplois qui impliquent une certaine dose de défi. Lorsqu'on lui fixe des objectifs, elle fait tout en son pouvoir pour les atteindre et sans gêne, elle affectionne chacune de ces victoires.

Lagrandeur, Sarah

Étudiante de deuxième année au baccalauréat en communication publique, Sarah a toujours eu une passion pour la géographie. Elle adore étudier comment les autres cultures vivent et s'organisent. Ce projet lui a permis de découvrir beaucoup, ainsi que de mieux connaître et comprendre une belle partie de la planète.

Lalande, Charles

Étudiant en communication publique à l'Université Laval, Charles baigne dans le monde du journalisme depuis quelques années déjà, à titre de

journaliste au *Québec Hebdo* (TC Media). Passionné de sport et du métier, il compte continuer de gravir les échelons l'un après l'autre.

Lamontagne, Nicky

Poussé par sa curiosité, Nicky a exploré tous les recoins du domaine de la communication et des arts en testant ses capacités à la radio, au théâtre, en improvisation, en réalisation et en création littéraire. C'est cette capacité à écrire qui éveille chez lui les plus belles passions. Entre deux tasses de café et un petit thé, il se lance dans tous les projets qui peuvent le faire grandir.

Lévesque, Pier-Alexandre

Passionné de sport, ce jeune Charlevoisien découvre encore les charmes de la vieille capitale même après trois ans à l'Université Laval. Pour lui, apprendre de nouvelles choses est déterminant pour avancer dans la vie, que ce soit à l'école, dans les rencontres ou dans la vie en générale. Ce projet lui a apporté son lot de nouvelles connaissances très intéressantes qui l'enchantent.

Liardet, Lauriane

Venue de Suisse, Lauriane est un pigeon voyageur dans l'âme. Elle aime découvrir de nouveaux horizons, apprendre à connaître d'autres cultures et tenter des expériences originales – tant qu'il y a la promesse d'un bon café au bout du chemin! En échange à Québec pour un an, elle a vécu chaque jour comme une nouvelle aventure qui lui a permis de dépasser ses limites, de faire des rencontres extraordinaires et d'apprendre, au passage, quelques expressions québécoises. Sa participation à la rédaction de ce livre vient concrétiser un rêve d'adolescente : que sa plume soit un jour publiée.

Loignon, Vanessa

Amoureuse des voyages, Vanessa adore découvrir les plus beaux trésors qui se cachent à travers le monde entier. Si elle pouvait ne pas travailler et passer sa vie en voyage, c'est certain qu'elle le ferait. Si vous aimez rire et entendre des histoires impossibles, vous aimeriez être en sa compagnie.

Mailloux, Thomas

S'il y a bien une chose que l'on peut dire, c'est que Thomas a vraiment zigzagué pour se rendre où il est aujourd'hui. Après avoir fait un DEC en sciences naturelles au Cégep, il a débuté un baccalauréat en génie électrique avant de changer complètement de cap et se diriger vers les communication. Maintenant, à l'aube de sa diplomation, on peut dire que ce fut un choix

judicieux. Au final, son parcours atypique lui aura permis de se forger une grande ouverture d'esprit derrière ses airs de mathématicien endurci.

Néron, Émilie

Intuitive et curieuse de nature, Émilie est constamment à la recherche de nouvelles aventures. Elle s'intéresse beaucoup au *branding* et à l'aspect stratégique qu'implique la création d'une image de marque efficace. Elle a un penchant pour les défis, puisqu'elle aime les situations hors de sa zone de confort. C'est lors de ses nombreux voyages qu'elle a acquis une grande capacité d'adaptation qui la pousse à toujours être en mode solution.

Nicola, Juliane

Originaire de Lyon en France, Juliane effectue un échange à l'Université Laval en communication publique. Passionnée par le domaine du multimédia et de l'art, elle rêve de devenir directrice artistique et de vadrouiller dans le monde entier pour s'enrichir et s'inspirer des couleurs, des rencontres et des cultures qui l'entoureront. Elle aime côtoyer des caractères et des personnalités totalement différentes, mais ce qu'elle préfère c'est apprendre à aimer les autres.

Nonque, Margot

Originaire de Lille en France, Margot effectue un échange universitaire à l'Université Laval en communication publique pour une session. Elle aime les médias sociaux et les relations publiques et rêve de créer sa boîte autour de ces domaines. Margot aime voyager et découvrir des nouvelles cultures afin de s'enrichir, c'est pourquoi le projet lui a vraiment plu.

Ouellette-Vézina, Henri

Né à Québec, ce jeune rédacteur connaît très bien sa ville et se passionne pour l'écriture depuis son plus jeune âge. Vibrant au rythme de l'actualité, il poursuit des études en journalisme depuis trois ans à l'Université Laval et consacre beaucoup de temps à analyser les contenus médiatiques. Captivé par la découverte, il ne dit jamais non à un voyage autour du monde. Il travaille actuellement chez le journal étudiant *Impact Campus* et à la radio étudiante CHYZ 94.3. Dans chacun de ses reportages, son objectif est de donner envie d'en savoir plus sur notre merveilleux campus lavallois et la Vieille-Capitale, une nouvelle à la fois.

Paquet, Philippe

Communicateur en herbe et aventurier, Philippe n'hésite pas à sortir de sa zone de confort afin de se lancer dans de multiples aventures. Passionné

depuis son jeune âge par la littérature et le journalisme, Philippe entreprend des études en communication publique à l'Université Laval. Philippe aime voyager et découvrir les cultures avoisinantes dans un but d'enrichissement de ses connaissances et de partage d'information avec autrui, deux valeurs très importantes à ses yeux.

Paquin, Catherine

Passionnée de télévision et du domaine des communications, Catherine souhaite acquérir le plus de connaissances possibles en touchant à tout. Étant très créative, ses mille et une idées originales ne peuvent qu'être profitables à chacun des projets qu'elle entreprend. Son diplôme d'études collégiales en cinéma, communication et créativité lui a permis de se perfectionner et d'approfondir son savoir dans ces domaines. Profondément intéressée par les humains, elle a chéri ce projet qui lui a permis d'écouter le récit d'une vie palpitante et d'en apprendre plus sur une culture qui lui est étrangère.

Petit, Thibaud

Thibaud est un étudiant français en échange à l'Université Laval pour un an. Passionné de photographie et de voyage, Thibaud aime sortir de son quotidien pour voyager, découvrir de nouvelles cultures et surtout de nouveaux horizons. Fervent défenseur du vivre ensemble, Thibaud a été très heureux de réaliser ce projet.

Phaysavanh, Manithong

Mani est étudiante à l'Université Laval en communication, profil publicité sociale. Elle a choisi cette branche parce qu'elle est passionnée par le changement d'attitude et de comportement. Dans ses temps libres, elle s'intéresse beaucoup à la musique. En somme, elle est une personne simple et humble qui essaie toujours d'être optimiste.

Plante-Bellemare, Anne-Marie

Finissante au baccalauréat en communication publique, Anne-Marie est une véritable boule d'énergie. Elle a à cœur tout ce qu'elle entreprend. Malgré son agenda bien chargé, elle trouve le temps de s'impliquer dans divers projets et s'investit à son maximum. Son leadership et sa créativité font d'elle une personne opportuniste qui fonce à toujours 110 %. L'avenir lui réserve un chemin parsemé de défis et d'aventures qui lui permettront de pratiquer un jour, son métier de rêve.

Rhéaume, Jean-David

Puisqu'il aime connaître de nouvelles personnes et ouvrir ses horizons, Jean-David a apprécié ce projet qui lui a permis non seulement d'en apprendre sur les autres, mais aussi sur lui-même. Ses rencontres lui permettent de s'améliorer chaque jour dans le but de devenir la meilleure personne possible.

Rhéaume, Marie-Claude

Étudiante en communication publique au profil international, elle a une envie infinie de découvrir le monde et ses multiples facettes. Créative et ambitieuse, elle aspire à travailler dans le domaine de la publicité et parfaire ses connaissances dans un domaine d'étude qui la passionne. On la caractérise également de « renarde dévouée », car, telle un renard, rusée et astucieuse, elle est capable de réaliser de bien grandes choses avec peu. Serviable et dévouée, elle priorise le travail d'équipe et est toujours enclin à prêter main-forte.

Richard, Joey

Communicateur passionné et porteur de la fibre entrepreneuriale, Joey achève son Baccalauréat en communication publique profil publicité et souhaite se lancer en affaire dans sa Mauricie natale. La tête pleine de rêves, ce dernier souhaite une seule chose, aider son prochain et redonner à ceux qui ont su investir dans son avenir.

Rochette, Raphaël

Avec plus qu'une session à terminer pour acquérir son Baccalauréat en Communication publique, ce Montréalais possède de nombreuses expériences professionnelles. Il a effectué de nombreux mandats et œuvré dans différents domaines comme les arts, la mode, et le communautaire. Raphaël est une personne qui est curieuse de nature et adore en apprendre sur différents sujets. Ce projet lui a permis d'en apprendre davantage sur une autre culture, mais aussi sur les différents parcours que les individus peuvent emprunter.

Sanikopoulos, Audrey

Audrey est une jeune franco-canadienne de 21 ans qui a décidé de quitter son Paris natal pour poursuivre son aventure au Québec. Étudiante en deuxième année en communication publique, elle a tout de suite choisi de se spécialiser en journalisme, car elle aime aller à la rencontre des gens afin de partager leurs expériences.

Simard, Anne-Marie

Passionnée et ambitieuse, Anne-Marie adore sortir de sa zone de confort et se lancer dans de nouvelles aventures. Finissante du baccalauréat en communication publique, elle apprécie apprendre sur les nouvelles cultures et découvrir de nouveaux endroits. Elle n'a pas peur de se lancer dans l'inconnu. Elle est très passionnée par les voyages et la lecture. Elle veut laisser un impact dans la société et espère atteindre son but.

St-Gelais Nash, Anne-Sophie

Anne-Sophie est une jeune femme de 20 ans remplie d'ambition. Sa grande curiosité la pousse à s'intéresser à plusieurs sujets et à découvrir différentes réalités. Anne-Sophie est une petite blonde plutôt discrète et ricaneuse avec de grands projets et une immense soif de découvrir. Étudiante de deuxième année au baccalauréat en communication publique, elle est surtout passionnée par les relations publiques et la rédaction.

Steben-Roy, Camille

Les communications et Camille sont liées depuis un certain temps : des cours de théâtre, un diplôme collégial en communication et créativité et une deuxième année dans le baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Son travail actuel n'est pas en lien direct avec les communications, mais son emploi en tant que responsable au Super club Vidéotron lui a offert des opportunités de gestion de service à la clientèle. Elle est une personne persévérante et très structurée. Elle n'hésite jamais à investir temps, efforts et énergie pour atteindre ses objectifs.

Tremblay, Noémie

Noémie est finissante en relation publique et détentrice d'un DEC en Publicité. Les communications et plus précisément le domaine de l'événementiel passionnent Noémie depuis toujours. Son côté créatif la pousse à toujours entreprendre de nouveaux projets et à avoir des idées de grandeurs. Grâce à sa grande minutie, elle n'a aucune raison d'avoir froid aux yeux et elle compte relever tous les défis qu'on lui propose.

Verret, Joannie

Finissante au Baccalauréat en communication publique, Joannie a pris plaisir à découvrir le monde du journalisme, des relations publiques et de la publicité au cours de ses trois dernières années universitaires. Ses années à pratiquer le sport du canoë de vitesse sur la scène internationale ont forgé sa persévérance et sa détermination. Curieuse et passionnée par les voyages, le

Québec arabe

plein air et la production vidéo, Joannie a plusieurs projets et aventures qui l'attendent.

La série Québec, ville ouverte

Cette série de livres en format numérique et imprimé (sur demande) s'inscrit dans la volonté de lutter contre le racisme et la peur de l'Autre dans la région de Québec. Elle propose des livres en libre accès (ePub, mobi, PDF et html) imprimables sur demande rassemblant chacun plusieurs dizaines de portraits d'immigrantes et d'immigrants à Québec réalisés par des étudiantes et des étudiants de l'Université Laval, en collaboration avec des organismes de la région et sous la supervision d'une professeure.

Son but est de donner un visage « humain » et humanisant à des citoyennes et des citoyens de groupes minoritaires, souvent mal connus du grand public et parfois objets de racisme. Chaque volume représente une région du monde : Afrique sub-saharienne, Amérique latine, monde arabe, etc.

Les partenariats avec les organismes régionaux se font sous le parrainage de la boutique des sciences et des savoirs Accès savoirs qui a pour vocation de mettre en lien des étudiants et étudiantes avec des organisations de la société civile pour réaliser des projets au service du bien commun. Dans le cas de *Québec ville ouverte*, les auteurs et autrices sont les étudiantes et étudiants du cours Éthique de la communication publique, sous la direction de leur professeure Florence Piron. La réalisation de ce projet spécial fait partie de leur évaluation (à la place d'un examen). Le rôle des organismes partenaires est principalement le recrutement des personnes dont le portrait figurera dans un des volumes de la série et l'accompagnement des étudiantes et étudiants dans cette aventure. Chaque volume contient d'ailleurs une section présentant les témoignages et apprentissages vécus lors de l'écriture de ces portraits.

Les livres de la série :

- *Québec africaine*
- *Québec ville refuge*
- *Québec arabe tome 1 (Algérie, Mauritanie, Syrie et Tunisie)*
- *Québec arabe tome 2 (Maroc, Liban et Lybie)*
- *Québec latina*

Pour les commander :

- écrire à info@editionscienceetbiencommun.org
- allez sur la page
https://www.editionscienceetbiencommun.org/?page_id=418.
- Ces livres sont aussi disponibles en libre accès.

À propos de la maison d'édition

Les Éditions science et bien commun sont une branche de l'Association science et bien commun (ASBC), un organisme sans but lucratif enregistré au Québec depuis juillet 2011.

L'Association science et bien commun

L'ASBC a comme mission de stimuler la vigilance et l'action pour une science ouverte au service du bien commun. À cette fin, elle s'emploie à :

- Défendre et promouvoir une vision des sciences au service du bien commun;
- Colliger, analyser, produire et diffuser de l'information sur la science et sur ses rapports avec la société;
- Soutenir, promouvoir ou organiser des expériences de démocratisation des sciences;
- Organiser des expériences de débat public sur diverses facettes des sciences;
- Mettre en place des expériences de rencontre entre le monde scientifique et d'autres sphères sociales (ex. le milieu artistique, le milieu politique, etc.);
- Offrir un service d'orientation des groupes de la société civile dans le monde universitaire;
- Offrir, sous réserve de la Loi sur l'enseignement privé (L. R. Q., c. E-9.1) et de ses règlements, des formations sur la responsabilité sociale, la science avec les citoyens et l'éthique des sciences.

Sur son site Web se trouvent de nombreuses informations sur ses activités et ses publications. Il est possible de devenir membre de l'Association science et bien commun en payant un tarif modeste.

Pour plus d'information, écrire à [info @ scienceetbiencommun.org](mailto:info@scienceetbiencommun.org), s'abonner à son compte Twitter [@ScienceBienComm](https://twitter.com/ScienceBienComm) ou à sa page Facebook : <https://www.facebook.com/scienceetbiencommun>

Les Éditions science et bien commun

Un projet éditorial novateur dont les principales valeurs sont les suivantes.

- la publication numérique en libre accès, en plus des autres formats
- la pluridisciplinarité, dans la mesure du possible
- le plurilinguisme qui encourage à publier en plusieurs langues, notamment dans des langues nationales africaines ou en créole, en plus du français
- l'internationalisation, qui conduit à vouloir rassembler des auteurs et autrices de différents pays ou à écrire en ayant à l'esprit un public issu de différents pays, de différentes cultures
- mais surtout la justice cognitive :
 - chaque livre collectif, même s'il s'agit des actes d'un colloque, devrait aspirer à la parité entre femmes et hommes, entre juniors et seniors, entre auteurs et autrices issues du Nord et issues du Sud (des Suds); en tout cas, tous les livres devront éviter un déséquilibre flagrant entre ces points de vue;
 - chaque livre, même rédigé par une seule personne, devrait s'efforcer d'inclure des références à la fois aux pays du Nord et aux pays des Suds, dans ses thèmes ou dans sa bibliographie;
 - chaque livre devrait viser l'accessibilité et la « lisibilité », réduisant au maximum le jargon, même s'il est à vocation scientifique et évalué par les pairs.

Le catalogue

Le catalogue des Éditions science et bien commun (ESBC) est composé de livres qui respectent les valeurs et principes des ÉSBC énoncés ci-dessus.

- Des ouvrages scientifiques (livres collectifs de toutes sortes ou monographies) qui peuvent être des manuscrits inédits originaux, issus de thèses, de mémoires, de colloques, de séminaires ou de projets de recherche, des rééditions numériques ou des manuels universitaires. Les manuscrits inédits seront évalués par les pairs de manière ouverte, sauf si les auteurs ne le souhaitent pas (voir le point de l'évaluation ci-dessus).
- Des ouvrages de science citoyenne ou participative, de vulgarisation

scientifique ou qui présentent des savoirs locaux et patrimoniaux, dont le but est de rendre des savoirs accessibles au plus grand nombre.

- Des essais portant sur les sciences et les politiques scientifiques (en études sociales des sciences ou en éthique des sciences, par exemple).
- Des anthologies de textes déjà publiés, mais non accessibles sur le web, dans une langue autre que le français ou qui ne sont pas en libre accès, mais d'un intérêt scientifique, intellectuel ou patrimonial démontré.
- Des manuels scolaires ou des livres éducatifs pour enfants

Pour l'accès libre et universel, par le biais du numérique, à des livres scientifiques publiés par des autrices et auteurs de pays des Suds et du Nord

Pour plus d'information : écrire à
info@editionscienceetbiencommun.org